This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 004 514 543

39594.30

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

PAUL ET VIRGINIE

SUIVI DE

LA CHAUMIÈRE INDIENNE

TYPOGRAPHIE ERNEST MEYER A PARIS

RUE DE VERNEUIL, 22.

BERNARDIN DE ST PIERRE.

[illegible]

PAUL

ET

VIRGINIE

SUIVI DE

LA CHAUMIÈRE INDIENNE

PAR

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PAR

M. C. A. SAINTE-BEUVE

de l'Académie Française

PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

MDCCCLXIII

~~39594.27~~
39594.30
v

1881, April 8.
Savings bequeathed.

39

PAUL & VIRGINIE
ET LA
CHAUMIÈRE INDIENNE

BERNARDIN
DE SAINT-PIERRE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Le sentiment qu'on a de la nature physique extérieure et de tout le spectacle de la création appartient sans doute à une certaine organisation particulière et à une sensibilité individuelle; mais il dépend aussi beaucoup de la manière générale d'envisager la nature et la création elle-même, de l'envisager comme création ou comme forme variable d'un fond éternel; d'apprécier sa condition par rapport au bien et au mal; si elle est pleine de piéges pour

l'homme, ou si elle n'est animée que d'attraits bienfaisants; si elle est, sous la main d'une Providence vigilante, un voile transparent que l'esprit soulève, ou si elle est un abîme infini d'où nous sortons et où nous rentrerons. Il y a des doctrines philosophiques et religieuses qui favorisent ce sentiment vif qu'on a de la nature; il y en a qui le compriment et l'étouffent. Le stoïcisme, le calvinisme, un certain catholicisme janséniste, sont contraires et mortels au sentiment de la nature; l'épicuréisme, qui ne veut que les surfaces et la fleur; le panthéisme, qui adore le fond; le déisme, qui ne croit pas à la chute ni à la corruption de la matière, et qui ne voit qu'un magnifique théâtre éclairé par un bienfaisant soleil; un catholicisme, non triste et farouche, mais confiant, plein d'allégresse, et accordant au bien la plus grande part en toutes choses depuis la Rédemption, le catholicisme des saint Basile, des saint François d'Assise, des saint François de Sales, des Fénelon; un protestantisme et un luthérianisme modéré, que les idées de malédiction sur le monde ne préoccupent pas trop; ce sont là des doctrines, toutes, à certain degré, favorables au sentiment profond et aimable qu'inspire la nature, et aux tableaux qu'on en peut faire. Comme les peintures qu'on a données de ce genre de beautés naturelles n'ont commencé que tard dans notre littérature; comme, avant Jean-Jacques, Buffon et Bernardin de Saint-Pierre, on n'en trouve que des éclairs et des traits épars, sans ensemble, il faut bien que la tournure générale des idées et des croyances y ait influé. Dans nos vieux poètes, nos romanciers et nos trouvères, le sentiment du printemps, du *renouveau*, est toujours très-vif, très-frais, très-abondamment et très-logiquement exprimé. Un chevalier ou une damoiselle ne traversent jamais une forêt que les oiseaux n'y gazouillent à ravir, et que la verdure n'y brille de toutes les grâces de mai. Les bons trouvères ne tarissent pas là-dessus. Lancelot, selon eux, portait en tout temps, hiver et

été, sur la tête, un chapelet de roses fraîches, excepté le vendredi et les vigiles des grandes fêtes; ceux qui traitent de sujets plus religieux, et des miracles de la Vierge en particulier, redoublent d'images gracieuses et odorantes. Le culte de la Vierge, au moyen âge, on l'a remarqué, attendrit singulièrement et fleurit, en quelque sorte, le catholicisme. Toutes les fois qu'on vient à toucher cette tige de Jessé, comme ils l'appellent, il s'en exhale poésie et parfum. Ce catholicisme fleuri, qui a chez nous, au moyen âge, un remarquable interprète en Gauthier de Coinsi, se retrouve dans toute son efflorescence et son épanouissement chez Calderon. Calderon a de la nature un sentiment mystique, mais enchanteur et enivrant; c'est chez lui qu'a lieu ce combat merveilleux, cette joute des roses du jardin et de l'écume des flots.

De tableau général, de peinture et de vue d'ensemble, il n'en faut pas demander à nos bons aïeux. Ils ont ces interminables chants de bienvenue au renouveau, des traits çà et là d'observation naïve. Le *Roman du Renart* en est plein, qui sont d'avance du pur La Fontaine. Ils ont regardé la nature, et ils la rendent par instants. Ils vous diront d'un blanc manteau, qu'il est *plus blanc que neige sur gelée*, et d'une châtelaine, qu'*elle eut plus blanc col et poitrine que fleur de lis ni fleur d'épine;* mais ce sont là des traits et non pas un tableau. J'excepterai pourtant la seconde partie du *Roman de la Rose*, fort différente de la première, laquelle est simplement galante et gracieuse. Cette seconde partie, au contraire, renferme tout un système sur la nature qui sent déjà la philosophie alchimique du quatorzième siècle, et qui va, en certains moments de verve, jusqu'à une sorte d'orgie sacrée. M. Ampère, dans son cours, a rapproché le sermon du grand prêtre Génius, des doctrines panthéistiques, avec lesquelles il a plus d'un rapport. Cette manière d'entendre la nature, la bonne nature, *cette chambrière de Dieu*, comme elle se qualifie

(véritable *chambrière*, en effet, *d'un Dieu des bonnes gens*), a eu, depuis Jean de Meun, sa continuation par Rabelais, Regnier, La Fontaine lui-même, Chaulieu. Parny était de cette filiation directe, quand il s'écriait :

Et l'on n'est point coupable en suivant la nature.

Mais cette façon d'envisager la nature, dont le discours du grand prêtre Génius est demeuré l'expression la plus philosophique en notre littérature, a plutôt abouti à des conclusions relâchées de morale et à une poésie de plaisir; il n'en est sorti aucune grande peinture naturelle. Au seizième siècle, Marot, et, après lui, Ronsard, Belleau, etc., ont eu, comme les trouvères, mainte gracieuse description de printemps, d'avril et de mai, maint petit cadre riant à de fugitives pensées; mais toujours pas de peinture. Ces jolis cadres ont même disparu, pour ainsi dire, avec l'avénement de la poésie de Malherbe. Pour se sauver peut-être de Dubartas, qui se montrait descriptif à l'excès, Malherbe ne fut pas du tout pittoresque; on glanerait chez lui les deux ou trois vers où il y a des traits de la nature : les vers sur la jeune fille comparée à la rose, et le début d'une pièce *aux Mânes de Damon*, qui exprime admirablement, il est vrai, la verte étendue des prairies de Normandie :

L'Orne, comme autrefois, nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours ;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébats les heures consumées
Que les soleils nous seraient courts.

On glanerait également chez Boileau le petit nombre de vers qui peuvent passer pour des traits de peinture naturelle; on ne trouverait guère que l'épître à M. de Lamoignon, dans laquelle s'aperçoivent *ces noyers, souvent du passant insultés*, accompagnés de

quelques frais détails, encore plus ingénieux que champêtres. En glanant chez Jean-Baptiste Rousseau, on n'aurait, je le crois bien, que les vers à son *jeune et tendre arbrisseau*. Corneille et Molière n'offrent nulle part rien de pittoresque en ce genre. La Bruyère a quelques lignes de parfaite esquisse, comme lorsqu'il nous montre la jolie *petite ville* dont il approche, *dans un jour si favorable qu'elle lui paraît peinte sur le penchant de la colline*. Madame de Sévigné sentait la nature à sa manière, et la peignait, au passage, en charmantes couleurs, quoique ayant une prédilection décidée pour la conversation et pour la société mondaine. Mais La Fontaine, après Racan, La Fontaine surtout la sentit, l'aima, la peignit, et en fit son bien. Aucun préjugé du monde, aucune habitude factice, aucun dogme restrictif, n'arrêtèrent, dans son essor, sa sensibilité naturelle, et il s'y abandonna. Fénelon, grâce à son optimisme heureux, à son catholicisme indulgent, ne craignit pas non plus de se livrer à cette sensibilité pieuse qui lui faisait adorer la Providence à chaque pas dans la création. Son goût des anciens l'y aidait aussi; Virgile ou Orphée, tenant le rameau d'or, le guidaient dans les Dodones ou dans les Tempés. Fénelon et La Fontaine, ce sont les deux ancêtres chéris de Bernardin de Saint-Pierre au dix-septième siècle [1]. Racine l'eût été de même s'il avait plus osé s'abandonner à cette admiration rêveuse qu'il ressentait, jeune écolier, en s'égarant dans les prairies et le désert de Port-Royal, et qui lui inspirait au déclin de sa vie cette *aimable peinture* des fleurs d'*Esther*. Mais les idées de goût qu'on se formait alors allaient à faire envisager comme sauvage et barbare tout ce qui, en pittoresque, était l'opposé de la culture savante et régulière de Versailles. Et surtout l'idée religieuse et austère, que fomentait le

[1] M. Villemain, dans ses deux excellentes leçons sur Bernardin de Saint-Pierre, a trop bien développé cette ressemblance comme tant d'autres heureuses analogies, pour que nous n'y courions pas rapidement, de peur de trop longue rencontre.

jansénisme, allait à ne voir partout au dehors qu'occasion d'exercice et de mortification pour l'âme, et à obscurcir, à fausser, pour ainsi dire, le spectacle naturel dans les plus engageantes solitudes. Tandis que Racine enfant, l'esprit tout plein de *Théagène et Chariclée*, ne voyait rien de plus agréable au cœur et aux yeux (comme cela est en effet) que le vallon de Port-Royal-des-Champs, les religieuses et les solitaires s'en faisaient un lieu désert, sauvage, mélancolique, propre à donner de l'horreur aux sens; ils n'avaient pas même la pensée de se promener dans les jardins. Lancelot nous raconte comment plusieurs des solitaires, réfugiés pendant la persécution de 1639 à la Ferté-Milon, se promenaient chaque soir sur les hauteurs environnantes en disant leur chapelet; mais il est bien plus sensible *à la bonne odeur que ces messieurs répandent autour d'eux*, qu'à celle qui s'exhale des buissons du chemin et des arbres de la montagne. Quand Racine fils, plus tard, dans son *Poëme de la Religion*, a fait de si tendres peintures des instincts et de la couvée des oiseaux, il se ressouvenait plus de Fénelon que des pures doctrines de Saint-Cyran.

Pour comprendre et pour aimer la nature, il ne faut pas être tendu constamment vers le bien ou le mal du dedans, sans cesse occupé du salut, de la règle, du retranchement. Ceux qui se font de cette terre des espèces de limbes grises et froides, qui n'y voient que redoutable crépuscule et qu'exil, ceux-là peuvent y passer et en sortir sans même s'apercevoir, comme Philoctète au moment du départ, que les fontaines étaient douces dans cette Lemnos si longtemps amère.

Bien qu'aucune doctrine philosophique ou religieuse (excepté celles qui mortifient absolument et retranchent) ne soit contraire au sentiment et à l'amour de la nature; bien qu'on ait dans ce grand temple, d'où Zénon, Calvin et Saint-Cyran s'excluent d'eux-mêmes, beaucoup d'adorateurs de tous bords : Platon,

Lucrèce, saint Basile, du fond de son ermitage du Pont; Luther, du fond de son jardin de Wittemberg ou de Zeilsdorf; Fénelon, le Vicaire Savoyard et Oberman; il est vrai de dire que la première condition de ce culte de la nature paraît être une certaine facilité, un certain abondant confiant vers elle, de la croire bonne ou du moins pacifiée désormais et épurée, de la croire salutaire et divine, ou du moins voisine de Dieu dans les inspirations qu'elle exhale, légitime dans ses amours, sacrée dans ses hymens : chez Homère, le premier de tous les peintres, c'est quand Jupiter et Junon se sont voilés du nuage d'or sur l'Ida, que la terre au-dessous fleurit, et que naissent hyacinthes et roses.

Les jésuites, qui n'avaient pas les mêmes raisons dogmatiques que les jansénistes pour s'interdire le spectacle de la création, ont de bonne heure donné dans le descriptif, sinon dans le pittoresque. Le père Lemoyne dans ses épîtres, Rapin, Vanière et autres, dans leurs poésies latines, ont rempli à cet égard, avec talent, et quelques-uns avec goût, l'intervalle qui sépare Dubartas de Delille. Mais, en véritable peinture, rien de direct ne s'était déclaré avant Rousseau. Les grands effets du ciel, les vastes paysages, la majesté de la nature alpestre, les Élysées des jardins, il trouva des couleurs, des mots, pour exprimer lumineusement tout cela, et il y fit circuler des rayons vivifiants. Buffon eut ses grands tableaux plus calmes, plus froids au premier abord, mais participant aussi de la vie profonde et de la majesté de l'objet. Venu immédiatement après ces deux grands peintres, Bernardin de Saint-Pierre sut être neuf et distinct à côté d'eux; il introduisit plus particulièrement la nature des tropiques, comme Jean-Jacques avait fait celle des Alpes, et cette nouveauté brillante lui servit d'abord à gagner les regards. Mais la nouveauté était aussi dans sa manière et dans son pinceau; il mêlait aisément aux tableaux qu'il offrait des objets naturels, le charme des

plus délicieux reflets; il avait le pathétique, l'onction dans le pittoresque, la magie.

En 1771, lorsqu'il revint définitivement à Paris, après une jeunesse errante, aventureuse et remplie de toutes sortes de tâtonnements et de mécomptes, Bernardin de Saint-Pierre avait trente-quatre ans. Son biographe, M. Aimé Martin[1], et une partie de la correspondance publiée en 1826, ont donné sur ces années d'épreuves tous les intéressants détails qu'on peut désirer; et les origines d'aucun écrivain de talent ne sont mieux éclairées que celles de Bernardin de Saint-Pierre. Né au Havre en 1737, son imagination d'enfant s'égara de bonne heure sur les flots. Dès huit ans il cultivait un petit jardin, et prenait part à la culture de ses fleurs, comme il convenait à l'auteur futur du *Fraisier*. A neuf ans, ayant lu quelque volume des Pères du désert, il quitta la maison un matin, avec son déjeuner dans son petit panier, pour se faire ermite aux environs. Il marquait une sympathie presque fraternelle aux divers animaux; il y a l'histoire d'un chat, laquelle plus tard, racontée par lui à Jean-Jacques, faisait fondre en larmes celui qui, d'après Pythagore, s'indignait que l'homme fût venu à manger la chair des bêtes. Un autre jour il s'avançait le poing fermé avec menace contre un charretier qui maltraitait un cheval. Ces instincts sont bien de l'ami de la nature qui réalisera parmi nous quelque image d'un sage Indien, de l'écrivain sensible qui nous transmettra l'éloge de son épagneul Favori; qui, dans *Paul et Virginie*, les louera avec complaisance de leurs repas d'œufs et de laitage, *ne coûtant la vie à aucun animal*, et qui célébrera avec tant d'effusion la bienfaisance de Virginie plantant les graines de papayer pour les oiseaux. Tout cœur (qu'on le note bien) ému de la nature, et tendrement dis-

[1] Nous emprunterons beaucoup à cette biographie de M. Aimé-Martin, mais sans prétendre du tout dispenser le lecteur d'y recourir, ainsi qu'aux débats qui s'y attachent.

posé à la peindre, quelque choix, quelque distraction qu'il y mette, est un peu brame en ce point.

Ayant été conduit à Rouen par son père, le jeune Bernardin, à qui on faisait regarder les tours de la cathédrale : « Mon Dieu! comme elles volent haut! » s'écria-t-il; et tout le monde de rire. — Il n'avait vu que le vol des hirondelles qui y avaient leurs nids. Instinct déclaré encore d'une âme que les seules beautés naturelles raviront, que l'art né des hommes touchera peu ou même choquera, et qui, dans *Paul et Virginie* (seule tache peut-être en ce chef-d'œuvre), ira jusqu'à déclamer en quatre endroits très-rapprochés contre les *monuments des rois* opposés à ceux de la nature!

Après des études fort distraites et fort traversées qu'entrecoupa un voyage à la Martinique avec un de ses oncles, Bernardin, qui avait poussé assez loin les mathématiques, devint une espèce d'ingénieur sans brevet fort régulier, et c'est en cette qualité un peu douteuse qu'il fit la campagne de Hesse en 1760, qu'il partit à Malte, et de là successivement en Russie et à l'Ile-de-France. Mais ce rôle d'ingénieur n'était, en quelque sorte, pour lui que le prétexte. Une idée fixe l'occupait et le passionnait au milieu de cette vie aventurière, dans laquelle son caractère ombrageux et sa position mal définie lui donnaient de perpétuels déboires. Cette idée, qu'enfant il avait conçue en lisant *Robinson, Télémaque* et les récits des voyageurs, c'était d'avoir quelque part, dans un coin du monde, son île, son Ithaque, sa Salente, où il asseoirait par de sages lois le bonheur des hommes. Il portait dans cette utopie bienveillante autant de persévérance qu'en eut jamais son célèbre homonyme, l'abbé de Saint-Pierre, celui qu'on a appelé le plus maladroit des bons citoyens. Bernardin, qui devait être un prêcheur aussi séduisant que l'autre était un rebutant apôtre, projetait tout d'abord son arrangement de société imaginaire sur des fonds de tableau et dans des cadres dignes de Fénelon, de Xénophon et de Platon. Montesquieu, Bodin et Aristote n'étaient

pas ses maîtres; pour sa manière de concevoir et de régler la société, comme pour sa méthode d'étudier et d'interpréter la nature, il remontait vite, par une sorte d'attrait filial dans l'échelle des âmes, jusqu'à la sagesse de Pythagore et de Numa. L'histoire des révolutions civiles et politiques, l'établissement laborieux et compliqué des sociétés modernes, se réduisaient pour lui à peu de chose. Plutarque, qu'il lisait dans Amyot, composait le fonds principal de sa connaissance historique. Entre les anciens que j'ai cités et les modernes les plus récents, entre Aristide, Épaminondas, d'une part, et Fénelon ou Jean-Jacques, de l'autre, il plaçait encore Bélisaire; le reste de l'histoire des siècles intermédiaires n'existait à ses yeux que comme une agitation inutile et insensée. A l'origine de chaque société, en Gaule comme en Arcadie, il rêvait quelqu'un de ces vieillards de l'école de Sophronyme et de Mentor; il faisait descendre de cet oracle permanent la sagesse et la réforme jusque dans les détails de la vie actuelle. Partout dans ses voyages, son but secret et cher était de trouver, d'obtenir un coin de terre et quelques paysans pour fonder son règne heureux; comme Colomb, qui mendiait de cour en cour de quoi découvrir son monde, Saint-Pierre allait mendiant de quoi réaliser son Arcadie et son Atlantide.

Mais ces Arcadies, ces îles fortunées n'existent que dans les nuages de l'espérance ou du souvenir. Elles fuient et reculent quand on les cherche; lors même qu'elles se bornent à des beautés naturelles dans des lieux trop célébrés, il n'est pas bon d'en vouloir de trop près vérifier l'image. Cette Arcadie alors se hérisse de broussailles. « Quand j'ai visité les rives du Lignon sur la foi de d'Urfé, disait Jean-Jacques à Bernardin dans une de leurs promenades hors Paris, je n'ai trouvé que des forges et un pays enfumé. » Vaucluse, dit-on, est un pays brûlé du soleil et où il faut gravir longtemps avant de reconnaître quelques-uns des traits immortels. L'église et l'allée des Pamplemousses ne

valent pas, assure un récent voyageur, la description qu'en a donnée notre poète. Ascrée, ce plus antique des séjours consacrés et harmonieux, Ascrée, près de l'Hélicon, n'était qu'un pauvre bourg, nous dit Hésiode, d'un mauvais hiver et d'un été pire encore.

Bernardin, qui ne cherchait pas seulement des lieux rêvés d'avance et embellis, mais qui voulait des hommes heureux et sages, alla donc de mécomptes en mécomptes. Il est certain que son caractère en souffrit, et qu'une aigreur désormais incurable se glissa au revers de cette imagination tendre, à travers cette sensibilité charmante. Bernardin, cet écrivain si aimant, ce bienfaisant initiateur de toutes les jeunes âmes à l'intelligence de la nature, ce père de Virginie et de Paul, si béni dans ses enfants, était-il donc un homme dur, tracassier, comme l'ont dit, non pas seulement des libellistes, mais des témoins honnêtes et graves; comme le disait Andrieux, par exemple, en forçant sa faible voix : « C'était un homme *dur*, *méchant?* » Avait-il, en effet, contracté, dans le cours d'une vie dépendante et gênée, des habitudes de sollicitation peu dignes? Avait-il conçu dans ses querelles avec les savants, et sous prétexte de défendre Dieu contre les athées, des haines violentes qui s'exhalaient en toute circonstance[1]? Était-il de peu d'esprit à part son talent, et,

[1] M. V. L. D. m'a raconté que, dînant un jour chez Edon avec Bernardin de Saint-Pierre, la conversation s'engagea sur les philosophes révolutionnaires pratiques, les athées en bonnet rouge, les Dorat-Cubières, Sylvain-Maréchal, etc., et que le beau vieillard s'indignait au point de s'écrier tout en rougissant, que, s'il les tenait entre ses mains, il les *étranglerait*, tant son exécration contre eux était violente. Mais il ne faudrait pas prendre au mot ces éclats de haine chez les âmes honnêtes. Le premier président Lamoignon était si *pompéien*, nous rapporte Guy-Patin, qu'il dit un jour à ce dernier : « Si j'eusse été au sénat quand on y tua Jules César, je lui aurais donné le vingt-quatrième coup de poignard. » M. de Malesherbes (singulier rapprochement!) disait à propos de ses anciennes liaisons rompues avec les philosophes : « Si je tenais en mon pouvoir M. de Condorcet, je ne me ferais aucun scrupule de l'assassiner. » Mauvaise manière de dire

comme il est dit dans d'illustres Mémoires où chaque trait porte, d'un caractère encore au-dessous de son esprit? Cela serait triste à penser; un tel désaccord entre le caractère et le talent, entre la vie pratique et les œuvres, concevable après tout dans des hommes de génie plus ou moins ironiques ou égoïstes, ne se peut admettre aisément chez celui dont le talent a pour inspiration et pour devise principale l'amour des hommes, la miséricorde envers les malheureux, toutes les vertus du cœur et de la famille. M. Hugo, dans sa belle pièce de *la Cloche*, a donné de ces désaccords une explication poétique qui s'étend à beaucoup de cas, mais qui ne satisfait point encore pour Bernardin de Saint-Pierre, dont le talent a d'autres effets que ceux d'un timbre éclatant et sonore. Le talent, je le sais, est bien à l'origine un don gratuit, une sorte de prédestination non méritée, une *grâce* en un mot dans toute la rigueur du sens augustinien et janséniste, indépendamment de la volonté et des œuvres ordinaires de la vie. C'est, au sein de l'individu doué, un de ces mystères qui marquent combien la seule observation psychologique rencontre en d'autres termes les mêmes problèmes que la théologie. Bernardin de Saint-Pierre, retiré du monde après tant de recherches errantes, tant d'irritations et d'aigreurs, écrivant, au haut de son pauvre logis de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont, les belles pages de ses *Études* qu'il mouille de larmes, Bernardin est bon et ne ment assurément ni aux autres ni à lui-même. Les susceptibilités et les souillures se noient dans un quart d'heure de ces larmes, qui, comme la prière, abreuvent, purifient, baptisent de nouveau une âme. Il est seul; son chien couché est à ses pieds; sa vue s'étend vers un horizon immense par delà les fumées du soir, jusqu'à la colline qui sera bientôt celle des tombeaux; il n'a pu sortir de

en ces nobles bouches, qui prouvent la part de l'infirmité humaine et du vieux levain toujours aisé à soulever; pas autre chose.

tout le jour, de toute la semaine, faute de quelque argent qui lui permît de prendre une voiture, et il n'a pas reçu la plus petite lettre de son protecteur, M. Hennin; qu'importe? il tient la plume, la grâce céleste descend, la magie commence, la première beauté de cœur a brillé. Sitôt que ce talent se lève, c'est comme une lune qui idéalise tout, même les monceaux et les terres pelées et les vilainies informes aux faubourgs des villes; au dedans de lui, au dehors, un manteau lumineux et velouté s'étend sur toutes choses.

Mais il me faut pour Bernardin une explication, une apologie plus particulière encore; car il est l'exemple le plus souvent invoqué et le plus désespérant de ce désaccord que je veux amoindrir, si je ne peux le repousser. C'est qu'on doit tenir compte aux natures sensibles de l'irritation plus grande qu'elles reçoivent des contacts et des piqûres. Aux peaux plus fines, l'air mauvais est plus irritant, et, si l'on n'y prend garde, il s'ensuit des maladies singulières. Quand la religion précise et pratique n'intervient pas pour tout transformer en épreuve et en sujet de bénédiction, il y a danger que les plus grandes tendresses soient justement celles qui s'infiltrent et s'aigrissent le plus. Racine, qui était aisément caustique autant que tendre, n'échappa peut-être à ce mal d'aigreur que par la dévotion. Qu'on se figure en effet dans ses rapports avec le monde une sensibilité très-fine, très-exquise, qui pénètre vite les motifs cachés, les racines mauvaises des actions, qui saisit la pensée sous l'accent, la fausseté à travers le sourire, qui *subodore* en quelque sorte les défauts des autres mieux qu'eux-mêmes; et s'en incommode promptement[1]. Qu'on se figure ce que c'est qu'un talent, une supériorité comme celle de Bernardin de Saint-Pierre, qu'on porte pendant plus de quarante

[1] « Une seule épine me fait plus de mal que l'odeur de cent roses ne me fait de plaisir... La meilleure compagnie me semble mauvaise si j'y rencontre un important, un envieux, un médisant, un méchant, un perfide... » (Préambule de l'*Arcadie*).

ans sans pouvoir se la prouver ou à soi-même ou aux autres. Que de chocs dans la foule, qui vous renfoncent douloureusement ce talent ignoré qu'on tient contre son cœur! quel rude cilice qu'un talent pareil tant qu'il est tourné en dedans, et comme il est difficile de ne pas regimber à chaque coudoiement sous ces pointes rentrantes!

Bernardin de Saint-Pierre était donc foncièrement bon, j'aime à le croire; mais il était devenu, par la fâcheuse expérience des hommes, irritable, méfiant et susceptible. Avec les gens simples et sans vanité, comme Mustel, comme le Genevois Duval, Taubenheim et Ducis, il était tel que ses ouvrages le montrent, tel que nous le voyons dans ses promenades au mont Valérien avec Rousseau, quand il reçut de lui, comme on l'a dit heureusement, le manteau d'Élie, tel enfin que l'aimait sa vieille bonne Marie Talbot; mais il ne fallait qu'un certain vent venu du monde pour réveiller ses âcretés et ses humeurs.

Lorsque Bernardin arriva de l'Ile-de-France à Paris en 1771, il n'était pas encore ainsi ulcéré; mais les mécomptes qu'il eut à subir dans la société parisienne achevèrent vite ce qu'avaient commencé ses infortunes au dehors. Il fut adressé par M. de Breteuil à d'Alembert, qui le reçut bien, et qui l'introduisit dans la société de mademoiselle de Lespinasse : il ne pouvait plus mal tomber en fait de pittoresque. Cette personne, si distinguée par l'esprit et par l'âme, a laissé deux volumes de lettres passionnées dans lesquelles il y a chaleur à la fois et analyse, mais pas une scène peinte, pas un tableau qu'on retienne. Il visitait de temps en temps Jean-Jacques, rue Plâtrière. Le crédit de d'Alembert lui procura un libraire pour la relation de son voyage à l'Ile-de-France. Cette relation, sous forme de lettres, qui parut en 1773, sans qu'il y mît son nom, eut du succès et en méritait. Quoique l'auteur s'excuse presque d'avoir oublié sa langue durant dix années de voyages et d'absence, le style est déjà tout formé, et

l'on y retrouve plus d'une esquisse gracieuse et pure de ce qui deviendra plus tard un tableau. Bernardin, dans ses voyages, avait toujours beaucoup écrit; il composait des mémoires pour les bureaux, il rédigeait des journaux pour lui; arts, morale, géographie, affaires du temps, il tenait compte de tout. Ses lettres particulières étaient fort soignées; il citait à M. Hennin Euripide ou Épictète; Rulhière lui disait dans une réponse : « Votre lettre, mon cher ami, est une véritable églogue. » Bernardin avait fait comme les peintres qui, pendant leurs courses errantes, amassent une quantité d'esquisses et d'*aquarelles* dans leurs cartons. Le *Voyage à l'Ile-de-France* est donc déjà d'un écrivain exercé, et par endroits éloquent. Dès la première page je lis ce mot, qui révèle tout le caractère du peintre : « Un paysage est le fond du tableau de la vie humaine. » La lettre quatrième, écrite au moment du départ, m'apparaît dans sa sensibilité discrète, comme toute mouillée de pleurs : « Adieu, « amis plus chers que les trésors de l'Inde!... Adieu, forêts du « nord que je ne reverrai plus! tendre amitié! sentiment plus « cher qui la surpassiez! temps d'ivresse et de bonheur qui s'est « écoulé comme un songe! adieu!... adieu!... On ne vit qu'un « jour pour mourir toute la vie. » C'est, on le voit, un touchant et dernier retour vers ces mois de félicité en Pologne, un dernier soupir vers la princesse Marie. Cette passion, dont on peut lire le récit complaisamment tracé par le biographe de Bernardin de Saint-Pierre, m'offre bien l'ideal des amours romanesques, comme je me les figure : être un grand poète, et être aimé avant la gloire! exhaler les prémices d'une âme de génie, en croyant n'être qu'un amant! se révéler pour la première fois tout entier, dans le mystère!

D'autres pages touchantes du *Voyage*, et qui trahissent bien dans sa sincérité première ce talent de cœur tout à fait propre au nouvel écrivain, sont celles où il se reproche comme une

faute essentielle de n'avoir pas noté dans son journal les noms des matelots tombés à la mer. Parmi les esquisses déjà neuves et vives, qui plus tard se développeront en tableau, je recommande un coucher de soleil [1], dont on retrouve exactement dans les *Études*, au chapitre *des Couleurs*, les effets et les intentions, mais plus étendues, plus diversifiées : c'est la différence d'un léger pastel improvisé, et d'une peinture fine et attentive. Bien des pages de *Paul et Virginie* ne sont que le composé poétique et coloré de ce dont on a dans le *Voyage* le trait réel et nu. Pour n'en citer qu'un exemple, le pèlerinage de Virginie et de son frère à la Rivière-Noire est fait dans le *Voyage* par Bernardin accompagné de son nègre, et lorsqu'au retour, avant d'arriver au morne des Trois-Mamelles, il faut traverser la rivière à gué, le nègre passe son maître sur ses épaules : dans le roman, c'est Paul qui prend Virginie sur son dos. Ainsi l'imagination, d'un toucher facile et puissant, transfigure et divinise tout dans le souvenir.

En maint endroit de sa relation, le voyageur ne se montre que médiocrement enthousiaste de cette nature que bientôt, l'horizon aidant et la distance, il nous peindra si magnifique et si embaumée. Lemontey, dans son *Étude sur Paul et Virginie*, a remarqué que ces mêmes sites, qui deviendront sous la plume du romancier les plus enviables de l'univers et un Éden ravissant, ne sont représentés ici que comme une terre de Cyclopes noircie par le feu. S'il y a quelque exagération à dire cela, il faut convenir que Bernardin parle à chaque instant de cette terre *raboteuse*, *toute hérissée de roches*, de ces vallons *sauvages*, de ces prairies *sans fleur*, pierreuses et semées d'*une herbe aussi dure que le chanvre;* mais la tristesse de l'exil rembrunissait tout à ses yeux. Il nous confesse son secret en

[1] Pages 47 et 48, tome Ier de l'édition de M. Aimé-Martin.

finissant : « Je préférerais, de toutes les campagnes, nous dit-il, » celle de mon pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce » que j'y ai été élevé... Heureux qui revoit les lieux où tout fut » aimé, où tout parut aimable, et la prairie où il courut, et le » verger qu'il ravagea! » Le voyageur lassé va même jusqu'à préférer Paris à toutes les villes, parce que le peuple y est bon, et qu'on y vit en liberté. Que de promptes amertumes de toutes sortes suivirent et corrigèrent ce vif élan de retour, cet embrassement de la patrie! Refoulé de nouveau et contristé dans le présent, le séjour déjà lointain de l'Ile-de-France s'embellit pour lui alors, et sa pensée y revola, comme la colombe au désert, pour y replacer le bonheur.

Un endroit du *Voyage* touche directement à l'innovation pittoresque de l'auteur et à la conquête particulière que méditait son talent : « L'art de rendre la nature, dit-il, est si nouveau, » que les termes même n'en sont pas inventés. Essayez de faire » la description d'une montagne de manière à la faire recon- » naître : quand vous aurez parlé de la base, des flancs et du » sommet, vous aurez tout dit; mais que de variété dans ces » formes bombées, arrondies, allongées, aplaties, cavées, etc.! » Vous ne trouvez que des périphrases; c'est la même difficulté » pour les plaines et les vallons. Qu'on ait à décrire un palais, » ce n'est plus le même embarras... Il n'y a pas une moulure » qui n'ait son nom. » Bernardin triompha de cette difficulté et de cette disette, en introduisant, en insinuant dans le vocabulaire pittoresque un grand nombre de mots empruntés aux sciences, aux arts, à la navigation, à la botanique, etc., etc.; il particularisa beaucoup plus que Rousseau en fait de nuance. Dans la description du coucher du soleil citée plus haut, il est question des vents alizés qui le soir *calmissent* un peu, et des vapeurs légères propres à *réfranger* les rayons; deux mots que le Dictionnaire de l'Académie n'a pas adoptés encore. Tous ces

tons d'origine diverse se fondaient sous son pinceau facile en une simple et belle harmonie. Mais, s'il savait toujours être idéal dans l'effet de l'ensemble, il ne reculait pas sur la vérité, même familière, du détail. Les noms bizarres d'oiseaux lointains ne l'effrayaient pas; les couleurs de *fumée de pipe* aux flancs des nuages avaient place sur sa toile à côté des réseaux de safran et d'azur. La lecture du Plutarque d'Amyot l'avait de longue main apprivoisé à la naïveté franche. La merveille, c'est que chez Bernardin l'innovation n'a pas le moins du monde le caractère de l'audace, tant elle est ménagée sous des jours adoucis, tant elle nous arrive dans la mélodie flatteuse. Toujours et partout suavité et charme; toujours le contraire de la crudité et de la discordance.

La publication du *Voyage à l'Ile-de-France* fut suivie, pour Bernardin, de longues tracasseries et de désagréments dont il s'exagéra sans doute l'amertume. Une dispute qu'il eut avec son libraire le mit mal, à ce qu'il crut, dans la société de mademoiselle de Lespinasse, et il s'en retira malgré une lettre rassurante de d'Alembert. Il ne se crut pas en meilleure veine plus tard dans la société de madame Necker, qu'il fréquenta quelque temps; et le triste succès, si souvent raconté, de la lecture de *Paul et Virginie* dans ce cercle, était bien fait pour le décourager. Lorsqu'il visitait, en 1771, Jean-Jacques dans son pauvre ménage de la rue Plâtrière, lorsqu'il avait tant de peine à lui faire accepter un petit présent de café, et qu'il s'avançait avec des alternatives de bon accueil et de bourrasque dans la familiarité du grand homme méfiant et sauvage, Bernardin ne se doutait pas qu'il allait être pris très-prochainement lui-même d'une maladie misanthropique toute semblable, engendrée par les mêmes causes. Il nous a confessé ce misérable état dans le préambule de l'*Arcadie;* c'est la crise de quarante ans que bien des organisations sensibles subissent : « ... Je fus frappé d'un

« mal étrange : des feux semblables à ceux des éclairs sillon-
« naient ma vue; tous les objets se présentaient à moi doubles
« et mouvants : comme Œdipe, je voyais deux soleils... Dans le
« plus beau jour d'été, je ne pouvais traverser la Seine en bateau
« sans éprouver des anxiétés intolérables... Si je passais seule-
« ment dans un jardin public, près d'un bassin plein d'eau,
« j'éprouvais des mouvements de spasme et d'horreur... Je ne
« pouvais traverser une allée de jardin public où se trouvaient
« plusieurs personnes rassemblées. Dès qu'elles jetaient les yeux
« sur moi, je les croyais occupées à en médire... » Il n'y a de comparable à ces aveux que certains passages de Jean-Jacques dans ses *Dialogues*. On voit combien Bernardin mérite d'être associé à ce dernier, à Pascal, au Tasse, à toute cette famille d'illustres malheureux. C'est pendant cette crise et dans son effort pour en sortir qu'il se mit à rassembler avec feu et à mettre en œuvre les matériaux de l'ouvrage qui lui gagnera la gloire. Tout le temps de son séjour dans la rue de la Madeleine-Saint-Honoré, à l'hôtel Bourbon, et plus tard dans la rue Neuve-Saint-Étienne, *maison de M. Clarisse*, qui répond à ces années d'hypocondrie, de misère, de solitude et d'enfantement, est naïvement retracé dans les lettres à M. Hennin. On peut y relever les traces d'un esprit méfiant, inquiet, d'un homme vieillissant, solliciteur avec instance, ne sachant pas assez contenir la plainte ni ensevelir les petites misères, parlant trop des *ports de lettres* comme bientot dans ses préfaces il parlera des *contrefaçons*. J'aime mieux y voir ce qui est fait pour attendrir, la pauvreté et la détresse ôtant à la dignité du génie, ce génie ne craignant pas de mendier comme une mère pour l'enfant qu'elle sent près de naître, le peintre ne demandant qu'un gîte, le vivre, et une toile pour déployer à l'aise ses couleurs et ses pinceaux : « J'ai à mettre en ordre des matériaux fort intéressants, et ce « n'est qu'à la vue du ciel que je peux recouvrer mes forces.

« Obtenez-moi un trou de lapin pour passer l'été à la cam-« pagne; » les anciens disaient un *trou de lézard*. Combien il est touchant d'entendre ce voyageur aventureux, qui a tant couru le monde, prier M. Hennin de lui épargner les voyages inutiles à Versailles; car il les fait à pied, il s'en revient la nuit; et quand la lune lui manque et que la pluie le prend, il s'embourbe dans les chemins, il tombe et n'arrive que trempé et brisé! Puis un peu après, quand il s'est mis *dans ses meubles* rue Neuve-Saint-Étienne, quand, jouissant de quelques rayons de février et de la première satisfaction *du chez-soi*, il écrit gaîment à M. Hennin : « J'irai vous voir à la première violette, » on rajeunit avec lui et l'on espère. — Enfin, j'ai cherché de l'eau dans « mon puits, » disait-il en 1778, sous cette forme d'image orientale qui lui est si familière; cela signifiait qu'il travaillait sérieusement à tirer de lui-même sa principale ressource et à se faire jour par ses écrits. Les *Études de la Nature*, fruit mûr de cette longue retraite et de cette élaboration solitaire, parurent en 1784.

Le succès en fut prompt et immense; l'influence croissante de Rousseau et des idées de sensibilité et de religion naturelle avaient préparé les esprits à saisir avidement de telles perspectives. Les femmes, les jeunes gens, tout ce public grossissant d'Émile et de Saint-Preux, saluèrent d'un cri de joie ce nouvel apôtre au parler enchanteur. On se faisait innocent à la lecture des *Études*, le lendemain du *Mariage de Figaro*. Grimm, le spirituel chargé d'affaires littéraires de huit souverains du nord, avait beau écrire à ses patrons que l'ouvrage n'était qu'*un long recueil d'églogues, d'hymnes et de madrigaux en l'honneur de la Providence;* la vogue en cela se retrouvait d'accord avec la morale éternelle. Le clergé lui-même, qui avait fait du chemin depuis les dernières années, et qui, en devenant moins difficile en fait d'auxiliaires, ne trouvait pas dans l'ouvrage nouveau les

agressions directes dont Jean-Jacques avait embarrassé son spiritualisme, accueillit avec faveur ces hommages éloquents rendus à la Providence; on opposait, dans des thèses en Sorbonne, Saint-Pierre à Buffon, l'auteur des *Études* à l'auteur des *Époques*. L'esprit était très-éveillé aux idées nouvelles de science en 1784; la chimie, la physique, allaient changer de face par les travaux des La Place et des Lavoisier. Si elles avaient paru dix ans plus tard, en 95 ou 96, les *Études* eussent trouvé la nouvelle science déjà constatée et régnante, l'analyse victorieuse de l'hypothèse : en 84 elles purent obtenir, même par leur côté le plus faux, un succès de surprise et les honneurs d'une vive controverse. Sans parler du poète Robé, qui se mêlait d'avoir des idées là-dessus, plus d'un chaud partisan se déclara pour le système des marées, la fonte des glaces, l'allongement du pôle. Et ce genre de succès fut peut-être le plus cher à l'auteur, dont il caressait la chimère : Jean-Jacques se glorifiait avant tout d'avoir fait *le Devin du Village;* Girodet consumait ses veilles à devenir poète; Alfieri se piquait d'être fort en grec, et Byron d'être le premier à la nage dans le Bosphore. Cherubini, dit-on, se pique de peindre.

Comme science, il ne nous appartient pas de juger les *Études*, et nous ne hasarderons qu'un mot. C'était certes une position à prendre, un point de vue heureux à relever vers cette fin du dix-huitième siècle, que d'assembler et de déduire les accords, les harmonies animées du tableau de la nature, et de faire sentir la chaîne et, s'il se pouvait, l'intention de ces douces lois. Charles Bonnet le tenta à Genève, et Bernardin de Saint-Pierre en France. On avait tant insisté sur les désaccords, les bouleversements, les hasards, qu'il y avait nouveauté à la fois et vérité dans ce parti. Bernardin refit en quelque sorte le livre de Fénelon, en profitant des observations amassées dans l'intervalle, et en s'arrêtant avec plus de complaisance sur la nature, cette œuvre vivante et cette

ouvrière de Dieu. Son livre, et en général tous ses ouvrages depuis les *Études* jusqu'aux *Harmonies*, sont en ce sens une espèce de compromis entre l'ancien spiritualisme chrétien et l'observation irrécusable, je dirai aussi, le culte croissant de la nature; dans ses croyances à l'immortalité, il essaie, par exemple, de donner au ciel chrétien une réalité naturelle en faisant aller les âmes dans les planètes ou dans le soleil. Mais, scientifiquement parlant, son point de vue n'était qu'un aperçu heureux, instantané, un ensemble mêlé de lueurs vraies et de jours faux, et d'où il ne pouvait sortir autre chose que la peinture même qu'il en offrait, et l'impression enthousiaste, affectueuse, qu'elle ferait naître. Le point de vue des causes finales n'est jamais fécond pour la science, et rentre tout entier dans la poésie, dans la morale, dans la religion; ce ne peut être au plus que le moment de prière du savant, après quoi il faut qu'il se remette à l'examen, à l'analyse. Son premier mot une fois articulé, Bernardin de Saint-Pierre ne fit plus que se répéter en variant plus ou moins ses adorations et ses nuances. Les Jussieu cependant pour la botanique; Haller, Vicq-d'Azyr, Cabanis pour la physiologie animale; Lavoisier, La Place, Berthollet, pour la physique et la chimie, poussaient dans des voies diverses, en savants, ce qu'il essayait d'embrasser et de deviner par un composé d'étude ingénieuse, mais partielle, et d'inductions illusoires. M. de Humboldt, de nos jours, pour les grandes observations végétales en divers climats, a donné sur plus d'un point consistance et réalité scientifique à ce qui n'existait chez Bernardin qu'à l'état de vue attrayante et passagère; Lamartine, de son côté, a repris en pur poète bien des inspirations de Bernardin, et les a rajeunies, fécondées. Mais cette union, chez Bernardin, du demi-savant, du poète et du peintre, cette combinaison mixte qui ne pouvait se transmettre ni faire école utilement, soit pour les savants, soit pour les poètes, fut du moins belle et sédui-

sante en lui. Tant de notions amassées de partout sur les plantes, sur les climats, tant de maximes morales sur la société et sur l'homme, ce mélange de vérités, d'hypothèses et de chimères, venant à se rencontrer sous des inclinaisons favorables vers l'horizon attiédi, peignirent divinement le nuage et firent tout d'abord arc-en-ciel.

L'arc-en-ciel est resté et se voit encore. Les *Études*, si incomplètes qu'elles paraissent à trop d'égards, demeurent comme une révélation de la nature, qui ne se trouve que là. Quiconque est sensible de cœur, quiconque est né voyageur par instinct ou poète, lit un jour Bernardin et est initié par lui. Si ce peintre harmonieux manquait, on chercherait vainement ailleurs une impression pareille, soit dans Jean-Jacques, soit dans Chateaubriand. Nul autre que lui n'a également chasteté et mollesse. Lamartine, qui nous offre tant de parenté de génie avec l'auteur des *Études*, est moins exclusivement un peintre, et sa poésie suscite des émotions élégiaques plus compliquées. Quelle est donc l'innocente et poétique enfance dans laquelle Bernardin de Saint-Pierre et ses *Études* n'aient pas été une heure mémorable et charmante, comme le premier rayon de lune amoureuse, comme une aube idéale à jamais regrettée [1]?

On pourrait dire de Bernardin qu'il entend la nature de la même manière qu'il entend Virgile, son poète favori, admirablement tant qu'il se tient aux couleurs, aux demi-teintes, à la mélodie, et au sens moral. Le *lacrymæ rerum* est son triomphe. Mais il devient subtil, superstitieux et systématique quand il descend au menu détail et qu'il cherche, par exemple, dans le *conjugis infusus gremio* une convenance entre cette *fusion* (*infusus*) et le dieu des forges de Lemnos. Le bâton d'olivier, et non de

[1] Girodet dans *Endymion*, Prudhon surtout en quelques-unes de ses productions trop rares, ont conçu et disposé la scène naturelle sous un jour assez semblable.

houx ou de tout autre arbrisseau, que porte Damon dans la huitième églogue, lui paraît un symbole bien choisi de ses espérances. De même, en exagérant et subtilisant en mainte occasion au sujet des bienfaits et des prévenances de la nature, il lui arrive d'impatienter à bon droit celui qu'il vient de charmer ; à force d'apologie, il rappelle et provoque les objections. Quand on n'est plus dans la première innocence pastorale de l'enfance, il veut trop vous y ramener. *Candide*, si on a le malheur de l'avoir lu, ou le poème sur le *Désastre de Lisbonne*, vous apparaît au revers du feuillet en plus d'une page. Bernardin, si intime dans quelques parties du sentiment de la nature, est superficiel à l'article du mal. Il n'en tient pas compte, il ne l'explique en rien. Dans son vague déisme évangélique, il n'est pas plus chrétien que panthéiste en cela. Un contemporain de Bernardin de Saint-Pierre, spiritualiste comme lui, et protestant également contre les fausses sciences et leurs conclusions négatives, Saint-Martin, a bien autrement de profondeur. S'il est insuffisant à remuer et, pour ainsi dire, à faire frémir avec grâce le voile de la nature, s'il lui est refusé de revêtir d'images transparentes, et accessibles à tous, les vérités qu'il médite, et s'il les ensevelit plutôt sous des clauses occultes, il contredit, sinon avec raison en principe (ce que je ne me permets pas de juger), du moins avec une portée bien supérieure, quelques-unes des douces persuasions propagées par Bernardin ; par exemple, que *la nature, qui varie à chaque instant les formes des êtres, n'a de lois constantes que celles de leur bonheur.* « La « nature, dit Saint-Martin, est faite à regret. Elle semble occupée « sans cesse à retirer à elle les êtres qu'elle a produits. Elle les « retire même avec violence, pour nous apprendre que c'est la « violence qui l'a fait naître. » Et ailleurs: « L'univers est sur « son lit de douleurs, et c'est à nous, hommes, à le consoler. » Saint-Martin croyait que l'homme, s'il pouvait *consoler* l'univers, pouvait aussi l'affliger, l'aigrir, et, pour nous servir de sa belle

locution, que *la main de l'homme, s'il n'est pas infiniment prudent, gâte tout ce qu'il touche.* Il avait quelquefois de ces manières de dire orientales comme Bernardin en a de si heureuses; mais il les avait plus profondes, tenant plus à la pensée: « L'in- « telligence de l'homme, dit Saint-Martin, doit être traitée comme « les grands personnages de l'Orient, qu'on n'aborde jamais sans « avoir des présents à leur offrir. » Ils furent tous les deux, Bernardin et Saint-Martin, un moment associés sur une liste (avec Berquin d'ailleurs, Sieyès et Condorcet!), comme pouvant devenir précepteurs du fils de Louis XVI. A l'École normale, fondée en 95, Bernardin et Saint-Martin se retrouvèrent, l'un comme professeur de morale, l'autre comme élève-auditeur. Bernardin ne fit qu'une séance d'ouverture, et ajourna ses leçons pour avoir le temps de les écrire [1]. Saint-Martin, dans sa discussion publique avec Garat, se montra bien supérieur en modération et en arguments à Bernardin dans les aigres disputes que celui-ci soutint ou engagea contre Volney, Cabanis, Morellet, Suard et Parny, à l'Institut. Enfin, pour achever ce petit parallèle, indiquons d'admirables pages qui terminent *le Ministère de l'Homme-Esprit* (1803) et dans lesquelles le profond spiritualiste et théosophe développe ses propres jugements critiques sur les illustres littérateurs de son temps; Bernardin de Saint-Pierre doit en emporter sa part avec La Harpe et l'auteur du *Génie du Christianisme.* Il y est montré dans une essentielle discussion que « Milton a copié « les amours d'Adam et d'Ève sur les amours de la terre, quoi- « qu'il en ait magnifiquement embelli les couleurs; mais il n'avait « trempé tout au plus qu'à moitié son pinceau dans la vérité. »

Le grand succès de vente des *Études* mit l'auteur à même

[1] Les paroles de début, à cette séance d'ouverture : « Je suis père de famille et j'habite la campagne, » furent couvertes d'applaudissements subits et provoquèrent un enthousiasme sentimental que le reste de la leçon justifia médiocrement.

d'acheter une petite maison rue de la Reine-Blanche, à l'extrémité de son faubourg. C'est dans ce séjour qu'il travailla à perfectionner et à enrichir les éditions successives des *Études*. Le roman de *Paul et Virginie* parut pour la première fois en 1788, comme un simple volume de plus à la suite ; mais on en fit, aussitôt après, des éditions à part, sans nombre. Tous les enfants qui naissaient en ces années se baptisaient Paul et Virginie, comme précédemment on avait fait à l'envi pour les noms de Sophie et d'Émile. Bernardin, du fond de son faubourg Saint-Marceau, devenait le parrain souriant de toute une génération nouvelle. Sa *Chaumière Indienne*, publiée en 1791, fut introduite également dans les *Études*, et à partir de ce moment, son œuvre générale peut être considérée comme achevée ; car les *Harmonies*, qui ont de si belles pages, ne sont que les *Études* encore et toujours. Bernardin de Saint-Pierre n'est pas un de ces génies multiples et vigoureux, qui se donnent plusieurs jeunesses et se renouvellent ; il y gagne en calme, il ne nous paraît ni moins doux ni moins beau pour cela. Les *Études* donc, en y comprenant *Paul et Virginie* et *la Chaumière*, nous le présentent tout entier.

Un ouvrage comme *Paul et Virginie* est un tel bonheur dans la vie d'un écrivain, que tous, si grands qu'ils soient, doivent le lui envier, et que, lui, peut se dispenser de rien envier à personne. Jean-Jacques, le maître de Bernardin, et supérieur à son disciple par tant de qualités fécondes et fortes, n'a jamais eu cette rencontre d'une œuvre si d'accord avec le talent de l'auteur que la volonté de celui-ci y disparaît, et que le génie facile et partout présent s'y fait seulement sentir, comme Dieu dans la nature, par de continuelles et attachantes images. Lemontey, en sa dissertation sur le naufrage du *Saint-Géran*, excellent littérateur, à l'affectation près, a fort bien jugé au fond, bien que d'un ton de sécheresse ingénieuse, ce chef-d'œuvre tout savoureux : « M. de « Saint-Pierre, dit-il, eut la bonne fortune qu'un auteur doit le

« plus envier ; il rencontra un sujet constitué de telle sorte qu'il « n'y pouvait ni porter ses défauts, ni abuser de ses talents. Les « parties faibles de cet écrivain, comme la politique, les sciences « exactes et la dialectique, en sont naturellement exclues ; tandis « que la morale, la sensibilité et la magnificence des descriptions « s'y continuent et s'y fortifient l'une par l'autre dans les dimen- « sions d'un cadre étroit d'où l'instruction sort sans rêveries, le « pathétique sans puérilité, et le coloris sans confusion. Le succès « devait couronner un livre qui est le résultat d'une harmonie si « parfaite entre l'auteur et l'ouvrage... » M. Villemain en rapprochant *Paul et Virginie* de *Daphnis et Chloé* (préface des romans grecs), M. de Chateaubriand (*Génie du Christianisme*), en comparant la pastorale moderne avec la *Galatée* de Théocrite, ont insisté sur la supériorité due aux sentiments de pudeur et de morale chrétienne. Ce qui me frappe et me confond au point de vue de l'art dans *Paul et Virginie*, c'est comme tout est court, simple, sans un mot de trop, tournant vite au tableau enchanteur ; c'est cette succession d'aimables et douces pensées, vêtues chacune d'une seule image comme d'un morceau de lin sans suture, hasard heureux qui sied à la beauté. Chaque alinéa est bien coupé, en de justes moments, comme une respiration légèrement inégale qui finit par un son touchant ou dans une tiède haleine. Chaque petit ensemble aboutit, non pas à un trait aiguisé, mais à quelque image, soit naturelle et végétale, soit prise aux souvenirs grecs (la coquille des fils de Léda ou une exhalaison de violettes) ; on se figure une suite de jolies collines dont chacune est terminée au regard par un arbre gracieux ou par un tombeau. Cette nature de bananiers, d'orangers et de jam-roses est décrite dans son détail et sa splendeur, mais avec sobriété encore, avec nuances distinctes, avec composition toujours : qu'on se rappelle ce soleil couchant, qui, en pénétrant sous le percé de la forêt, va éveiller les oiseaux déjà silencieux, et leur fait croire à une nou-

velle aurore. Dans les descriptions, les odeurs se mêlent à propos aux couleurs, signe de délicatesse et de sensibilité qu'on ne trouve guère, ce me semble, chez un poète moderne le plus prodigue d'éclat. — Des groupes dignes de Virgile peignant son Andromaque dans l'exil de Thrace, des fonds clairs comme ceux de Raphaël dans ses horizons d'Idumée; la réminiscence classique, en ce qu'elle a d'immortel, mariée adorablement à la plus vierge nature; dès le début un entrelacement de conditions nobles et roturières, sans affectation aucune, et faisant berceau au seuil du tableau; dans le style, bien des noms nouveaux, étranges même, devenus jumeaux des anciens, et, comme il est dit, mille *appellations charmantes;* sur chaque point, une mesure, une discrétion, une distribution accomplie, conciliant toutes les touches convenantes et tous les accords! En accords, en harmonies lointaines qui se répondent, *Paul et Virginie* est comme la nature. Qu'il est bien, par exemple, de nous montrer, à la fin d'une scène joyeuse, Virginie à qui ces jeux de Paul (d'aller au-devant des lames sur les récifs et de se sauver devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes jusque sur la grève) font pousser des cris de peur. Présage à peine touché, déjà pressenti! A partir de ce moment, depuis ce cri perçant de Virginie pour un simple jeu, le calme est troublé; la langueur amoureuse dont elle est atteinte la première, et à laquelle Paul d'abord ne comprend rien (autre délicatesse pudique), va s'augmenter de jour en jour et nous incliner au deuil; on entre, pour n'en plus sortir, dans le pathétique et dans les larmes.

La manière dont Bernardin de Saint-Pierre envisageait la femme s'accorde à merveille avec sa façon de sentir la nature, et c'est presque en effet (pour oser parler didactiquement) la même question. Chez lui rien d'ascétique à ce sujet, rien de craintif; aucun ressentiment d'une antique chute. Saint-Martin, tout en faisant grand cas de la femme, disait que la matière en est *plus*

dégénérée et plus redoutable encore que celle de l'homme. Bernardin se contente de dire délicieusement : « Il y a dans la « femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. »

Quand Bernardin de Saint-Pierre se promenait avec Rousseau, comme il lui demandait un jour si Saint-Preux n'était pas lui-même : « Non, répondit Jean-Jacques, Saint-Preux n'est pas « tout à fait ce que j'ai été, mais ce que j'aurais voulu être. » Bernardin aurait pu faire la même réponse à qui lui aurait demandé s'il n'était pas le vieux colon de *Paul et Virginie.* Dans tout le discours du colon : « Je passe donc mes jours loin des « hommes, etc., » il a tracé son portrait idéal et son rêve de fin de vie heureuse.

Mais, à part ce portrait un peu complaisant de lui-même, je ne crois pas qu'il y en ait d'autres dans *Paul et Virginie;* ces êtres si vivants sont sortis tout entiers de la création du peintre. On y remarque quelques rapports lointains avec des personnages qu'il avait rencontrés durant sa vie antérieure, mais c'est seulement dans les noms que la réminiscence, et pour ainsi dire l'écho, se fait sentir. Bernardin avait pu épouser en Russie mademoiselle de La Tour, nièce du général du Bosquet; il avait pu, à Berlin, épouser mademoiselle Virginie Taubenheim; un ressouvenir aimable lui a fait confondre et entrelacer ces deux noms sur la tête de sa plus chère créature. Trop pauvre, il avait cru ne pas devoir accepter leur main. Munificence aimable! voilà qu'il leur a payé, à elles deux, dans cette seule offrande, la dot du génie. Le nom de Paul se trouve être aussi, non sans dessein, celui d'un bon religieux dont il avait voulu, enfant, imiter la vie, et qu'il avait accompagné dans ses quêtes. Le bon vieux frère capucin est devenu l'adolescent accompli, ayant taille d'homme et simplicité d'enfant : ainsi va cette fée intérieure en ses métamorphoses. On ne saurait croire combien il sert, jusque dans les créations les plus idéales, de se donner ainsi quelques instants d'appui

sur des souvenirs aimés, sur des branches légères. La colombe, touchant çà et là, y gagne en essor, et son vol en prend plus d'aisance et de mesure. C'est comme d'avoir devant soi, dans son travail, quelque image souriante, quelque belle page entr'ouverte, qu'on regarde de temps en temps, et sur laquelle on se repose, sans la copier.

S'il n'a plus rencontré de sujet aussi admirablement venu que *Paul et Virginie*, Bernardin de Saint-Pierre a trouvé moyen encore, dans *le Café de Surate*, dans *la Chaumière Indienne*, de déployer avec bonheur quelques-unes des qualités distinctives de son talent. Ce sont deux vrais modèles d'une causticité fine et décente, compatible avec l'imagination et avec l'idéal. Voltaire, dans ses petits contes à l'orientale, dans *le Bon Bramin*, dans *Zadig*, a prodigieusement d'esprit, mais rien que de l'esprit, et à tout prix encore. Bernardin, le peintre du coloris fondant et des nuances moelleuses, a su, en ses deux contes indiens, adoucir la raillerie sans l'éteindre, la revêtir d'une magnificence charmante, et faire sentir le piquant dans l'onction. Nulle part il n'a montré aussi vivement que dans ces deux ouvrages, et dans *la Chaumière* surtout, qui, après *Paul et Virginie*, approche le plus, comme a dit Chénier, de la perfection continue, ce tour de pensée et d'imagination, antique, oriental, allant naturellement à l'apologue, à la similitude qui enferme volontiers un sens d'Ésope sous une expression de Platon, dans un parfum de Sadi. Je ne fais que rappeler tant de comparaisons, familières à l'auteur et éparses en toutes ses pages, de la solitude avec une montagne élevée, de la vie avec une petite tour, de la bienveillance avec une fleur, etc., etc.; mais la plus illustre de ces images, et qui qualifie le plus magnifiquement cette partie du talent de Bernardin, est, dans *la Chaumière*, la belle réponse du Paria : « Le malheur ressemble à la montagne Noire de Bember, « aux extrémités du royaume brûlant de Lahor : tant que vous la

« montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers; « mais, quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur « votre tête, et à vos pieds le royaume de Cachemire. » Cela est aussi merveilleusement trouvé dans l'ordre des sentences morales, que *Paul et Virginie* dans l'ordre des compositions pastorales et touchantes.

Quand Bernardin de Saint-Pierre publiait *la Chaumière Indienne*, en 91, il était au haut de la montagne de la vie et de la gloire; il avait aussi, en quelque sorte, son royaume de Cachemire à ses pieds. Sa réputation étant au comble, sa vie domestique semblait d'ailleurs s'asseoir et s'embellir par un mariage plein de promesses. Louis XVI, qui était bien le roi d'un écrivain comme Bernardin, le nommait intendant du Jardin-des-Plantes. L'auteur d'*Anacharsis* et Bernardin eussent tout à fait convenu, ce semble, à orner ce qu'on appela un moment le trône restauré et paternel. Ce moment, s'il avait pu se prolonger, était particulièrement propice au déisme philosophique, aux vues et aux vœux politiques du solitaire : Louis XVI pour roi, Bailly pour maire, Bernardin de Saint-Pierre pour moraliste du fond de son Jardin-des-Plantes, et Rabaut-Saint-Étienne pour historien, qui proclamait, comme on sait, la révolution close et cette Constitution de 91 éternelle.

Mais le 10 août renversait d'un coup l'édifice illusoire, et même avant la Terreur, l'intendance du Jardin-des-Plantes devenait peu tenable, les savants n'ayant pas accueilli le grand écrivain comme aussi compétent qu'il aurait voulu. Nous ne suivrons pas Bernardin dans les vingt dernières années de sa vie; il ne mourut qu'en janvier 1814. Il en est un peu de la critique comme de la nature, qui (n'en déplaise à l'optimisme de son interprète), quand elle a obtenu des êtres leur œuvre de jeunesse et de reproduction, les abandonne ensuite à eux-mêmes et les laisse achever comme ils peuvent, tandis que jusque-là elle les soignait avec

prédilection, les entourait de caresses et d'attraits. La critique de même, quand elle a obtenu de l'auteur qu'elle étudie l'œuvre principale et durable qu'il devait enfanter, peut le négliger sans inconvénient dans le détail du reste de sa vie; il lui suffit de terminer envers lui par quelques hommages de reconnaissance; mais les attentions suivies et exactes, indispensables au commencement, sont désormais superflues et deviendraient aisément fastidieuses. Il nous serait doux pourtant, il serait pieux d'accompagner encore Bernardin de Saint-Pierre lentement occupé de ses *Harmonies*, de le suivre un peu à Essonne, à Éragny, dans son ermitage, et de tirer de ses lettres et de ses derniers écrits assez de rayons pour lui composer un soir d'idylle, *le soir d'un beau jour*, si son biographe ne nous avait devancé dans cette tâche heureuse. Nous aurions toujours eu à regretter d'ailleurs quelques traits discordants qu'il eût fallu admettre au tableau, son attitude maussade au sein de l'Institut, son opiniâtreté contentieuse dans d'insoutenables systèmes, et plus de louanges de *notre grand Empereur* que nous n'en aimerions. Dans la correspondance avec Ducis, qui forme un des endroits les plus récréants de ce déclin, le bonhomme tragique nous apparaît bien supérieur à son ami, par un génie franc, cordial, une grande âme débonnaire, et une imagination quelque peu sauvage, qui prend du pittoresque et des tons plus chauds en vieillissant. On ferait un chapitre, en vérité digne de Salomon ou du fils de Sirach, avec tous les mots sublimes semés dans ces lettres familières. Le chenu vieillard a mille fois raison sur lui-même quand il se déclare à son ami par ce naïf étonnement : « Il y a dans mon « clavecin poétique des jeux de flûte et de tonnerre; comment « cela va-t-il ensemble? je n'en sais trop rien; mais cela est « ainsi. » Et il justifie ce jugement tout aussitôt, soit qu'il s'écrie dans une joie grondante : « Je ne puis vous dire combien je me « trouve heureux depuis que j'ai secoué le monde; je suis devenu

« avare; mon trésor est ma solitude; je couche dessus avec un « bâton ferré dont je donnerais un grand coup à quiconque vou- « drait m'en arracher; » ou soit qu'il parle tendrement de ces lectures douces auprès de son feu, « et des heures paisibles qui « vont à petits pas, comme son pouls et ses affections innocentes « et pastorales. » Quand il écrit de son cher ami de Balk en ces termes : « Je ne sais si M. le comte de Balk sera encore longtemps « en France; nous sommes tous comme des vaisseaux qui se ren- « contrent, se donnent quelques secours, se séparent et dispa- « raissent, » il rentre exactement dans la manière de Bernardin. Pourquoi faut-il que Ducis n'ait eu que de la vieillesse! Oh! la vie de Corneille couronnée de cette vieillesse de Ducis! quel magnifique ensemble, et bien harmonieux en apparence, on se plaît à en composer! Mais respectons les discernements de la nature; laissons à chacun sa saison de beauté et sa gloire.

Bernardin n'était nullement poète en vers; son amitié avec Ducis ne l'induisit jamais à quelque épître ou pièce légère. L'exemple de Delille, dont *les Jardins* avaient devancé de deux ans ses *Études*, et qu'il avait retrouvé plus tard à l'Institut, vers 1805, *très-amoureux de la campagne*, nous dit-il, ne le tenta pas davantage; et, tout en l'admirant sans doute; il ne paraît point l'avoir envié. Les seuls vers imprimés, je crois, et peut-être les seuls composés par Bernardin, se trouvent dans la *Décade philosophique* (10 brumaire an III), et ont pour sujet la naissance de sa fille Virginie. Ils sont inférieurs de beaucoup aux vers de Fénelon, et très à l'unisson d'ailleurs de ce qu'ont tenté en ce genre tant de prosateurs illustres, depuis le Consul romain [1].

[1] Je ne prétends point pourtant, dans cette allusion au Consul romain, adopter en tout les plaisanteries de Juvénal et des écrivains du second siècle sur les vers de Cicéron. Je sais que Voltaire (préface de *Rome sauvée*) a pu plaider avec avantage la cause de cet autre talent universel, et citer de fort beaux vers sur le combat de l'aigle et du serpent, qu'il a lui-même à merveille traduits. Toutefois, l'infériorité incomparable du talent

Cette impuissance de la mesure serrée et du chant, en ces organisations si accomplies, marque bien la spécialité du don et venge les poètes, même les poètes moindres, ceux dont il est dit : « Erinne a fait peu de vers, mais ils sont avoués par la Muse. »

Bernardin de Saint-Pierre vécut assez pour assister à toute la grande moitié du développement littéraire et politique de M. de Chateaubriand. Il avait été dès l'abord salué et célébré par lui. Sut-il l'apprécier en retour et reconnaître en cet écrivain grandissant le plus direct, le plus autorisé en génie, et le plus dévorant en gloire, de ses héritiers? Ce qu'il y a de certain, c'est que les critiques passionnés ne s'y trompaient pas. Marie-Joseph Chénier s'armait volontiers de *la Chaumière Indienne*, de *Paul et Virginie*, contre *Atala et René*; il opposait cette simplicité élégante (qui dans son temps avait bien été une innovation aussi) à la manière de ceux qui dénaturent la prose, disait-il, en la voulant élever à la poésie. Quels qu'aient été sur ce point les jugements et les présages de Bernardin de Saint-Pierre, il a pu vieillir tranquille en même temps que fier dans sa gloire; car il y avait dans l'illustre survenant assez de traits de filiation pour constater le rôle actif du devancier qui allait demeurer en arrière. Bernardin n'a pas non plus médiocrement agi sur d'autres écrivains formés vers cette fin du siècle, et moins connus comme peintres qu'ils ne mériteraient, sur Ramond, sur Sénancour. Lamartine, en faisant lire et relire à son Jocelyn le livre de *Paul et Virginie*, a proclamé cette influence première sur les jeunes cœurs qui, depuis l'apparition des *Études*, s'est prolongée en pâlissant jusqu'à nous; il n'y a pas rendu un moindre hommage dans le titre et dans maint retentissement de ses *Harmonies*; mais

poétique de Cicéron en face de sa gloire d'orateur et d'écrivain philosophique, demeure une preuve à l'appui du fait général. Et Jean-Jacques lui-même, ce roi des prosateurs, qui a donné quelques jolis vers dans le *Devin*, n'est-il pas convenu nettement qu'il n'entendait rien à *cette mécanique-là* ?

nulle part d'un instinct plus filial, selon moi, que par cette pièce du *Soir* des premières *Méditations*, qui est comme la poésie même de Bernardin, recueillie et vaporisée en son intime essence. M. Ferdinand Denis, auteur de *Scènes de la Nature sous les Tropiques* et d'*André le Voyageur*, est dans nos générations un représentant très-pur et très-sensible de l'inspiration propre venue de Bernardin de Saint-Pierre : par les deux ouvrages cités, il appartient tout à fait à son école; mais c'est sa famille qu'il faut dire. Nous tous, nous avons été une fois ses disciples; ses fils; tous, nous avons été baignés, quelque soir, de ses molles clartés, et nous retrouvons ses fonds de tableaux embellis dans les lointains déjà mystérieux de notre adolescence. Oh! que son rayon de mélancolique et chaste douceur, s'il faiblit en s'éloignant, ne se perde pas encore, et qu'il continue de luire longtemps, comme la première étoile des belles soirées, au ciel plus ardent de ceux qui nous suivent!

SAINTE-BEUVE.

PAUL

ET

VIRGINIE

AVANT-PROPOS

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressants que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs de leurs habitants, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci, que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vrai-

ment existé, et que leur histoire est vraie dans ses principaux événements. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitants que j'ai connus à l'Ile-de-France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentait le grand monde, et des hommes graves qui en vivaient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produirait sur des lecteurs de caractères si différents : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'était aussi tout ce que j'en voulais savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de *Tableau de la Nature*. Heureusement je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'était étrangère; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expressions, pour la connaître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce faible essai sous le nom et à la suite de mes *Études de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté; afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fît toujours souvenir de son indulgence.

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les

vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau; un peu sur la droite, le cap Malheureux; et au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs; mais au pied même

des cabanes on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur les cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies, que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne

dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux, et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement,

dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde.

Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en grand caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étais assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole. « Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'ap-

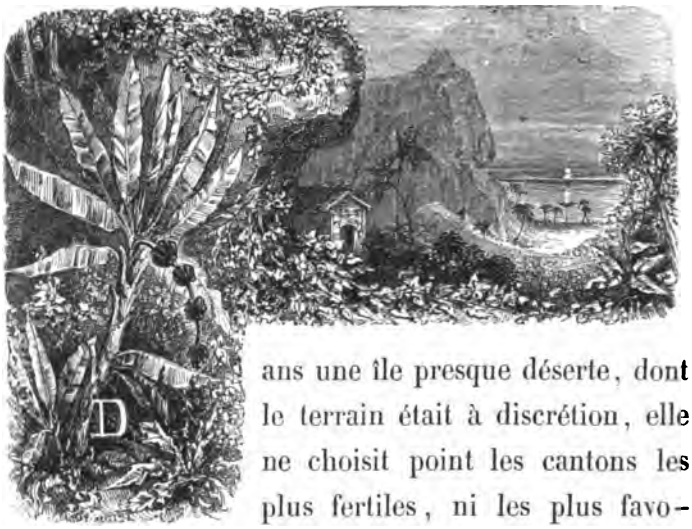
« prendre à qui ont appartenu ces deux cabanes? »
Il me répondit : « Mon fils, ces masures et ce terrain
« inculte étaient habités, il y a environ vingt ans,
« par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur.

« Leur histoire est touchante : mais dans cette île,
« située sur la route des Indes, quel Européen peut
« s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs?
« Qui voudrait même y vivre heureux, mais pauvre
« et ignoré? Les hommes ne veulent connaître que
« l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à
« personne. — Mon père, repris-je, il est aisé de
« juger, à votre air et à vos discours, que vous avez
« acquis une grande expérience. Si vous en avez le
« temps, racontez-moi, je vous prie, ce que vous
« savez des anciens habitants de ce désert, et croyez
« que l'homme même le plus dépravé par les pré-
« jugés du monde aime à entendre parler du bon-

« heur que donnent la nature et la vertu. » Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que le vieillard me raconta.

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de La Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province; mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et

il s'embarqua pour Madagascar dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'île de France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver, avec son esclave, un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.



Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles, ni les plus favorables au commerce; mais, cherchant quelque gorge de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts; comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de La Tour, que ne donnent ni les richesses ni la grandeur : c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle était chérie, et qui l'auraient rendue heureuse, si elle n'avait eu la faiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avait promis de l'épouser; mais celui-ci ayant satisfait sa passion s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avait laissée enceinte.

Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller cacher sa faute

aux colonies, loin de son pays, où elle avait perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques

deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de La Tour, fut émue de pitié; et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'était rendue coupable. « Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon sort; « mais vous, madame.... vous, sage et malheureuse! »

Et elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de La Tour, touchée d'un accueil si tendre,

lui dit en la serrant dans ses bras : « Ah ! Dieu veut « finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de « bonté envers moi, qui vous suis étrangère, que « jamais je n'en ai trouvé dans mes parents. »

Je connaissais Marguerite ; et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir, pendant des années entières ; mais, dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et des

montagnes. Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage était un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trou-

vai dans madame de La Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle était alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour l'intérêt de leurs enfants, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales : l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte,

L^{ne} DE LA TOUR.

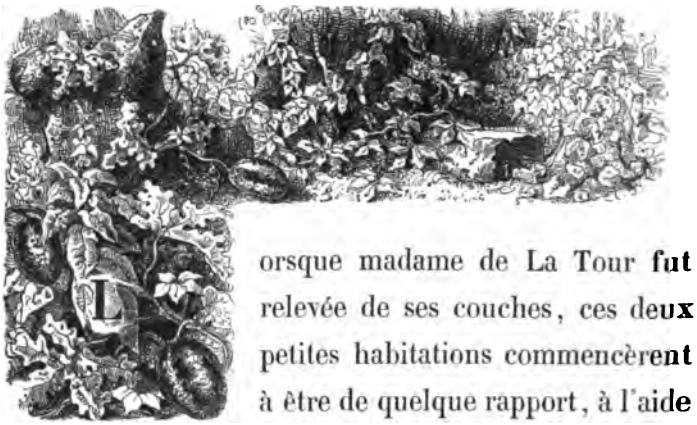
depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins, qu'à peine on peut y marcher; cependant il produit de grands arbres; et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure, qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre; car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb : quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de La Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous puis-« sions toujours nous voir, nous parler, et nous en-« tr'aider. » Il fallait cependant à chacune d'elles

une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de La Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leur famille. Moi-

même j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas!

il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

peine la seconde de ces cabanes était-elle achevée, que madame de La Tour accoucha d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul. Madame de La Tour me pria aussi de nommer sa fille, conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera « heureuse. Je n'ai connu le malheur qu'en m'écar- « tant de la vertu. »



Lorsque madame de La Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnai de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un noir iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment sur les deux habitations les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il semait du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux; et, au pied des roches, des giraumons, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates, qui y viennent très-sucrées; des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes; des pieds de café sur les collines, où

le grain est petit, mais excellent; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage; et enfin quelques plantes de tabac, pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il allait couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle. Il était fort attaché à Marguerite, et il ne l'était guère moins à madame de La Tour, dont il avait épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimait passionnément sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté quelque

industrie, surtout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent

dans les bois. Elle était adroite, propre et très-fidèle. Elle avait soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filaient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et

à celui de leurs familles; mais, d'ailleurs, elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portaient de souliers que pour aller le dimanche, de

grand matin, à la messe, à l'église des Pamplemousses

que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étaient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentraient chez elles avec d'autant plus de plaisir.

A peine Marie et Domingue les apercevaient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouraient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisaient, dans les yeux de leurs esclaves, la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveillaient dans leur âme, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel, lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants, fruit d'un amour également infortuné. Elles prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain et à les coucher dans le même berceau. Sou-

vent elles les changeaient de lait. « Mon amie, di-
« sait madame de La Tour, chacune de nous aura

« deux enfants, et chacun de nos enfants aura deux
« mères. » Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin; ainsi, ces deux petits enfants, privés de tous leurs parents, se remplissaient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venaient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avaient donné le jour. Déjà leurs mères parlaient de leur mariage, sur leurs berceaux; et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmaient leurs propres peines, finissait bien souvent par les

faire pleurer : l'une se rappelant que ses maux étaient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre d'en avoir subi les lois; l'une de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre d'en être descendue : mais elles se consolaient en pensant qu'un jour leurs enfants, plus heureux, jouiraient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'était comparable à l'attachement qu'ils se témoignaient déjà. Si Paul venait à se

plaindre, on lui montrait Virginie; à sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît

pas de sa douleur. Je n'arrivais point de fois ici, que je ne les visse tous deux tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer; elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connaît des caresses plus tendres, ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis des louanges et des baisers de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait le jardin avec Domingue; ou, une petite hache à la main, il le suivait dans les bois; et si, dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit ou un nid d'oiseaux se présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

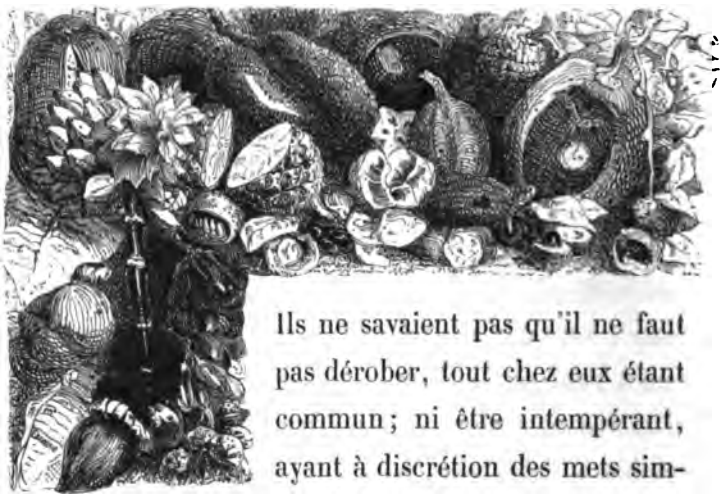
Quand on en rencontrait un quelque part, on était

sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour, que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait

relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule; et, m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfants de Léda, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude était de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps

reculés et loin d'eux; leur curiosité ne s'étendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île, et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs âmes. Jamais des sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes; jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui.



Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés, en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats : chez eux, l'amitié filiale était née de l'amitié maternelle. On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer; et s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières, partout où ils étaient, dans la

maison, dans les champs, dans les bois, ils levaient

vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour

préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil dorait les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendaient chez madame de La Tour : alors ils commençaient tous ensemble une prière suivie du premier repas; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe, sous un berceau de bana-

niers, qui leur fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans : déjà sa taille était plus qu'à demi formée; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage, ils souriaient toujours de con-

cert quand elle parlait; mais quand elle gardait le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnait une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux ne leur avait donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paraissait, il devenait tranquille et allait s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passait sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfants de Niobé; mais à leurs regards, qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de La Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentait augmenter

son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois : « Si je venais à mourir, que deviendrait « Virginie sans fortune? »

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de La Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût ré-

duite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait, loin de son pays, dénuée de support et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivit donc par toutes les

occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

nfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de La Bourdonnais dans cette île, madame de La Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paraître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de La Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portaient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari était un juste châtiment de Dieu; qu'elle avait bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle était, après tout, dans un bon pays où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait par se louer elle-même: pour éviter, disait-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avait toujours refusé de se marier. La vérité est qu'étant ambitieuse, elle n'avait voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour

on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide, et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutait, par post-scriptum, que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandée à M. de La Bourdonnais. Elle l'avait en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avait calomniée.

Madame de La Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue

avec beaucoup de froideur par M. de La Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit, à l'exposé qu'elle

lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes : « Je verrai ;... nous verrons ;... « avec le temps..... Il y a bien des malheureux !..... « Pourquoi indisposer une tante respectable ?..... « C'est vous qui avez tort. »

adame de La Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur, et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : « Voilà le fruit « de onze ans de patience ! » Mais, comme il n'y avait que madame de La Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons-nous « besoin de tes parents ? Dieu nous a-t-il abandon- « nées ? C'est lui seul qui est notre père. N'avons- « nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi « donc te chagriner ? Tu n'as point de courage. » Et, voyant madame de La Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et la serrant dans ses bras : « Chère amie, « s'écria-t-elle, chère amie ! » Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche

et contre son cœur; et Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serrait les poings, frappait du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que des cris de douleur : « Ah! madame!... ma « bonne maîtresse!... ma mère!... ne pleurez pas. » De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de La Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : « Mes « enfants, vous êtes cause de ma peine, mais vous « faites toute ma joie. O mes chers enfants! le mal- « heur ne m'est venu que de loin; le bonheur est « autour de moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas; mais, quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi, ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un

lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de

la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez « pitié d'une pauvre esclave fugitive; il y a un mois « que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, « souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs « chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche ha- « bitant de la Rivière-Noire : il m'a traitée comme « vous le voyez. » En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais aller me noyer; mais, sachant que vous « demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de « bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore

« mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Ras-
« surez-vous, infortunée créature ! Mangez, mangez ; »
et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle
avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dé-
vora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui
dit : « Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller demander
« votre grâce à votre maître ; en vous voyant il sera
« touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ?
« — Ange de Dieu ! repartit la négresse, je vous sui-
« vrai partout où vous voudrez. » Virginie appela son
frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave mar-
ronne les conduisit par des sentiers, au milieu des
bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpè-
rent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils
passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils
arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la
Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien
bâtie, des plantations considérables, et un grand
nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux.
Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe
à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand
homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sour-
cils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul
par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria,
pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave,
qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord

l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais, quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa

bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus; et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq

lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de midi; tu as faim et soif; « nous ne trouverons point ici à dîner; redescendons « le morne, et allons demander à manger au maître « de l'esclave. — Oh! non, mon ami, reprit Virginie, « il m'a fait trop peur. Souviens-toi de ce que dit « quelquefois maman : le pain du méchant remplit « la bouche de gravier. — Comment ferons-nous « donc? dit Paul; ces arbres ne produisent que de « mauvais fruits; il n'y a pas seulement ici un ta- « marin ou un citron pour te rafraîchir. — Dieu « aura pitié de nous, reprit Virginie; il exauce la « voix des petits oiseaux qui lui demandent de la « nourriture. » A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils

entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent; et, après s'être désal-

térés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger; mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras : il n'avait point de briquet; et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau

de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds; et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et

d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre, cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

près diner, ils se trouvèrent bien embarrassés, car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers le « soleil du milieu du jour; il faut que nous pas- « sions, comme ce matin, par-dessus cette montagne « que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, « marchons, mon amie. » Cette montagne était celle des Trois-Mamelles, ainsi nommée parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore

de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit

de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie

sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte des eaux. « N'aie pas peur, lui disait-il, je me sens bien fort « avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait « refusé la grâce de son esclave, je me serais battu « avec lui. — Comment! dit Virginie, avec cet « homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je « exposé! Mon Dieu! qu'il est difficile de faire le « bien! il n'y a que le mal de facile à faire. »

Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur; et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui, à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit

alors : « Mon frère, le jour baisse; tu as encore des « forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, « et retourne seul à notre case, pour tranquilliser nos « mères. — Oh! non, dit Paul; je ne te quitterai « pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allu- « merai du feu, j'abattrai un palmiste; tu en man- « geras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa « pour te mettre à l'abri. » Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre, penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc; elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'en-

toura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'ap-

puyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles; mais il n'aperçut autour

S. WILLIAMS.

de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y

entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, « venez au secours de Virginie ! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie !... Virginie ! »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu, mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branche de bois sec propre à

allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon « ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est « moi qui suis la cause de toutes tes peines et de « celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne « faut rien faire, pas même le bien, sans consulter « ses parents. Oh! j'ai été bien imprudente! » Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié « de nous. » A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, « le chien de quelque chasseur, qui vient le soir « tuer des cerfs à l'affût. » Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. « Il me semble, dit « Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case; « oui, je reconnais sa voix : serions-nous si près « d'arriver, et au pied de notre montagne? » En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : « O mes « jeunes maîtres! leur dit-il, que vos mères ont d'in-

« quiétude! comme elles ont été étonnées, quand « elles ne vous ont plus retrouvés au retour de la « messe, où je les accompagnais! Marie, qui tra- « vaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous « dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour « de l'habitation, ne sachant moi-même de quel « côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux « habits à l'un et à l'autre, je les ai fait flairer à « Fidèle; et sur-le-champ, comme si ce pauvre « animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur « vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la « queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là où j'ai « appris d'un habitant que vous lui aviez ramené « une négresse marronne, et qu'il vous avait ac- « cordé sa grâce; mais quelle grâce! Il me l'a « montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un « billot de bois, et avec un collier de fer à trois « crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours « quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière- « Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de « toute sa force. C'était sur le bord d'une source, « auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu « qui fumait encore. Enfin, il m'a conduit ici : « nous sommes au pied de la montagne des Trois- « Mamelles, et il y a encore quatre bonnes lieues « jusque chez nous. Allons, mangez et prenez des

« forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : « Oh! « qu'il est difficile de faire le bien! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu; et ayant cherché dans les rochers un bois tortu, qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma; car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le temps, « leur disait-il, où je vous portais tous deux à la « fois dans mes bras? mais maintenant vous êtes « grands, et je suis vieux. » Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas peur; nous vous

« avons vus passer ce matin avec une négresse de « la Rivière-Noire; vous alliez demander sa grâce « à son mauvais maître. En reconnaissance, nous « vous reporterons chez vous sur nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des

plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et Domingue

marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe

qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à Paul : « O mon ami! jamais Dieu « ne laisse un bienfait sans récompense. »

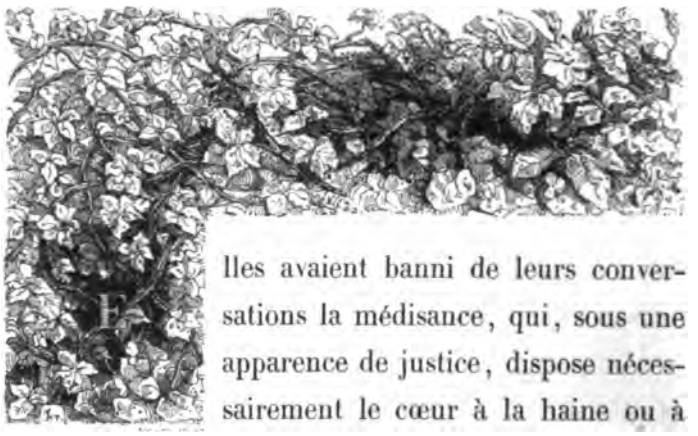
Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient : « Est-ce vous, mes enfants? » Ils répondirent avec les noirs : « Oui, c'est nous. » Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie, qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flambants. « Malheureux enfants! dit madame de La Tour, « d'où venez-vous? dans quelles angoisses vous nous « avez jetées! — Nous venons, dit Virginie, de la « Rivière-Noire, demander la grâce d'une pauvre « esclave marronne, à qui j'ai donné, ce matin, le « déjeuner de la maison, parce qu'elle mourait de « faim; et voilà que les noirs marrons nous ont « ramenés. » Madame de La Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : « Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert! » Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait : « Et toi aussi, mon fils, tu as fait

« une bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent

bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue et qu'ôte la calomnie ; il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étaient ignorés. Seulement, quand un passant demandait, sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitants de la plaine : « Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces petites cases? » ceux-ci répondaient,

sans les connaître : « Ce sont de bonnes gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.



Elles avaient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté ; car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants, si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général ; et quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle, qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages,

elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avait répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissants.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait embelli ce que le noir Domingue ne faisait que cultiver. Il allait avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crême sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange; il plantait ces arbres déjà grands autour

de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits : tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin ; le

papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avait planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jamroses. La plupart de ces arbres donnaient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette

chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur les têtes noires des

roches, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres qui en bordaient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paraissait, de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies et des champs de riz et de blé. Mais, en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'était pas écarté de celui de la nature : guidé par ses indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont vola-

tiles, et sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissait dans son site propre, et chaque site recevait de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches formaient, au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs, qui répétaient, au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étaient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout. Il avait pratiqué un sentier qui tournait autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venaient se rendre de la circonférence au centre. Il avait tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec

l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poincillades, et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de temps ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formaient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où l'on allait prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisait dans un bosquet d'ar-

bres sauvages, au centre duquel croissait, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là, était une moisson; ici, un verger. Par cette avenue, on apercevait les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage

touffu de tatamaques entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein midi aucun objet; sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvrait tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un vaisseau qui venait de l'Europe, ou qui y retournait. C'était sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher, dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait la Découverte de l'Amitié. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou, au haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'aper-

cevaient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée

me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite; il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles; et s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé et souffert comme lui; que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

'écrivis donc sur le petit mât du pavillon de Paul et de Virginie, ces vers d'Horace :

« Que les frères d'Hélène, astres charmants comme vous, et que le père des vents vous dirigent, et ne fassent souffler que le zéphyr. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tata-

maque, à l'ombre duquel Paul s'asseyait quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

« Heureux, mon fils, de ne connaître que les divinités champêtres ! »

t cet autre, au-dessus de la porte de la cabane de madame de La Tour, qui était leur lieu d'assemblée :

« Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas tromper. »

Mais Virginie n'approuvait point mon latin; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant. « J'eusse mieux aimé, ajoutait-elle : « TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE. — « Cette devise, lui répondis-je, conviendrait encore

« mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jamroses plantés autour d'une pelouse au milieu de laquelle Virginie et Paul allaient quelquefois danser, se nommait LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre du-

quel madame de La Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs malheurs, s'appelait LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisaient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie, désirant, à l'imitation de leurs

maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient ANGOLA et FOULLEPOINTE deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenaient les douces illusions de leur pays, et en calmaient les regrets dans une terre étrangère. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais de tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait le REPOS

DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco

des Indes, qu'on m'avait donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de La Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formaient toutes les archives de ces deux familles : l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait, au bout de douze ans, celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement de rocher tel que la

nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capil-

laires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyait voler, le long des rivages de la

mer, le corbigeau et l'alouette marine; et au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les

solitudes de l'océan indien. Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paraissait, les merles sifleurs, les bengalis dont le ramage est si doux, les cardinaux dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins, des perdrix accouraient sous l'herbe : tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bien-

faits! Combien de fois dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates,

de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucs les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers

n'étaient pas commodes; là, on était mal assis; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage; Virginie serait mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyait rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râteaux, des haches, des bêches; et auprès de ces instruments de l'agriculture, les productions qui en étaient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignait toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère y préparait des sorbets et

des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soupaient à la lueur d'une lampe; ensuite, madame de La Tour ou Marguerite racontait

quelques histoires de voyageurs, égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient. Ils priaient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui tombait par torrents sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

De temps en temps, madame de La Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'An-

cien et du Nouveau-Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie était tout en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale tout en action, comme celle de l'Évangile. Ils n'avaient point des jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour était pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnait, un temple divin, où ils admiraient sans cesse une Intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes : ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

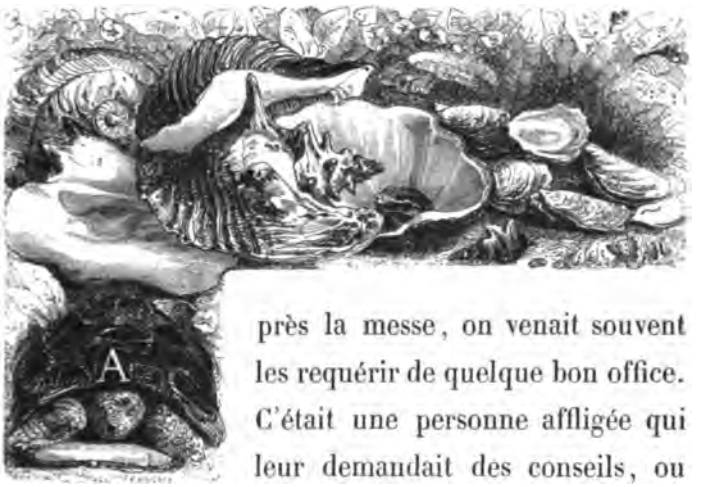
Mais comme il s'élève quelquefois dans l'âme la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paraissait triste, tous les autres se réunissaient autour de lui et l'enlevaient aux pensées amères, plus par des

sentiments que par des réflexions. Chacun y employait son caractère particulier : Marguerite, une gaîté vive; madame de La Tour, une théologie douce; Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise et de la cordialité : Marie et Domingue même venaient à son secours. Ils s'affligeaient, s'ils le voyaient affligé; et ils pleuraient, s'ils le voyaient pleurer. Ainsi des plantes faibles s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils allaient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous

voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venait des habitants riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connaissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissants ne recherchent les faibles que pour avoir des complaisants.

et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitaient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitants, pour l'ordinaire jaloux, médisants et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières; mais leur conduite réservée était accompagnée de marques de politesse si obligeantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.



près la messe, on venait souvent les requérir de quelque bon office. C'était une personne affligée qui leur demandait des conseils, ou un enfant qui les priait de passer chez sa mère malade, dans un des quartiers voisins. Elles portaient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitants, et elles y joignaient la bonne grâce, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissaient surtout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de La Tour parlait avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyait présente. Virginie revenait bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie, car elle avait eu l'occasion de faire du bien. C'était elle qui préparait d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentait avec une grâce ineffable. Après ces visites d'humanité,

elles prolongeaient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue jusque chez moi, où je les attendais à dîner sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurais, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaîté de nos repas indiens, par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales, que nous joignions à celles que la mer nous fournissait en abondance. Nous pêchions sur ses rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuraient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du rivage venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageait d'ailleurs comme un poisson, s'avançait quelquefois sur les récifs, au-devant des lames; puis, à leur approche, il fuyait sur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes qui le poursuivaient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetait

des cris perçants, et disait que ces jeux-là lui faisaient grand'peur.

Nos repas étaient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantait le bonheur de la vie champêtre et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutait avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations. Elle est si naturelle et si expressive, que les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelant, dans les lectures que lui faisait sa mère, les histoires qui l'avaient le plus touchée, en rendait les principaux événements avec

beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentait sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête; elle s'avançait avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendaient l'approche et feignaient de la repousser. Paul accourait à son secours, battait les bergers, remplissait la cruche de Virginie; et en la lui posant sur la tête, il lui mettait en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevait la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeais du personnage de Raguel. et j'accordais à Paul ma fille Séphora en mariage.

ne autre fois, elle représentait l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère, après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisaient les moissonneurs. Virginie feignait de glaner çà et là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeait; elle répondait, en tremblant, à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accordait l'hospitalité à l'innocence. et un asile à l'infortune; il remplissait le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et

l'amenait devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenait en mariage mal-

gré son indigence. Madame de La Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avaient laissée ses propres parents, son veuvage, la bonne réception que lui avait faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfants, ne pouvait s'empêcher de pleurer; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisait verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étaient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyait transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestres convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percés formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais quand le

soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses, qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois, son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et la rendait tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairés en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs moussus et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique; et

les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenait bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettaient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun,

le lendemain, retournait dans sa case, et la retrouvait dans l'état où il l'avait laissée. Il y avait alors

tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermaient point à la clef, et qu'une serrure était un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avait dans l'année des jours qui étaient, pour Paul et Virginie, des jours de plus grandes réjouissances : c'étaient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquait pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyait à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avaient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avaient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étaient les seuls présents que

Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation, mais elle y joignait une bonne grâce qui leur donnait un grand prix. D'abord, c'était Paul qui était chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageaient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de La Tour et Marguerite. On voyait alors arriver une mère de famille

avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides, qu'elles n'osaient lever les yeux. Virginie les mettait bientôt à leur aise; elle leur servait des rafraîchissements, dont elle relevait la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentait, selon elle, l'agrément. Cette liqueur avait été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère; son frère avait cueilli lui-même ce fruit au haut

d'un arbre. Elle engageait Paul à les faire danser. Elle ne les quittait point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites ; elle voulait qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, « disait-elle, qu'en s'occupant de celui des autres. » Quand elles s'en retournaient, elle les engageait d'emporter ce qui paraissait leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présents du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquait trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissait, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeait Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisait le bien, à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice, et montrant le bienfait.

ous autres, Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles ; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de

chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont « à leurs pieds; » ou bien : « La nuit s'approche, « les tamarins ferment leurs feuilles. — Quand viendrez-vous nous voir? lui disaient quelques amis « du voisinage. — Aux cannes de sucre, répondait « Virginie.—Votre visite nous sera encore plus douce « et plus agréable, » reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand « cocotier de la fontaine, et moi, de celui du plus « petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs « fruits, et les orangers, vingt-quatre fois leurs « fleurs, depuis que je suis au monde. » Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades; ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à

tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière? Leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jours qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières; oui, des lumières : et, quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front, aucune intempérance n'avait corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvements. Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur : tels, dans le jardin d'Éden, parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur : Virginie, douce, modeste, confiante comme Ève; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disait, au retour de ses travaux :

« Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand « du haut de la montagne, je t'aperçois au fond de « ce vallon, tu me parais au milieu de nos vergers « comme un bouton de rose. Si tu marches vers la « maison de nos mères, la perdrix qui court vers « ses petits a un corsage moins beau et une démarche « moins légère. Quoique je te perde de vue à tra- « vers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour « te retrouver : quelque chose de toi, que je ne « puis dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, « sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, « tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins « beau que le bleu de tes yeux, le chant des ben- « galis, moins doux que le son de ta voix. Si je te « touche seulement du bout du doigt, tout mon corps « frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous pas- « sâmes à travers les cailloux roulants de la rivière « des Trois-Mamelles. En arrivant sur ses bords, j'é- « tais déjà bien fatigué; mais quand je t'eus prise sur « mon dos, il me semblait que j'avais des ailes « comme un oiseau. Dis-moi par quel charme tu as « pu m'enchanter? Est-ce par ton esprit? mais nos « mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes « caresses? mais elles m'embrassent plus souvent que « toi. Je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai « jamais que tu as marché nu-pieds, jusqu'à la

« Rivière-Noire, pour demander la grâce d'une « pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, « prends cette branche fleurie de citronnier que j'ai « cueillie dans la forêt; tu la mettras la nuit près de

« ton lit. Mange ce rayon de miel; je l'ai pris pour « toi au haut d'un rocher. Mais auparavant repose-« toi sur mon sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondait : « O mon frère! les rayons « du soleil au matin, au haut de ces rochers, me « donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien « ma mère, j'aime bien la tienne, mais quand elles « t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. « Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles « que celles que j'en reçois. Tu me demandes pour-« quoi tu m'aimes; mais tout ce qui a été élevé « ensemble s'aime. Vois nos oiseaux : élevés dans

« les mêmes nids, ils s'aiment comme nous, ils sont
« toujours ensemble comme nous. Écoute comme ils

« s'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre.
« De même, quand l'écho me fait entendre les airs
« que tu joues sur ta flûte, au haut de la montagne,
« j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu
« m'es cher, surtout depuis le jour où tu voulais te
« battre pour moi contre le maître de l'esclave. Depuis
« ce temps-là, je me suis dit bien des fois : Ah!
« mon frère a un bon cœur; sans lui je serais morte
« d'effroi. Je prie Dieu tous les jours pour ma mère,
« pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres servi-
« teurs; quand je prononce ton nom, il me semble
« que ma dévotion augmente. Je demande si instam-
« ment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal! Pourquoi
« vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et
« des fleurs? N'en avons-nous pas assez dans le

« jardin? Comme te voilà fatigué! tu es tout en « nage. » Et avec son petit mouchoir blanc elle lui

essuyait le front et les joues, et elle lui donnait plusieurs baisers.

Cependant depuis quelque temps Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir; son teint jaunissait; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie, et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée. Elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout le repos et ne le trouvant nulle

part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant; puis tout à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait; un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disait : « La verdure couvre ces « rochers; nos oiseaux chantent quand ils te voient; « tout est gai autour de toi; toi seule es triste. » Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant; mais elle détournait la tête, et fuyait tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil, au capricorne, échauffe pendant trois semaines l'Ile-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est qui y règne presque toute l'année n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement,

pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements.

Le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur; mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trou-

vait dans aucune attitude, ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle en aperçoit la source qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois

elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression; et posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

adame de La Tour pénétrait bien la cause du mal de sa fille; mais elle n'osait elle-même lui en parler. « Mon enfant, lui di- « sait-elle, adresse-toi à Dieu, « qui dispose à son gré de la « santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour « te récompenser demain. Songe que nous ne sommes « sur la terre que pour exercer la vertu. »

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un

vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu

sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau, où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante priait Dieu dans la case de madame de La Tour, dont le toit craquait horri-

blement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étaient vifs et fréquents! L'in-

trépide Paul, suivi de Domingue, allait d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu; il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire, les nuages orageux furent

jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu

de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la

case. L'air était frais et sonore. Des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrents qui tarissaient de tous côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies, et avaient comblé le bain de Virginie. Cependant les deux cocotiers étaient debout et bien verdoyants. Mais il n'y avait plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient, par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez apporté ici « des oiseaux, l'ouragan les a tués. « Vous aviez planté ce jardin, il est « détruit. Tout périt sur la terre; il n'y a que le ciel « qui ne change point. » Paul lui répondit : « Que ne « puis-je vous donner quelque chose du ciel! mais « je ne possède rien, même sur la terre. » Virginie reprit en rougissant : « Vous avez à vous le portrait de saint Paul. » A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait était une petite miniature représentant l'ermite Paul. Marguerite y avait une grande dévotion. Elle l'avait porté longtemps suspendu à son cou, étant fille; ensuite, devenue mère, elle l'avait mis à celui de son enfant. Il était même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avait contracté quelque ressemblance; ce qui l'avait décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avait passé sa vie loin des hommes, qui l'avaient elle-même

abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : « Mon frère, il ne me sera jamais enlevé « tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais que « tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au « monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut

l'embrasser; mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disait à madame de La Tour : « Pourquoi ne marions-nous pas « nos enfants? Ils ont l'un pour « l'autre une passion extrême, « dont mon fils ne s'aperçoit « pas encore. Lorsque la nature lui aura parlé, en « vain nous veillerons sur eux; tout est à craindre. » Madame de La Tour lui répondit : « Ils sont trop

« jeunes et trop pauvres. Quel chagrin pour nous, « si Virginie mettait au monde des enfants malheu- « reux, qu'elle n'aurait peut-être pas la force d'éle- « ver! Ton noir Domingue est bien cassé; Marie est « infirme. Moi-même, chère amie, depuis quinze ans « je me sens fort affaiblie. On vieillit promptement « dans les pays chauds, et encore plus vite dans le « chagrin. Paul est notre unique espérance. Atten- « dons que l'âge ait formé son tempérament, et qu'il « puisse nous soutenir par son travail. A présent, tu le « sais, nous n'avons guère que le nécessaire de chaque « jour. Mais, en faisant passer Paul dans l'Inde pour « un peu de temps, le commerce lui fournira de quoi « acheter quelques esclaves; et, à son retour ici, nous « le marierons à Virginie; car je crois que personne « ne peut rendre ma chère fille aussi heureuse que « ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voisin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis. « Les mers de l'Inde sont belles, leur dis-je. « En prenant une saison favorable pour passer d'ici « aux Indes, c'est un voyage de six semaines au plus,

« et d'autant de temps pour en revenir. Nous ferons « dans notre quartier une pacotille à Paul; car j'ai « des voisins qui l'aiment beaucoup. Quand nous ne « lui donnerions que du coton brut, dont nous ne « faisons aucun usage, faute de moulins pour l'éplu- « cher, du bois d'ébène, si commun ici qu'il sert au « chauffage, et quelques résines qui se perdent dans « nos bois; tout cela se vend assez bien aux Indes, « et nous est fort inutile ici. »

Je me chargeai de demander à M. de La Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage, et, avant tout, je voulus en prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit avec un bon sens fort au-

dessus de son âge : « Pourquoi voulez-vous que je « quitte ma famille, pour je ne sais quel projet de

« fortune? Y a-t-il un commerce au monde plus « avantageux que la culture d'un champ qui rend « quelquefois cinquante et cent pour un? Si nous vou- « lons faire le commerce, ne pouvons-nous pas le « faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans « que j'aille courir aux Indes? Nos mères me disent « que Domingue est vieux et cassé; mais moi, je suis « jeune, et je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à « leur arriver, pendant mon absence, quelque acci- « dent, surtout à Virginie, qui est déjà souffrante. Oh « non, non! je ne saurais me résoudre à les quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras; car madame de La Tour ne m'avait pas caché l'état de Virginie, et le désir qu'elle avait de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens, en les éloignant l'un de l'autre. C'étaient des motifs que je n'osais même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de La Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seraient jamais sensibles, l'avait frappée. Elle sortait d'une grande maladie dégénérée en langueur, et que l'âge rendait incurable. Elle mandait à sa nièce de repasser en France; ou, si sa santé ne lui permettait pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignait d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinait une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachait, disait-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paraissait prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer un mot. « Pourriez-

« vous nous quitter maintenant? dit Marguerite à « madame de La Tour. — Non, mon amie; non, « mes enfants, reprit madame de La Tour; je ne « vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est « avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le « bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est « dérangée, d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été « blessée au cœur par la dureté de mes parents et « par la perte de mon cher époux. Mais, depuis, « j'ai goûté plus de consolation et de félicité avec « vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les « richesses de ma famille ne m'en ont fait même « espérer dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de La Tour dans ses bras, lui dit: « Je ne vous « quitterai pas non plus; je n'i- « rai point aux Indes. Nous tra- « vaillerons tous pour vous, chère maman; rien ne « vous manquera jamais avec nous. » Mais de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançait vers l'ha-

bitation. C'était M. de La Bourdonnais. Il entra dans la case, où toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières; mais qu'elle

avait bien des droits sur lui. « Vous avez, ajouta-« t-il, madame, une tante de qualité et fort riche « à Paris, qui vous réserve sa fortune, et vous « attend auprès d'elle. » Madame de La Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage. « Au moins, reprit M. de La Bourdonnais, pour « mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, « vous ne sauriez, sans injustice, la priver d'une « si grande succession. Je ne vous cache pas que « votre tante a employé l'autorité pour la faire venir « auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet « d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir; mais ne « l'exerçant que pour rendre heureux les habitants « de cette colonie, j'attends de votre volonté seule « un sacrifice de quelques années, d'où dépend « l'établissement de votre fille et le bien-être de « toute votre vie. Pourquoi vient-on aux îles? n'est-ce « pas pour y faire fortune? N'est-il pas bien plus « agréable de l'aller retrouver dans sa patrie! »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. « Voilà, ajouta-t-il, ce qui « est destiné aux préparatifs « de voyage de mademoiselle « votre fille, de la part de votre tante. » Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de La Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : « Mon- « sieur, ma mère s'est adressée à vous, et vous « l'avez mal reçue. — Avez-vous un autre enfant, « madame? dit M. de La Bourdonnais à madame « de La Tour. — Non, monsieur, reprit-elle; ce- « lui-ci est le fils de mon amie; mais lui et Vir- « ginie nous sont communs et également chers. — « Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand « vous aurez acquis l'expérience du monde, vous « connaîtrez le malheur des gens en place; vous « saurez combien il est facile de les prévenir, com- « bien aisément ils donnent au vice intrigant ce « qui appartient au mérite qui se cache. »

Monsieur de La Bourdonnais, invité par madame de La Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la manière des créoles, avec du café mêlé

avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes et du zèle même de leurs vieux domestiques. « Il n'y a, dit-il, ici que des meubles « de bois, mais on y trouve des visages sereins et « des cœurs d'or. » Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : « Je désire être votre ami, car « vous êtes un honnête homme. » M. de La Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes, qui y était passagère; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. « Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne peut « pas traîner plus de deux ans : ses amis me l'ont « mandé. Songez-y-bien. La fortune ne vient pas « tous les jours. Consultez-vous. Tous les gens de « bon sens seront de mon avis. » Elle lui répondit

« que ne désirant désormais d'autre bonheur dans le « monde que celui de sa fille, elle laisserait son dé- « part pour la France entièrement à sa disposition. »

Madame de La Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit : « Mon enfant, nos domestiques « sont vieux ; Paul est bien jeune ; Marguerite vient « sur l'âge ; je suis déjà infirme : si j'allais mou- « rir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu « de ces déserts ? Vous resteriez donc seule, n'ayant « personne qui puisse vous être d'un grand secours, « et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à « la terre comme une mercenaire. Cette idée me « pénètre de douleur. » Virginie lui répondit : « Dieu « nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris « à travailler et à le bénir chaque jour. Jusqu'à « présent il ne nous a pas abandonnés ; il ne nous « abandonnera point encore. Sa providence veille « particulièrement sur les malheureux. Vous me « l'avez dit tant de fois, ma mère ! Je ne saurais « me résoudre à vous quitter. » Madame de La Tour, émue, reprit : « Je n'ai d'autre projet que

« de te rendre heureuse, et de te marier un jour « avec Paul, qui n'est pas ton frère. Songe main- « tenant que sa fortune dépend de toi. »

ne jeune fille qui aime, croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur ; mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchements de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnait. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté

de sa mère, lui raconta quels avaient été ses combats, qui n'avaient eu d'autre témoin que Dieu seul; qu'elle voyait le secours de la Providence dans celui d'une mère tendre qui approuvait son inclination,

et qui la dirigeait par ses conseils ; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageait à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Madame de La Tour, voyant que sa confidence avait produit un effet contraire à celui qu'elle en attendait, lui dit : « Mon « enfant, je ne veux point te « contraindre ; délibère à ton « aise ; mais cache ton amour à Paul. Quand le « cœur d'une fille est pris, son amant n'a plus « rien à lui demander. »

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane

bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de La Tour et de Virginie.

Il était envoyé par le gouverneur. « Mes enfants, dit-
« il en entrant, Dieu soit loué! vous voilà riches.
« Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien
« aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de La
« Bourdonnais, et ce que vous lui avez répondu.
« Bonne maman, votre santé vous oblige de rester
« ici; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point
« d'excuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux
« parents, même injustes. C'est un sacrifice; mais
« c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous; il
« faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa
« famille. Votre voyage en France aura une fin heu-
« reuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère
« demoiselle? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant: « Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à « rien. Que la volonté de Dieu soit faite! » dit-elle en pleurant.

e missionnaire sortit, et alla rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de La Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle, pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je

tiens pour principes certains du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvaient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de La Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne déli-

béra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espérait pour son fils de la fortune de Virginie, s'était opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignorait le parti auquel on se déterminait, étonné des conversations secrètes de madame de La Tour et de sa fille, il s'abandonnait à une tristesse sombre. « On trame quelque chose contre « moi, dit-il, puisqu'on se cache de moi. »

Cependant le bruit s'était répandu dans l'île que la fortune avait visité ces rochers; on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde ; de superbes basins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour; des baftas de Surate, d'un si beau blanc, des chittes de toutes

i Virginie m'avait paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle était vêtue de mousseline blanche, doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinait parfaitement sous son corset; et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnaient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étaient remplis de mélancolie; et son cœur, agité par une passion combattue, donnait à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle semblait porter malgré elle, rendait sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvait la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : « Pour-
« quoi, mon fils, te nourrir de fausses espérances,
« qui rendent les privations encore plus amères?
« Il est temps que je te découvre le secret de ta vie
« et de la mienne. Mademoiselle de La Tour ap-
« partient, par sa mère, à une parente riche et de
« grande condition : pour toi, tu n'es que le fils

« d'une pauvre paysanne, et, qui pis est, tu es « bâtard. »

Le mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avait jamais ouï prononcer; il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : « Tu n'as point « eu de père légitime. Lorsque « j'étais fille, l'amour me fit commettre une fai- « blesse dont tu as été le fruit. Ma faute t'a privé « de ta famille paternelle, et mon repentir, de ta « famille maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres pa- « rents que moi seule dans le monde! » et elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras, lui dit : « O ma mère! puisque je n'ai d'autres « parents que vous dans le monde, je vous en aime- « rai davantage. Mais quel secret venez-vous de me « révéler! Je vois maintenant la raison qui éloigne « de moi mademoiselle de La Tour depuis deux mois, « et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah! sans « doute elle me méprise! »

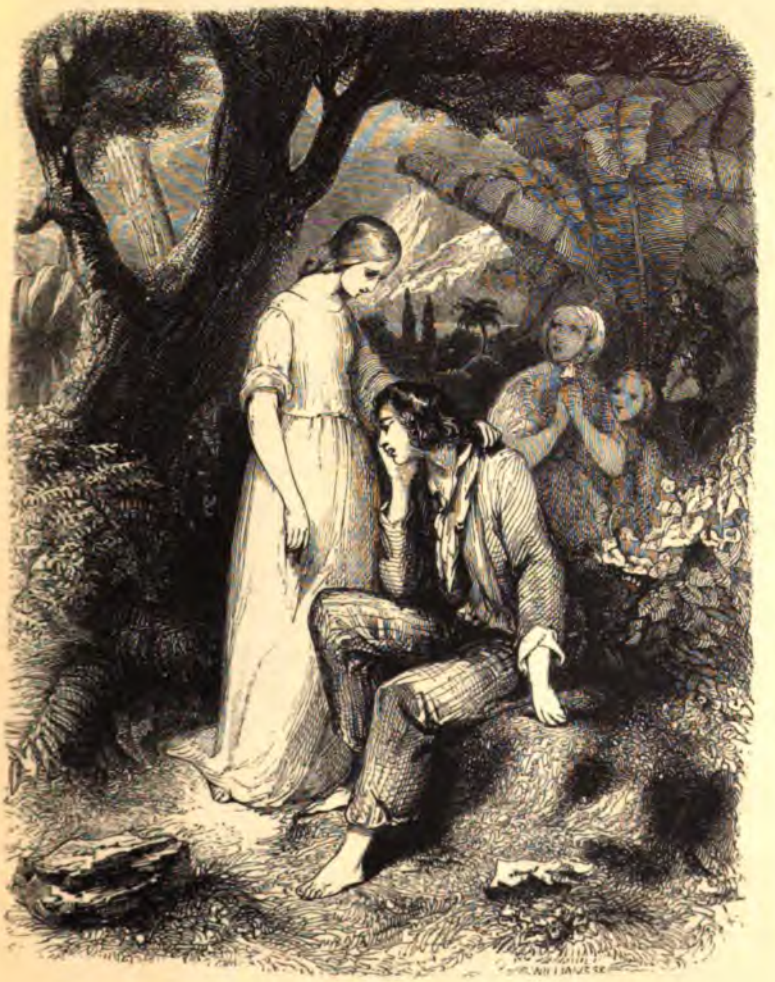
Cependant, l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agités de passions différentes, mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisait une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La

lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages, que ses rayons dissipaient par degrés. Sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité

de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel, et se réfléchissaient au sein de la mer, qui répétait leurs images tremblantes.

Virginie parcourait avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut, à l'entrée du port, une lumière et une ombre : c'étaient le fanal et le corps du vaisseau où elle devait s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendait à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, détourna la tête pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de La Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là sous des bananiers; et dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.



aul lui dit : « Mademoiselle, « vous partez, dit-on, dans « trois jours. Vous ne crai- « gnez pas de vous exposer « aux dangers de la mer.... « de la mer dont vous êtes si « effrayée! — Il faut, répondit Virginie, que j'obéisse « à mes parents, à mon devoir. — Vous nous quittez, « reprit Paul, pour une parente éloignée que vous « n'avez jamais vue! — Hélas! dit Virginie, je vou- « lais rester ici toute ma vie; ma mère ne l'a pas « voulu. Mon confesseur m'a dit que la volonté de « Dieu était que je partisse; que la vie était une « épreuve.... Oh! c'est une épreuve bien dure! »

uoi! repartit Paul, tant de rai- « sons vous ont décidée, et « aucune ne vous a retenue! « Ah! il en est encore que « vous ne me dites pas. La ri- « chesse a de grands attraits. « Vous trouverez bientôt, dans un nouveau monde, « à qui donner le nom de frère, que vous ne me « donnez plus. Vous le choisirez, ce frère, parmi « des gens dignes de vous par une naissance et une « fortune que je ne puis vous offrir. Mais, pour être « heureuse, où voulez-vous aller? Dans quelle terre

« aborderez-vous, qui vous soit plus chère que celle « où vous êtes née? Où formerez-vous une société « plus aimable que celle qui vous aime? Comment « vivrez-vous sans les caresses de votre mère, aux- « quelles vous êtes si accoutumée? Que deviendra- « t-elle elle-même, déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous « verra plus à ses côtés à la table, dans la maison, « à la promenade, où elle s'appuyait sur vous? « Que deviendra la mienne, qui vous chérit autant « qu'elle? Que leur dirai-je à l'une et à l'autre, quand « je les verrai pleurer de votre absence? Cruelle! je « ne vous parle point de moi : mais que deviendrai-je « moi-même, quand le matin je ne vous verrai plus « avec nous, et que la nuit viendra sans nous réu- « nir; quand j'apercevrai ces deux palmiers plantés « à notre naissance, et si longtemps témoins de notre « amitié mutuelle! Ah! puisqu'un nouveau sort te « touche, que tu cherches d'autres pays que ton pays « natal, d'autres biens que ceux de mes travaux, « laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. « Je te rassurerai dans les tempêtes qui te donnent « tant d'effroi sur la terre. Je reposerai ta tête sur « mon sein : je réchaufferai ton cœur contre mon « cœur; et en France, où tu vas chercher de la for- « tune et de la grandeur, je te servirai comme ton « esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans ces

« hôtels où je te verrai servie et adorée, je serai encore « assez riche, assez noble pour te faire le plus grand « des sacrifices, en mourant à tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie qui lui disait ces mots entrecoupés de soupirs : « C'est pour toi que je « pars..... pour toi, que j'ai « vu à chaque jour courbé par le travail pour nour- « rir deux familles infirmes. Si je me suis prêtée à « l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre « mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une « fortune digne de ton amitié? Que me dis-tu de ta « naissance? Ah! s'il m'était encore possible de me « donner un frère, en choisirais-je un autre que « toi? O Paul! ô Paul! tu m'es beaucoup plus cher « qu'un frère! Combien m'en a-t-il coûté pour te « repousser loin de moi! Je voulais que tu m'ai- « dasses à me séparer de moi-même, jusqu'à ce que « le ciel pût bénir notre union. Maintenant je reste, « je pars, je vis, je meurs : fais de moi ce que tu « veux. Fille sans vertu! j'ai pu résister à tes ca- « resses, et je ne peux soutenir ta douleur! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras; et la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix ter-

rible : « Je pars avec elle! rien ne pourra m'en déta-
« cher! » Nous courûmes tous à lui. Madame de La Tour lui dit : « Mon fils, si vous nous quittez, qu'al-
« lons-nous devenir? »

Il répéta en tremblant ces mots : « Mon fils..... mon fils..... « Vous ma mère, lui dit-il, « vous qui séparez le frère « d'avec la sœur! Tous deux « nous avons sucé votre lait; « tous deux élevés sur vos ge-
« noux, nous avons appris de vous à nous aimer;
« tous deux, nous nous le sommes dit mille fois;
« et maintenant vous l'éloignez de moi! vous l'en-
« voyez en Europe, dans ce pays barbare qui vous a
« refusé un asile, et chez des parents cruels qui vous
« ont vous-même abandonnée! Vous me direz : Vous
« n'avez plus de droits sur elle; elle n'est pas votre
« sœur. Elle est tout pour moi, ma richesse, ma fa-
« mille, ma naissance, tout mon bien. Je n'en con-
« nais plus d'autre. Nous n'avons eu qu'un toit,
« qu'un berceau; nous n'aurons qu'un tombeau. Si
« elle part, il faut que je la suive. Le gouverneur
« m'en empêchera? M'empêchera-t-il de me jeter à
« la mer? Je la suivrai à la nage. La mer ne saurait
« m'être plus funeste que la terre. Ne pouvant vivre

« ici près d'elle, au moins je mourrai sous ses yeux,
« loin de vous. Mère barbare! femme sans pitié!
« puisse cet océan où vous l'exposez ne jamais vous
« la rendre! puissent ces flots vous rapporter mon
« corps, et, le roulant avec le sien parmi les cail-
« loux de ce rivage, vous donner, par la perte de
« vos deux enfants, un sujet éternel de douleur! »

A ces mots, je le saisis dans mes bras, car le désespoir lui ôtait la raison. Ses yeux étincelaient; la sueur

coulait à grosses gouttes sur son visage en feu; ses genoux tremblaient, et je sentais dans sa poitrine brûlante, son cœur battre à coups redoublés.

irginie effrayée lui dit : « O mon
« ami! j'atteste les plaisirs de
« notre premier âge; tes maux,
« les miens, et tout ce qui doit
« lier à jamais deux infortunés,
« si je reste, de ne vivre que
« pour toi; si je pars, de revenir un jour pour être
« à toi. Je vous prends à témoin, vous tous qui avez

« élevé mon enfance, qui disposez de ma vie, et « qui voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel qui « m'entend, par cette mer que je dois traverser, par « l'air que je respire, et que je n'ai jamais souillé « du mensonge. »

omme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs coulait de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenait embrassé sans pouvoir parler. Madame de La Tour, hors d'elle, me dit : « Je n'y puis tenir; « mon âme est déchirée. Ce malheureux voyage « n'aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener « mon fils. Il y a huit jours que personne ici n'a « dormi. »

e dis à Paul : « Mon ami, votre « sœur restera. Demain nous « en parlerons au gouverneur ; « laissez reposer votre famille, « et venez passer cette nuit « chez moi. Il est tard ; il est « minuit ; la croix du sud est droite sur l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, et, après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

ais qu'est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de cette histoire? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connaître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière, que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

« Mon père, lui dis-je, je « vous en conjure, achevez de « me raconter ce que vous avez « commencé d'une manière si « touchante. Les images du « bonheur nous plaisent, mais « celles du malheur nous instruisent. Que devint, « je vous prie, l'infortuné Paul? »

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardait vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut : « Où est Virginie? » Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s'était embarquée au point du jour, que son vaisseau avait mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyait plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paraisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts, qui en divisent la hauteur, sont

autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers inclinés et inaccessibles qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages, que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'île avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Pieter-Booth et les Trois-Mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, et l'île de Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenait Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il était déjà disparu, qu'il croyait le voir encore; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents, qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd

et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchais après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation ; et son premier mouvement, en revoyant madame de La Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avait trompé. Madame de La Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, était venu chercher Virginie en palanquin ; et que, malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'était pour leur bien à tous, ils avaient emmené sa fille à demi mourante. « Au moins, répondit Paul, si je lui avais fait mes « adieux, je serais tranquille à présent. Je lui aurais « dit : Virginie, si pendant le temps que nous avons « vécu ensemble, il m'est échappé quelque parole « qui vous ait offensée, avant de me quitter pour « jamais, dites-moi que vous me le pardonnez. Je « lui aurais dit : Puisque je ne suis plus destiné à « vous revoir, adieu, ma chère Virginie ! adieu ! « Vivez loin de moi, contente et heureuse ! » Et

comme il vit que sa mère et madame de La Tour pleuraient : « Cherchez maintenant, leur dit-il, quelque « autre que moi qui essuie vos larmes ! » Puis, il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcourait tous les endroits qui avaient été les plus chers à Virginie. Il disait à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivaient en bêlant : « Que me demandez-vous? vous ne re- « verrez plus avec moi celle qui vous donnait à man- « ger dans sa main. » Il fut au repos de Virginie ; et, à la vue des oiseaux qui voltigeaient autour, il s'écria : « Pauvres oiseaux ! vous n'irez plus au-devant « de celle qui était votre bonne nourrice. » En voyant Fidèle qui flairait çà et là, et marchait devant lui en quêtant, il soupira, et lui dit : « Oh ! tu ne la « retrouveras plus jamais. » Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avait parlé la veille ; et, à l'aspect de la mer, où il avait vu disparaître le vaisseau qui l'avait emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de La Tour le priaient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir, Enfin, celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelait son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinait sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous, auprès de la place où se mettait la com-

pagne de son enfance : et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressait la parole, et lui présentait les mets qu'il savait lui être les plus agréables; mais, dès qu'il s'apercevait de son erreur, il se mettait à pleurer. Les jours suivants, il recueillit tout ce qui avait été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avait portés, une tasse de coco où elle avait coutume de boire; et, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisait et les mettait dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin,

voyant que ses regrets augmentaient ceux de sa mère et de madame de La Tour, et que les besoins de la famille demandaient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

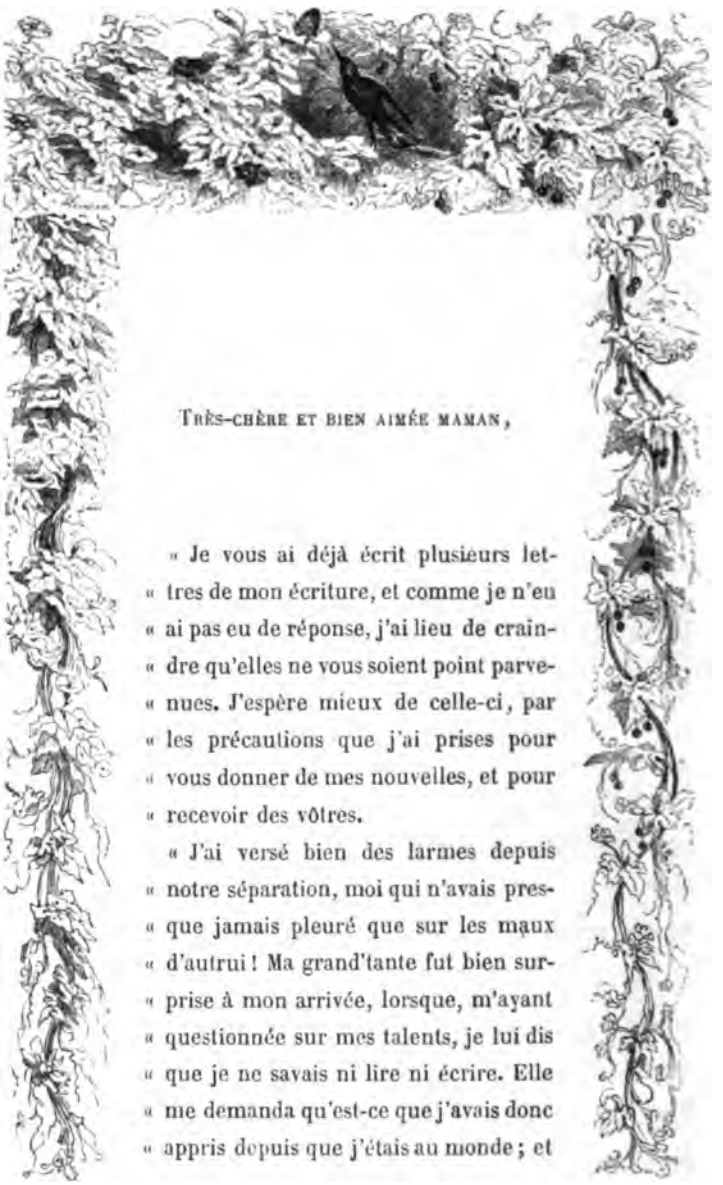
ientôt ce jeune homme indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarquerait; et dans l'histoire, pour connaître les mœurs de la société où elle allait vivre. Ainsi, il s'était perfectionné dans l'agriculture et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète, que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts; et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature, ayant fait de l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et surtout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyait que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevait pas les causes; des guerres sans sujet et sans objet; des intrigues obscures; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préférait à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentiments et des intérêts des hommes, lui offraient quelquefois

des situations pareilles à la sienne. Aussi, aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses

tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisait à sa mère et à madame de La Tour les endroits qui l'affectaient davantage : alors, ému par de touchants ressouvenirs, sa voix s'étouffait, et les larmes coulaient de ses yeux. Il lui semblait trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses, et quand il sut que ces romans renfermaient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre et à l'oublier.

n effet, plus d'un an et demi s'était écoulé sans que madame de La Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille : seulement, elle avait appris, par une voie étrangère, que celle-ci était arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut, par un vaisseau qui allait aux Indes, un paquet et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle était fort malheureuse. Cette lettre peignait si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.



TRÈS-CHÈRE ET BIEN AIMÉE MAMAN,

« Je vous ai déjà écrit plusieurs let-
« tres de mon écriture, et comme je n'en
« ai pas eu de réponse, j'ai lieu de crain-
« dre qu'elles ne vous soient point parve-
« nues. J'espère mieux de celle-ci, par
« les précautions que j'ai prises pour
« vous donner de mes nouvelles, et pour
« recevoir des vôtres.

« J'ai versé bien des larmes depuis
« notre séparation, moi qui n'avais pres-
« que jamais pleuré que sur les maux
« d'autrui ! Ma grand'tante fut bien sur-
« prise à mon arrivée, lorsque, m'ayant
« questionnée sur mes talents, je lui dis
« que je ne savais ni lire ni écrire. Elle
« me demanda qu'est-ce que j'avais donc
« appris depuis que j'étais au monde ; et

« quand je lui eus répondu que c'était « à avoir soin d'un ménage et à faire « votre volonté, elle me répondit que « j'avais reçu l'éducation d'une servante. « Elle me mit, dès le lendemain, en pen- « sion dans une grande abbaye auprès « de Paris, où j'ai des maîtres de toute « espèce : ils m'enseignent, entre autres « choses, l'histoire, la géographie, la « grammaire, les mathématiques, et à « monter à cheval ; mais j'ai de si faibles « dispositions pour toutes ces sciences, « que je ne profiterai pas beaucoup avec « ces messieurs. Je sens que je suis une « pauvre créature qui ai peu d'esprit, « comme ils le font entendre. Cependant « les bontés de ma tante ne se refroidissent « point. Elle me donne des robes nou- « velles à chaque saison. Elle a mis près « de moi deux femmes de chambre, qui « sont aussi bien parées que de grandes « dames. Elle m'a fait prendre le titre de « comtesse ; mais elle m'a fait quitter « mon nom de LA TOUR, qui m'était « aussi cher qu'à vous-même, par tout ce « que vous m'avez raconté des peines « que mon père avait souffertes pour vous « épouser. Elle a remplacé votre nom de « femme par celui de votre famille, qui « m'est encore cher cependant, parce « qu'il a été votre nom de fille. Me voyant

« dans une situation aussi brillante, je « l'ai suppliée de vous envoyer quelques « secours. Comment vous rendre sa ré- « ponse! Mais vous m'avez recommandé « de vous dire toujours la vérité. Elle « m'a donc répondu que peu ne vous ser- « virait à rien, et que, dans la vie simple « que vous menez, beaucoup vous embar- « rasserait. J'ai cherché d'abord à vous « donner de mes nouvelles par une main « étrangère, au défaut de la mienne. « Mais, n'ayant à mon arrivée ici, per- « sonne en qui je pusse prendre con- « fiance, je me suis appliquée nuit et jour « à apprendre à lire et à écrire. Dieu m'a « fait la grâce d'en venir à bout en peu « de temps. J'ai chargé de l'envoi de mes « premières lettres les dames qui sont « autour de moi; j'ai lieu de croire qu'elles « les ont remises à ma grand'tante. Cette « fois, j'ai eu recours à une pensionnaire « de mes amies : c'est sous son adresse « ci-jointe, que je vous prie de me faire « passer vos réponses. Ma grand'tante « m'a interdit toute correspondance au « dehors, qui pourrait, selon elle, mettre « obstacle aux grandes vues qu'elle a sur « moi. Il n'y a qu'elle qui puisse me voir « à la grille, ainsi qu'un vieux seigneur « de ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup « de goût pour ma personne. Pour dire

« la vérité, je n'en ai point du tout pour « lui, quand même j'en pourrai prendre « pour quelqu'un.

« Je vis au milieu de l'éclat de la for- « tune, et je ne puis disposer d'un sou. « On dit que, si j'avais de l'argent, cela « tirerait à conséquence. Mes robes même « appartiennent à mes femmes de cham- « bre, qui se les disputent avant que je « les aie quittées. Au sein des richesses, « je suis bien plus pauvre que je ne l'étais « auprès de vous, car je n'ai rien à don- « ner. Lorsque j'ai vu que les grands ta- « lents que l'on m'enseignait ne me pro- « curaient pas la facilité de faire le plus « petit bien, j'ai eu recours à mon aiguille, « dont heureusement vous m'avez appris « à faire usage. Je vous envoie donc plu- « sieurs paires de bas de ma façon, pour « vous et maman Marguerite, un bonnet « pour Domingue, et un de mes mou- « choirs rouges pour Marie. Je joins à ce « paquet des pepins et des noyaux des « fruits de mes collations, avec des graines « de toutes sortes d'arbres, que j'ai re- « cueillies, à mes heures de récréation, « dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajouté « aussi des semences de violettes, de « marguerites, de bassinets, de coque- « licots, de scabieuses, que j'ai ramas- « sées dans les champs. Il y a dans les

« prairies de ce pays de plus belles fleurs « que dans les nôtres ; mais personne ne « s'en soucie. Je suis sûre que vous et « maman Marguerite serez plus contentes « de ce sac de graines que du sac de pias- « tres qui a été la cause de notre sépara- « tion et de mes larmes. Ce sera une « grande joie pour moi, si vous avez un « jour la satisfaction de voir des pom- « miers croître auprès de nos bananiers, « et des hêtres mêler leur feuillage à « celui de nos cocotiers. Vous vous croi- « rez dans la Normandie que vous aimez « tant.

« Vous m'avez enjoint de vous mander « mes joies et mes peines. Je n'ai plus de « joie loin de vous : pour mes peines, je « les adoucis en pensant que je suis dans « un poste où vous m'avez mise par la « volonté de Dieu. Mais le plus grand « chagrin que j'y éprouve est que per- « sonne ne me parle ici de vous, et que « je n'en puis parler à personne. Mes « femmes de chambre, ou plutôt celles « de ma grand'tante, car elles sont plus « à elle qu'à moi, me disent, lorsque je « cherche à amener la conversation sur « des objets qui me sont si chers : Made- « moiselle, souvenez-vous que vous êtes « Française, et que vous devez oublier « le pays des sauvages. Ah ! je m'oublie-

« rai plutôt moi-même que d'oublier le « lieu où je suis née, et où vous vivez ! « C'est ce pays-ci qui est pour moi un « pays de sauvage ; car j'y vis seule, « n'ayant personne à qui je puisse faire « part de l'amour que vous portera jus- « qu'au tombeau,

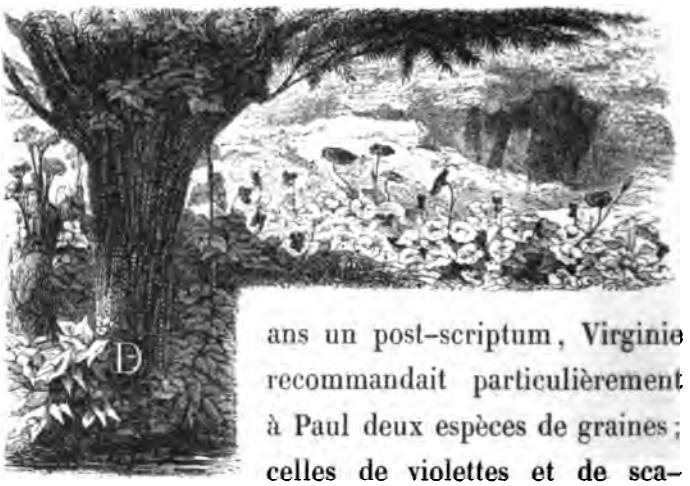
« Très-chère et bien-aimée maman,

« Votre obéissante et tendre fille,

VIRGINIE DE LA TOUR.

« Je recommande à vos bontés Marie « et Domingue, qui ont tant pris de soin « de mon enfance ; caressez pour moi Fi- « dèle, qui m'a retrouvée dans les bois. »

aul fut bien étonné de ce que Virginie ne parlait pas du tout de lui, elle qui n'avait pas oublié dans ses ressouvenirs le chien de la maison : mais il ne savait pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.



ans un post-scriptum, Virginie recommandait particulièrement à Paul deux espèces de graines ; celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnait quelques instructions sur les caractères de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. « La violette, lui man-« dait-elle, produit une petite fleur d'un violet foncé, « qui aime à se cacher sous les buissons; mais son « charmant parfum l'y fait bientôt découvrir. » Elle

lui enjoignait de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. « La scabieuse, ajoutait-elle,

« donne une jolie fleur d'un bleu mourant et à fond « noir piqueté de blanc. On la croirait en deuil. On « l'appelle aussi, pour cette raison, fleur de veuve. « Elle se plaît dans les lieux âpres et battus des vents. » Elle le priait de la semer sur le rocher où elle lui avait parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom de Rocher des Adieux.

Elle avait renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu était fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il y aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

a lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avaient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que pour elle en particulier, elle en était inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assurait qu'il allait rendre le jardin digne d'elle, et y

mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avait entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyait des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignait, ajoutait-il, aucune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les productions la déter-

minât à y revenir promptement. Il la suppliait de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvait désormais goûter aucune joie loin d'elle.

aul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et surtout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs semblaient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie qui les lui avait si particulièrement recommandées; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

ependant l'envie, qui va même au-devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françaises, répandit dans l'île des bruits qui donnaient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avaient apporté la lettre de Virginie assuraient qu'elle était sur le point de se marier : ils nommaient le seigneur de la cour qui devait l'épouser : quelques-uns même disaient

que la chose était faite, et qu'ils en avaient été témoins. D'abord Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais, comme plusieurs habitants de l'île, par une pitié perfide, s'empressaient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avait lus, il voyait la trahison traitée de plaisanterie; et comme il savait que ces livres renfermaient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de La Tour ne vînt à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendaient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venait me voir souvent pour

confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

e demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-Longue. C'est là que je passe ma vie, seul, sans femme, sans enfants et sans esclave.

près le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernements, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Égyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire; et tels sont, de nos jours, les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continuelle; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bour-

beuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme.

'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie; tels sont les brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paraît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure d'où notre opinion sorte rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins; il doit donc ses travaux aux hommes; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux éléments du

globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur qui en est le principal organe.

e passe donc mes jours loin des hommes que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une

rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres, qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde

même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitants si misérables; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune; mais, voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trou-

vaient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur; ils blâmaient ma vie solitaire; ils prétendaient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes, et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais, si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix: les protections, la fortune, la réputation, les voluptés et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière qui se brisent en écumant, contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

uoiqu'on n'aperçoive pas de mon ermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, surtout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que

s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toutes sortes de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive et bois de cannelle; des bosquets de palmistes élèvent çà et là

leurs colonnes nues et longues de plus de cent pieds, surmontées à leur sommet d'un bouquet de palmes, et paraissent au-dessus des autres arbres comme une orêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les verriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandais. Les singes, habitants domi-

ciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et

verdâtre, et leur face toute noire; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière, qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants : à mille pas de là, elle se précipite de différents

étages de rocher, et forme, à sa chute, une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de

ses eaux tumultueuses; et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, et assourdissent, comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut même des montagnes.

quelque distance de là est un rocher assez éloigné de la cascade, pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de La Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeait toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeait pas un fruit à la campagne, qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. « Il en « viendra, disait-elle, des arbres qui donneront leurs « fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oi- « seau. » Un jour donc qu'elle avait mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après, il y crût plusieurs papayers,

parmi lesquels il y en avait un femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'était pas si haut que le

genou de Virginie à son départ; mais comme il croît vite, deux ans après il avait vingt pieds de hauteur, et son tronc était entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avait vu planter par son amie; et, en même temps, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible : mais ce sont ceux que nous revoyons tout à coup après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec lequel s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi

troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfants, qu'il avait laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il voulait l'abattre, parce qu'il lui rendait trop sensible la longueur du temps qui s'était écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisait son tronc, et lui adressait des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de véné-

ration que les arcs de triomphe des Romains. Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monuments de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille!

C'était donc au pied de ce papayer que j'étais sûr de rencontrer Paul, quand il venait dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs, par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle « de La Tour est partie depuis deux « ans et deux mois; et depuis huit « mois et demi, elle ne nous a pas « donné de ses nouvelles. Elle est « riche; je suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai envie « de m'embarquer, j'irai en France, j'y servirai « le roi, j'y ferai fortune, et la grand'tante de « mademoiselle de La Tour me donnera sa petite-« nièce en mariage, quand je serai devenu un grand « seigneur.

LE VIEILLARD.

« O mon ami! ne m'avez-vous pas dit que vous « n'aviez pas de naissance?

PAUL.

« Ma mère me l'a dit; car, pour moi, je ne sais « ce que c'est que la naissance. Je ne me suis ja- « mais aperçu que j'en eusse moins qu'un autre, « ni que les autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

« Le défaut de naissance vous ferme en France « le chemin aux grands emplois. Il y a plus, vous « ne pouvez même être admis dans aucun corps « distingué.

PAUL.

« Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des causes « de la grandeur de la France, était que le moindre « sujet pouvait y parvenir à tout, et vous m'avez « cité beaucoup d'hommes célèbres qui, sortis de « petits états, avaient fait honneur à leur patrie. « Vous vouliez donc tromper mon courage?

LE VIEILLARD.

« Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je vous ai « dit la vérité sur les temps passés; mais les choses « sont bien changées à présent : tout est devenu

« vénal en France, tout y est aujourd'hui le patri-
« moine d'un petit nombre de familles, ou le par-
« tage des corps. Le roi est un soleil que les grands
« et les corps environnent comme des nuages; il est
« presque impossible qu'un de ses rayons tombe sur
« vous. Autrefois, dans une administration moins
« compliquée, on a vu de ces phénomènes. Alors
« les talents et le mérite se sont développés de
« toutes parts, comme des terres nouvelles, qui, ve-
« nant à être défrichées, produisent avec tout leur
« suc. Mais les grands rois, qui savent connaître les
« hommes et les choisir sont rares. Le vulgaire des
« rois ne se laisse aller qu'aux impulsions des
« grands et des corps qui les environnent.

PAUL.

« Mais je trouverai peut-être un de ces grands
« qui me protégera.

LE VIEILLARD.

« Pour être protégé des grands, il faut servir
« leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réus-
« sirez jamais; car vous êtes sans naissance, et vous
« avez de la probité.

PAUL.

« Mais je ferai des actions si courageuses, je serai
« si fidèle à ma parole, si exact dans mes devoirs,

« si zélé et si constant dans mon amitié, que je mé-
« riterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme
« j'ai vu que cela se pratiquait dans les histoires
« anciennes que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

« O mon ami! chez les Grecs et chez les Ro-
« mains, même dans leur décadence, les grands
« avaient du respect pour la vertu ; mais nous avons
« eu une foule d'hommes célèbres en tous genres
« sortis des classes du peuple, et je n'en sache pas
« un seul qui ait été adopté par une grande mai-
« son. La vertu, sans nos rois, serait condamnée en
« France à être éternellement plébéienne. Comme
« je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en
« honneur, lorsqu'ils l'aperçoivent; mais aujour-
« d'hui les distinctions qui lui étaient réservées ne
« s'accordent plus que pour de l'argent.

PAUL.

« Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire
« à un corps. J'épouserai entièrement son esprit et
« ses opinions; je m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD.

« Vous ferez donc comme les autres hommes;

« vous renoncerez à votre conscience pour parvenir « à la fortune?

PAUL.

« Oh non! je ne chercherai jamais que la vérité.

LE VIEILLARD.

« Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien « vous faire haïr. D'ailleurs les corps s'intéressent « fort peu à la découverte de la vérité. Toute opi- « nion est indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils « gouvernent.

PAUL.

« Que je suis infortuné! tout me repousse. Je « suis condamné à passer ma vie dans un travail « obscur, loin de Virginie! » Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD.

« Que Dieu soit votre unique patron, et le genre « humain votre corps! Soyez constamment attaché « à l'un et à l'autre. Les familles, les corps, les « peuples, les rois, ont leurs préjugés et leurs pas- « sions; il faut souvent les servir par des vices : « Dieu et le genre humain ne nous demandent que « des vertus.

« Mais pourquoi voulez-vous être distingué du « reste des hommes? C'est un sentiment qui n'est pas

« naturel, puisque si chacun l'avait, chacun serait « en état de guerre avec son voisin. Contentez-vous « de remplir votre devoir dans l'état où la Provi- « dence vous a mis; bénissez votre sort, qui vous « permet d'avoir une conscience à vous, et qui ne « vous oblige pas, comme les grands, de mettre « votre bonheur dans l'opinion des petits; et, comme « les petits, de ramper sous les grands pour avoir « de quoi vivre. Vous êtes dans un pays et dans une « condition où, pour subsister, vous n'avez besoin ni « de tromper, ni de flatter, ni de vous avilir, comme « font la plupart de ceux qui cherchent la fortune « en Europe; où votre état ne vous interdit aucune « vertu; où vous pouvez être impunément bon, vrai, « sincère, instruit, patient, tempérant, chaste, indul- « gent, pieux, sans qu'aucun ridicule vienne flétrir « votre sagesse, qui n'est encore qu'en fleur. Le ciel « vous a donné de la liberté, de la santé, une bonne « conscience et des amis : les rois, dont vous ambi- « tionnez la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL.

« Ah! il me manque Virginie, sans elle je n'ai « rien; avec elle j'aurais tout. Elle seule est ma « naissance, ma gloire et ma fortune. Mais, puis- « qu'enfin sa parente veut lui donner pour mari un

« homme d'un grand nom, avec l'étude et des livres « on devient savant et célèbre : je m'en vais étudier. « J'acquerrai de la science; je servirai utilement ma « patrie par mes lumières, sans nuire à personne « et sans en dépendre : je deviendrai fameux, et ma « gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

« Mon fils, les talents sont encore plus rares que « la naissance et que les richesses; et sans doute ils « sont de plus grands biens, puisque rien ne peut « les ôter, et que partout ils nous concilient l'estime « publique. Mais ils coûtent cher. On ne les acquiert « que par des privations en tout genre, par une sen- « sibilité exquise qui nous rend malheureux au « dedans et au dehors par les persécutions de nos « contemporains. L'homme de robe n'envie point, « en France, la gloire du militaire, ni le militaire « celle de l'homme de mer; mais tout le monde y « traversera votre chemin, parce que tout le monde « s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les « hommes, dites-vous? mais celui qui fait produire « à un terrain une gerbe de blé de plus, leur rend « un plus grand service que celui qui leur donne « un livre.

PAUL.

« Oh! celle qui a planté ce papayer a fait aux « habitants de ces forêts un présent plus utile et plus « doux que si elle leur avait donné une biblio-

« thèque. » Et en même temps il saisit cet arbre dans ses bras, et le baise avec transport.

LE VIEILLARD.

« Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, « l'amitié, l'humanité et la concorde, l'Évangile, a

« servi pendant des siècles de prétexte aux fureurs « des Européens. Combien de tyrannies publiques et « particulières s'exercent encore en son nom sur la « terre! Après cela, qui se flattera d'être utile aux « hommes par un livre? Rappelez-vous quel a été « le sort de la plupart des philosophes qui leur ont « prêché la sagesse. Homère, qui l'a revêtue de vers « si beaux, demandait l'aumône pendant sa vie. « Socrate, qui en donna aux Athéniens de si aimables « leçons par ses discours et par ses mœurs, fut empoi- « sonné juridiquement par eux. Son sublime disciple « Platon fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince « même qui le protégeait; et, avant eux, Pythagore, « qui étendait l'humanité jusqu'aux animaux, fut « brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je? la plupart « même de ces noms illustres sont venus à nous défi- « gurés par quelques traits de satire qui les carac- « térisent, l'ingratitude humaine se plaisant à les re- « connaître là; et si, dans la foule, la gloire de quel- « ques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est « que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la « société de leurs contemporains : semblables à ces « statues qu'on tire entières des champs de la Grèce « et de l'Italie, et qui, pour avoir été ensevelies dans « le sein de la terre, ont échappé à la fureur des « Barbares.

« Vous voyez donc que pour acquérir la gloire « orageuse des lettres, il faut bien de la vertu, et « être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, croyez-« vous que cette gloire intéresse en France les gens « riches ? Ils se soucient bien des gens de lettres, « auxquels la science ne rapporte, ni dignités dans la « patrie, ni gouvernements, ni entrée à la cour ! On « persécute peu dans ce siècle indifférent à tout, hors « à la fortune et aux voluptés; mais les lumières et la « vertu n'y mènent à rien de distingué, parce que « tout est, dans l'État, le prix de l'argent. Autrefois, « elles trouvaient des récompenses assurées dans les « différentes places de l'Église, de la magistrature et « de l'administration : aujourd'hui elles ne servent « qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des « gens du monde, est toujours digne de son origine « céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé « particulièrement de donner de l'éclat à la vertu « obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer « les nations, et de dire la vérité même aux rois. « C'est, sans contredit, la fonction la plus auguste « dont le ciel puisse honorer un mortel sur la terre. « Quel est l'homme qui ne se console de l'injustice ou « du mépris de ceux qui disposent de la fortune, « lorsqu'il pense que son ouvrage ira, de siècle en « siècle et de nations en nations, servir de barrière à

« l'erreur et aux tyrans; et que, du sein de l'obscu-
« rité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera
« celle de la plupart des rois, dont les monuments
« périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les
« élèvent et qui les vantent?

PAUL.

« Ah! je ne voudrais cette gloire que pour la ré-
« pandre sur Virginie, et la rendre chère à l'univers.
« Mais vous qui avez tant de connaissances, dites-
« moi si nous nous marierons. Je voudrais être sa-
« vant, au moins pour connaître l'avenir.

LE VIEILLARD.

« Qui voudrait vivre, mon fils, s'il connaissait
« l'avenir? Un seul malheur prévu nous donne tant
« de vaines inquiétudes! la vue d'un malheur cer-
« tain empoisonnerait tous les jours qui le précé-
« deraient. Il ne faut pas même trop approfondir ce
« qui nous environne; et le ciel, qui nous donna
« la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a
« donné les besoins pour mettre des bornes à notre
« réflexion.

PAUL.

« Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en
« Europe des dignités et des honneurs. J'irai m'en-

« richir au Bengale, pour aller épouser Virginie à « Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

« Quoi! vous quitteriez sa mère et la vôtre?

PAUL.

« Vous m'avez vous-même donné le conseil de « passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

« Virginie était alors ici. Mais vous êtes main- « tenant l'unique soutien de votre mère et de la « sienne.

PAUL.

« Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD.

« Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur « font honneur dans le monde. Ils ont des parents « bien plus à plaindre que madame de La Tour, qui, « faute d'être secourus par eux, sacrifient leur liberté « pour avoir du pain, et passent leur vie renfermés « dans des couvents.

PAUL.

« Quel pays que l'Europe! Oh! il faut que Virginie

« revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente « riche? Elle était si contente sous ces cabanes, si « jolie et si bien parée avec un mouchoir rouge ou « des fleurs autour de sa tête! Reviens, Virginie, « quitte tes hôtels et tes grandeurs. Reviens dans ces « rochers, à l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. « Hélas! tu es peut-être maintenant malheureuse!... » Et il se mettait à pleurer. « Mon père, ne me cachez « rien : si vous ne pouvez me dire si j'épouserai « Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime « encore au milieu de ces grands seigneurs qui parlent « au roi, et qui la vont voir.

LE VIEILLARD.

« O mon ami! je suis sûr qu'elle vous aime, par « plusieurs raisons; mais surtout parce qu'elle a de « la vertu. » A ces mots, il me sauta au cou transporté de joie.

PAUL.

« Mais croyez-vous les femmes d'Europe fausses « comme on les représente dans les comédies et dans « les livres que vous m'avez prêtés?

LE VIEILLARD.

« Les femmes sont fausses dans les pays où les

« hommes sont tyrans. Partout la violence produit « la ruse.

PAUL.

« Comment peut-on être tyran des femmes?

LE VIEILLARD.

« En les mariant sans les consulter; une jeune fille « avec un vieillard, une femme sensible avec un « homme indifférent.

PAUL.

« Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se « conviennent; les jeunes avec les jeunes, les amants « avec les amantes?

LE VIEILLARD.

« C'est que la plupart des jeunes gens, en France, « n'ont pas assez de fortune pour se marier, et qu'ils « n'en acquièrent qu'en devenant vieux. Jeunes, ils « corrompent les femmes de leurs voisins; vieux, ils « ne peuvent fixer l'affection de leurs épouses. Ils ont « trompé étant jeunes; on les trompe à leur tour étant « vieux. C'est une des réactions de la justice univer- « selle qui gouverne le monde : un excès y balance « toujours un autre excès. Ainsi la plupart des Euro- « péens passent leur vie dans ce double désordre; et « ce désordre augmente dans une société, à mesure

« que les richesses s'y accumulent sur un moindre « nombre de têtes. L'État est semblable à un jardin « où les petits arbres ne peuvent venir, s'il y en a de « trop grands qui les ombragent : mais il y a cette « différence, que la beauté d'un jardin peut résulter « d'un petit nombre de grands arbres, et que la pros- « périté d'un État dépend toujours de la multitude « et de l'égalité des sujets, et non pas d'un petit « nombre de riches.

PAUL.

« Mais qu'est-il besoin d'être riche pour se marier?

LE VIEILLARD.

« Afin de passer ses jours dans l'abondance, sans « rien faire.

PAUL.

« Et pourquoi ne pas travailler? Je travaille bien, « moi.

LE VIEILLARD.

« C'est qu'en Europe le travail des mains dés- « honore : on l'appelle travail mécanique. Celui même « de labourer la terre y est le plus méprisé de tous. « Un artisan y est bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL.

« Quoi! l'art qui nourrit les hommes est méprisé « en Europe! Je ne vous comprends pas.

LE VIEILLARD.

« Oh ! il n'est pas possible à un homme élevé dans « la nature de comprendre les dépravations de la « société. On se fait une idée précise de l'ordre, « mais non pas du désordre. La beauté, la vertu, « le bonheur, ont des proportions ; la laideur, le vice « et le malheur n'en ont point.

PAUL.

« Les gens riches sont donc bien heureux ! Ils ne « trouvent d'obstacles à rien, ils peuvent combler « de plaisirs les objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD.

« Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par « cela même qu'ils ne leur coûtent aucunes peines. « N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du repos « s'achète par la fatigue ; celui de manger, par la « faim ; celui de boire, par la soif ? Eh bien ! celui « d'aimer et d'être aimé ne s'acquiert que par une « multitude de privations et de sacrifices. Les ri- « chesses ôtent aux riches tous ces plaisirs-là, en « prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui suit « leur satiété, l'orgueil qui naît de leur opulence, « et que la moindre privation blesse, lors même que « les plus grandes jouissances ne les flattent plus.

« Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant;
« mais la douleur que cause une seule de leurs
« épines dure longtemps après sa piqûre. Un mal
« au milieu des plaisirs, est pour les riches une
« épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au
« contraire, un plaisir au milieu des maux est une
« fleur au milieu des épines : ils en goûtent vivement
« la jouissance. Tout effet augmente par son con-
« traste. La nature a tout balancé. Quel état, à tout
« prendre, croyez-vous préférable, de n'avoir presque
« rien à espérer et tout à craindre, ou presque rien
« à craindre et tout à espérer? Le premier état est
« celui des riches, et le second celui des pauvres.
« Mais ces extrêmes sont également difficiles à sup-
« porter aux hommes, dont le bonheur consiste dans
« la médiocrité et la vertu.

PAUL.

« Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

« Mon fils! vous qui soutenez vos parents par vos
« travaux, vons n'avez pas besoin qu'on vous la dé-
« finisse. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes
« pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à
« Dieu seul.

PAUL.

« Oh! que Virginie est vertueuse! C'est par vertu « qu'elle a voulu être riche, afin d'être bienfaisante. « C'est par vertu qu'elle est partie de cette île : la « vertu l'y ramènera. »

'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient. Virginie n'avait point écrit, parce qu'elle allait arriver. Il fallait si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent! Il faisait l'énumération des vaisseaux qui avaient

fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'était embarquée n'en mettrait pas plus de deux. Les constructeurs étaient aujourd'hui si savants, et les marins si habiles! Il parlait des arrangements qu'il

allait faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il allait bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménagerait chaque jour quand elle serait sa femme. Sa femme !... Cette idée le ravissait. « Au moins, « mon père, me disait-il, vous ne ferez plus rien « que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous « aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour « vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant « d'autre souci que celui de vous amuser et de vous « réjouir. » Et il allait, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il était enivré.

En peu de temps les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'âme dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenait me voir, accablé de tristesse. Il me disait : « Virginie ne m'écrit point. Si elle était partie d'Eu- « rope, elle m'aurait mandé son départ. Ah! les bruits « qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés ! Sa « tante l'a mariée à un grand seigneur. L'amour des « richesses l'a perdue, comme tant d'autres. Dans ces « livres qui peignent si bien les femmes, la vertu n'est « qu'un sujet de roman. Si Virginie avait eu de la « vertu, elle n'aurait pas quitté sa propre mère et

« moi. Pendant que je passe ma vie à penser à « elle, elle m'oublie. Je m'afflige, et elle se diver- « tit. Ah! cette pensée me désespère. Tout travail « me déplaît, toute société m'ennuie. Plût à Dieu « que la guerre fût déclarée dans l'Inde! j'irais y « mourir.

Mon fils, lui répondis-je, le cou- « rage qui nous jette dans la « mort n'est que le courage « d'un instant. Il est souvent « excité par les vains applau- « dissements des hommes. Il « en est un plus rare et plus nécessaire, qui nous « fait supporter chaque jour, sans témoin et sans « éloge, les traverses de la vie : c'est la patience. « Elle s'appuie, non sur l'opinion d'autrui ou « sur l'impulsion de nos passions, mais sur la vo- « lonté de Dieu. La patience est le courage de la « vertu.

« — Ah! s'écria-t-il, je n'ai « point de vertu! Tout m'ac- « cable et me désespère.

« — La vertu, repris-je, tou- « jours égale, constante, inva- « riable, n'est pas le partage de « l'homme. Au milieu de tant de passions qui nous « agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit : « mais il est des phares où nous pouvons en ral- « lumer le flambeau : ce sont les lettres.

« Les lettres, mon fils, sont « un secours du ciel. Ce sont « des rayons de cette sagesse « qui gouverne l'univers, que « l'homme, inspiré par un art « céleste, a appris à fixer sur la « terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclai- « rent, elles réjouissent, elles échauffent; c'est un « feu divin. Comme le feu, elles approprient toute la « nature à notre usage. Par elles, nous réunissons « autour de nous les choses, les lieux, les hommes « et les temps. Ce sont elles qui nous rappellent « aux règles de la vie humaine. Elles calment les « passions; elles répriment les vices; elles excitent « les vertus par les exemples augustes des gens de « bien qu'elles célèbrent, et dont elles nous pré-

« sentent les images toujours honorées. Ce sont des « filles du ciel, qui descendent sur la terre pour « charmer les maux du genre humain. Les grands « écrivains qu'elles inspirent ont toujours paru dans « les temps les plus difficiles à supporter à toute « société, les temps de barbarie et ceux de dépravation. Mon fils, les lettres ont consolé une infinité « d'hommes plus malheureux que vous: Xénophon, « exilé de sa patrie après y avoir ramené dix mille « Grecs; Scipion l'Africain, lassé des calomnies des « Romains; Lucullus, de leurs brigues; Catinat, de « l'ingratitude de sa cour. Les Grecs, si ingénieux, « avaient réparti à chacune des Muses qui président « aux lettres une partie de notre entendement pour « le gouverner : nous devons donc leur donner nos « passions à régir, afin qu'elles leur imposent un « joug et un frein. Elles doivent remplir, par rapport aux puissances de notre âme, les mêmes fonctions que les Heures qui attelaient et conduisaient « les chevaux du Soleil.

isez donc, mon fils. Les sages « qui ont écrit avant nous sont « des voyageurs qui nous ont « précédés dans les sentiers de « l'infortune, qui nous tendent la main, et nous « invitent à nous joindre à leur compagnie, lorsque « tout nous abandonne. Un bon livre est un bon « ami.

« — Ah! s'écriait Paul, je n'a- « vais pas besoin de savoir lire « quand Virginie était ici. Elle « n'avait pas plus étudié que « moi; mais quand elle me re- « gardait en m'appelant son ami, « il m'était impossible d'avoir du chagrin.

ans doute, lui disais-je, il n'y « a point d'ami aussi agré- « able qu'une maîtresse qui « nous aime. Il y a de plus « dans la femme une gaieté « légère qui dissipe la tristesse « de l'homme. Ses grâces font évanouir les noirs « fantômes de la réflexion. Sur son visage sont les « doux attraits et la confiance. Quelle joie n'est « rendue plus vive par sa joie? Quel front ne se « déride à son sourire? Quelle colère résiste à ses « larmes? Virginie reviendra avec plus de philoso- « phie que vous n'en avez. Elle sera bien surprise « de ne pas retrouver le jardin tout a fait rétabli, « elle qui ne songe qu'à l'embellir, malgré les per- « sécutions de sa parente, loin de sa mère et de « vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie renouvelait le courage de Paul et le ramenait à ses occupations champêtres. Heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisait à sa passion.

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon était le signalement d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était le *Saint-Géran*, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine nommé M. Aubin; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de La Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein, et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air, sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de La Tour pour en entendre la lecture. Vir-

ginie mandait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshériter, et enfin renvoyer dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'Ile-de-France que dans la saison des ouragans; qu'elle avait essayé en vain de la fléchir en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avait été traitée de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

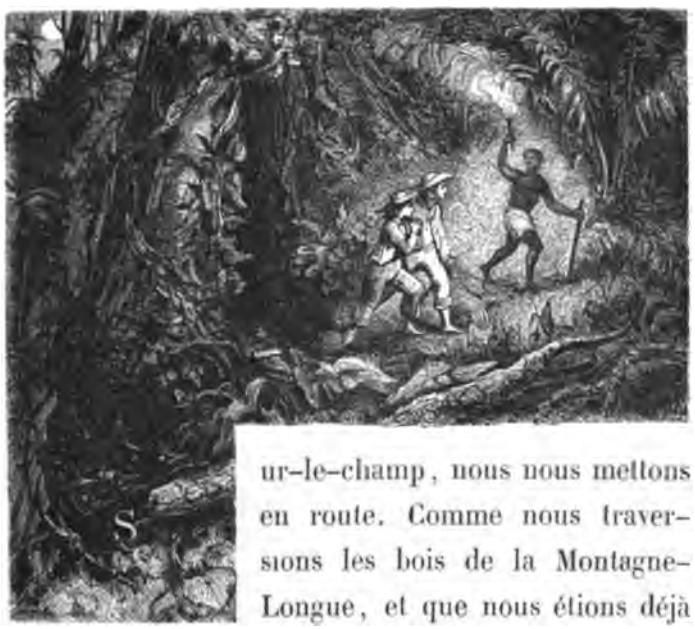
peine cette lettre fut lue, que toute la famille transportée de joie, s'écria : « Virginie est ar- « rivée ! » Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de La Tour dit à Paul : « Mon fils, « allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virgi-

« nie. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de

bois de roude, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvait être dix heures du soir. Je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après j'entendis la voix de Paul qui m'appelait. Je me levai, et à peine j'étais habillé, que Paul, hors de lui, et tout essoufflé, me saute au cou en

me disant : « Allons, allons, Virginie est arrivée. « Allons au port ; le vaisseau y mouillera au point « du jour. »



Sur-le-champ, nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit : « Je « viens du quartier de l'île appelé la Poudre-« d'Or : on m'envoie au port avertir le gouverneur « qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'île « d'Ambre. Il tire du canon pour demander du « secours, car la mer est bien mauvaise. » Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

e dis alors à Paul : « Allons « vers le quartier de la Pou- « dre-d'Or, au-devant de Vir- « ginie, il n'y a que trois « lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée ; on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscu-

rité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rou-

ler le tonnerre; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par des échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux,

me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écume d'un

blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phospho-

riques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants

s'étaient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que.

dans l'après-midi, il avait vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'île par les courants; que la nuit l'avait dérobé à sa vue; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler du secours; mais que la mer était si mauvaise, qu'on n'avait pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que bientôt après, il avait cru apercevoir ses fanaux allumés; et que, dans ce cas, il craignait que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin de mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis; que, si cela était, ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer, ce vaisseau était dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avait traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte; qu'il l'avait sondé; que la tenure et le mouillage en étaient très-bons, et que le vaisseau y était en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port. « J'y mettrais toute ma fortune, ajouta-« t-il, et j'y dormirais aussi tranquillement qu'à « terre. » Un troisième habitant dit qu'il était impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvaient naviguer. Il assura qu'il l'avait vu mouiller au delà de l'île d'Ambre; en sorte que, si le vent venait à s'élever au matin, il

serait le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestaient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisait trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs était couverte de brume. nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de

lieue de la côte. On n'apercevait dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparaissaient de temps en temps au milieu des nuages qui circulaient autour.

ers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours : c'était le gouverneur, M. de La Bourdonnais, qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le ri-

vage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite, que nous aperçumes sur la mer une lueur, suivie presqu'aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous; et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçumes alors à travers le brouillard le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le siflet du maître qui com-

mandait la manœuvre, et les cris des matelots, qui crièrent trois fois : VIVE LE ROI ! car c'est le cri des

Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies : comme si, dans les dangers, ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

epuis le moment où le *Saint-Géran* aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de La Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions et d'agrès, qui venaient des habitations de la Poudre-

d'Or, du quartier de Flaque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitants s'ap-

procha du gouverneur et lui dit : « Monsieur, on « a entendu toute la nuit des bruits sourds dans « la montagne. Dans les bois, les feuilles des ar- « bres remuent sans qu'il fasse de vent. Les oiseaux « de marine se réfugient à terre; certainement « tous ces signes annoncent un ouragan. — Eh « bien! mes amis, répondit le gouverneur, nous « y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est « aussi. »

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-culs, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » et, dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert

avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile-de-France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il pré-

sentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface, les portait pardessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au

pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et, comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le

saisis par le bras. « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous « périr? — Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou « que je meure! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait, et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant

d'efforts pour le joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette

aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu, et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits;

mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la; ne la quit-« tez pas! » Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui

l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le

sable, en disant : « O mon Dieu ! vous m'avez sauvé « la vie ; mais je l'aurais donnée de bon cœur pour « cette digne demoiselle qui n'a jamais voulu se dés- « habiller comme moi. » Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens, et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri, la plupart, doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

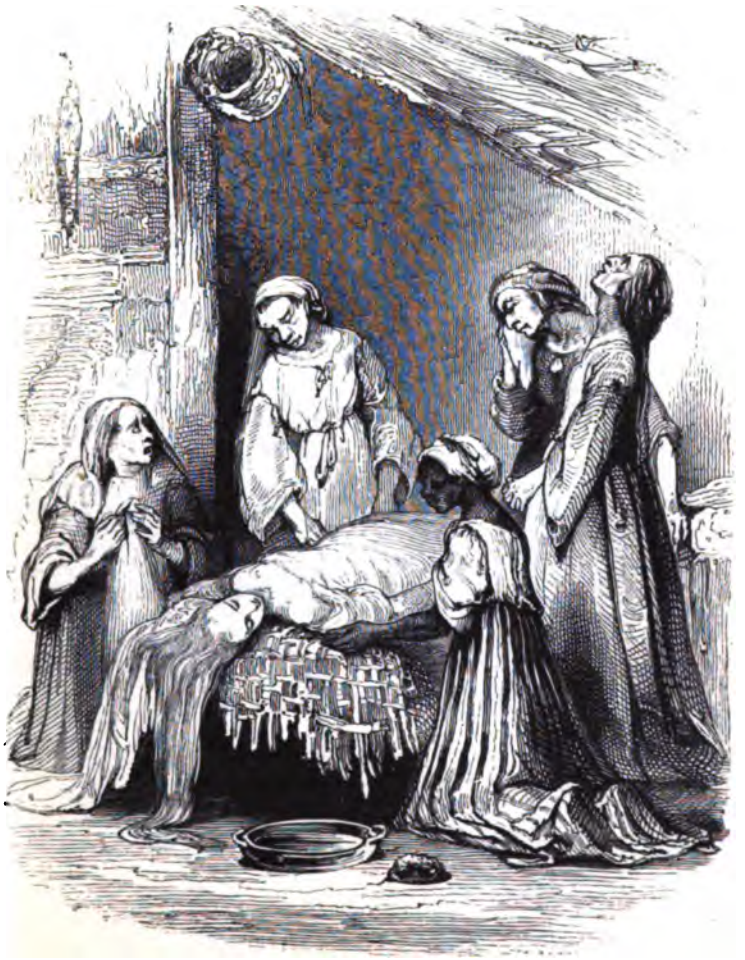
Cependant on avait mis Paul qui commençait à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes; et l'un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient point sensiblement altérés. Ses yeux étaient fermés; mais la sérénité était encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits; et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et raidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais qu'elle fut ma surprise, lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je

pleurai amèrement. Pour Domingue, il se frappait la poitrine, et perçait l'air de ses cris douloureux. Nous

portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupaient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de La Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de La Tour m'aperçut, elle s'écria : « Où « est ma fille, ma chère fille, mon enfant ? » Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout à coup d'étouffements et d'angoisses douloureuses; sa voix ne faisait plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où est mon fils? je ne vois point

« mon fils ! » et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle; et l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul était vivant, et que le gouverneur en faisait prendre soin. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tombait de temps en temps dans de longs évanouissements. Madame de La Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances; et, par leurs longues pé-



riodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'était égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvrait la connaissance, elle tournait des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres, elle paraissait insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortait de sa poitrine oppressée que de sourds gémissements.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avait repris l'usage de ses sens; mais il ne pouvait proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de La Tour, que j'avais d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avais pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le

visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent; et leurs larmes, qui avaient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique semblable, à la vérité, à celui de la mort.

. de La Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avait été apporté à la ville par son ordre, et que de là on allait le transporter à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitants de tous les quartiers, rassemblés pour

assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avait de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avaient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiraient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvraient la marche du convoi. Ils portaient leurs fusils baissés : leurs

tambours, couverts de longs crêpes, ne faisaient entendre que des sons lugubres; et on voyait l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avaient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc et tenant des palmes à la main, portaient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de

fleurs. Un chœur de petits enfants le suivait en chantant des hymnes : après eux venait tout ce que l'île avait de plus distingué dans ses habitants et dans son état-major, à la suite duquel marchait le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avait ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avait fait si longtemps le bonheur, et que sa mort remplissait maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée : les hymnes et les chants cessèrent ; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandaient à Dieu une fille comme elle ; les garçons, des amantes aussi constantes ; les pauvres, une amie aussi tendre ; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de Mozambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays; des Indiennes du Bengale et de la côte Malabare apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps : tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations! et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau!

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitants, qui voulaient s'y jeter à toute force, disant qu'elles

n'avaient plus de consolations à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restait qu'à mourir avec celle qui était leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de

bambous, où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimait à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appelait alors son frère.

u retour de cette pompe funèbre, M. de La Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortége. Il offrit à madame de La Tour et à son amie tous les secours qui dépendaient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation, contre sa tante dé-

naturée; et, s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. « Je désirais,

« lui dit-il, votre bonheur et celui de votre famille: « Dieu m'en est témoin. Mon ami, il faut aller en « France; je vous y ferai avoir du service. Dans « votre absence, j'aurai soin de votre mère comme « de la mienne. » Et en même temps il lui présenta la main; mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étais capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher; mais son chagrin paraissait augmenter à mesure que son corps reprenait des forces. Il était insensible à tout; ses regards étaient éteints, et il ne répondait rien à toutes

les questions qu'on pouvait lui faire. Madame de La Tour, qui était mourante, lui disait souvent : « Mon « fils tant que je vous verrai, je croirai voir ma « chère Virginie ! » A ce nom de Virginie, il tressaillait et s'éloignait d'elle, malgré les invitations de sa mère qui le rappelait auprès de son amie. Il allait seul se retirer dans le jardin, et s'asseyait au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avait pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que pour le tirer de sa noire mélancolie, il fallait lui laisser faire tout ce qu'il lui plairait, sans le contrarier en rien ; qu'il n'y avait que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinait.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdais pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendait cette montagne, sa joie et ses forces semblaient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses ; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des

Bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée : là, il s'agenouilla, et,

levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême faisait voir que son âme commençait à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi, nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savais qu'il ignorait non-seulement où on avait déposé le corps de Virginie, mais même s'il avait été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avait été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit : « Nous y « avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se déterminerait à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvements comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pé-

nétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre-d'Or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avait péri le *Saint-Géran*. A la vue de l'île d'Ambre, et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : « Virginie ! ô ma chère Virginie ! » et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eût repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer; mais, l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'était trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avait été demander la grâce de l'esclave de la Rivière-Noire; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-Mamelles, où elle s'assit ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'était égarée. Tous les lieux qui lui rappelaient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée; la rivière de la Montagne-Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avait planté, les pelouses où elle aimait à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisait à chanter, firent

tour à tour couler ses larmes; et les mêmes échos qui avaient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs ne répétaient plus maintenant que ces mots douloureux : « Virginie! ô ma chère Virginie! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappelaient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il eut beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avait jamais été. L'agriculture et le commerce répandaient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avait des troupes de charpentiers qui équarrissaient des bois, et d'autres qui les sciaient en planches; des voitures allaient et venaient le long de ces chemins; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissaient dans de vastes pâturages, et la campagne y était parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettait en plusieurs lieux la

culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyait çà et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircies des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y était même favorable à la santé des blancs.

De ces hauteurs situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'apercevait ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes

branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus, du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines que je conduisis Paul. Je le tenais sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions et du chemin que nous avions perdu. Mais l'âme d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandais à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : « Où irons-nous maintenant? » il se tournait vers le nord, et me disait : « Voilà nos mon-« tagnes; retournons-y. »

Je vis bien que tous les moyens que je tentais pour le distraire étaient inutiles, et qu'il ne me restait d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma faible raison. Je lui répondis donc : « Oui ; voilà « les montagnes où demeurait votre chère Virginie, et « voilà le portrait que vous lui aviez donné, et qu'en « mourant elle portait sur son cœur, dont les der- « niers mouvements ont encore été pour vous. » Je

présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avait donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers.

A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses faibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglants, des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

e lui dis : « Mon fils, écoutez-« moi, qui suis votre ami, qui « ai été celui de Virginie, et « qui, au milieu de vos espé-« rances, ai souvent tâché de « fortifier votre raison contre « les accidents imprévus de la vie. Que déplorez-« vous avec tant d'amertume? est-ce votre malheur? « est-ce celui de Virginie?

otre malheur? Oui, sans doute, « il est grand. Vous avez perdu « la plus aimable des filles, qui « aurait été la plus digne des « femmes. Elle avait sacrifié « ses intérêts aux vôtres, et « vous avait préféré à la fortune, comme la seule « récompense digne de sa vertu. Mais que savez-« vous si l'objet de qui vous deviez attendre un « bonheur si pur n'eût pas été pour vous la source « d'une infinité de peines? Elle était sans biens, et « déshéritée : vous n'aviez désormais à partager avec

« elle que votre seul travail. Revenue plus délicate « par son éducation, et plus courageuse par son mal- « heur même, vous l'auriez vue chaque jour suc- « comber, en s'efforçant de partager vos fatigues. « Quand elle vous aurait donné des enfants, ses « peines et les vôtres auraient augmenté, par la dif- « ficulté de soutenir seule avec vous de vieux parents « et une famille naissante.

ous me direz : Le gouverneur « nous aurait aidés. Que sa- « vez-vous si, dans une co- « lonie qui change si souvent « d'administrateurs, vous au- « rez souvent des La Bour- « donnais? s'il ne viendra pas ici des chefs sans « mœurs et sans morale? si, pour obtenir quelque « misérable secours, votre épouse n'eût pas été obli- « gée de leur faire sa cour? Ou elle eût été faible, « et vous eussiez été à plaindre; ou elle eût été sage, « et vous fussiez resté pauvre : heureux si, à cause « de sa beauté et de sa vertu, vous n'eussiez pas été « persécuté par ceux mêmes de qui vous espériez de « la protection?

« Il me fût resté, me direz-
« vous, le bonheur, indépen-
« dant de la fortune, de pro-
« téger l'objet aimé, qui s'at-
« tache à nous à proportion
« de sa faiblesse même; de le
« consoler par mes propres inquiétudes; de le ré-
« jouir de ma tristesse, et d'accroître notre amour
« de nos peines mutuelles. Sans doute la vertu et
« l'amour jouissent de ces plaisirs amers. Mais elle
« n'est plus; et il vous reste ce qu'après vous elle
« a le plus aimé, sa mère et la vôtre, que votre
« douleur inconsolable conduira au tombeau. Mettez
« votre bonheur à les aider, comme elle l'y avait mis
« elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur
« de la vertu; il n'y en a point de plus assuré et de
« plus grand sur la terre. Les projets de plaisirs, de
« repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont
« point faits pour l'homme, faible, voyageur et pas-
« sager. Voyez comme un pas vers la fortune nous a
« précipités tous d'abîme en abîme! Vous vous y êtes
« opposé, il est vrai; mais qui n'eût pas cru que le
« voyage de Virginie devait se terminer par son bon-
« heur et par le vôtre? Les invitations d'une parente
« riche et âgée, les conseils d'un sage gouverneur,
« les applaudissements d'une colonie, les exhorta-

« tions et l'autorité d'un prêtre, ont décidé du mal-
« heur de Virginie. Ainsi nous courons à notre perte,
« trompés par la prudence même de ceux qui nous
« gouvernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les
« croire ni se fier à la voix et aux espérances d'un
« monde trompeur; mais enfin, de tant d'hommes
« que nous voyons si occupés dans ces plaines, de
« tant d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes
« ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos,
« en Europe, des travaux de ceux-ci, il n'y en a
« aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il
« chérit le plus, grandeurs, fortune, femme, enfants,
« amis. La plupart auront à joindre à leur perte le
« souvenir de leur propre imprudence. Pour vous,
« en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous
« reprocher. Vous avez été fidèle à votre foi. Vous
« avez eu, à la fleur de la jeunesse, la prudence d'un
« sage en ne vous écartant pas du sentiment de la
« nature. Vos vues seules étaient légitimes, parce
« qu'elles étaient pures, simples, désintéressées,
« et que vous aviez sur Virginie des droits sacrés
« qu'aucune fortune ne pouvait balancer. Vous l'a-
« vez perdue, et ce n'est ni votre imprudence, ni
« votre avarice, ni votre fausse sagesse qui vous
« l'ont fait perdre; mais Dieu même, qui a employé
« les passions d'autrui pour vous ôter l'objet de

« votre amour; Dieu, de qui vous tenez tout, qui « voit tout ce qui vous convient, et dont la sagesse « ne vous laisse aucun lieu au repentir et au déses- « poir, qui marchent à la suite des maux dont nous « avons été la cause.

« Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre « infortune : je ne l'ai pas méritée. Est-ce donc le « malheur de Virginie, sa fin, son état présent, que « vous déplorez? Elle a subi le sort réservez à la nais- « sance, à la beauté, et aux empires même. La vie « de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme « une petite tour dont la mort est le couronnement. « En naissant, elle était condamnée à mourir. Heu- « reuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant sa « mère, avant la vôtre, avant vous, c'est-à-dire, « de n'être pas morte plusieurs fois avant la der- « nière!

a mort, mon fils, est un bien « pour tous les hommes; elle « est la nuit de ce jour in- « quiet qu'on appelle la vie. « C'est dans le sommeil de la « mort que reposent pour ja- « mais les maladies, les douleurs, les chagrins, les « craintes, qui agitent sans cesse les malheureux « vivants. Examinez les hommes qui paraissent les « plus heureux; vous verrez qu'ils ont acheté leur « prétendu bonheur bien chèrement : la considéra- « tion publique, par des maux domestiques; la « fortune, par la perte de la santé; le plaisir si « rare d'être aimé, par des sacrifices continuels : « et souvent, à la fin d'une vie sacrifiée aux inté- « rêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des « amis faux et des parents ingrats. Mais Virginie a « été heureuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a « été avec nous par les biens de la nature; loin « de nous, par ceux de la vertu; et même, dans « le moment terrible où nous l'avons vu périr, elle « était encore heureuse; car, soit qu'elle jetât les « yeux sur une colonie entière, à qui elle causait « une désolation universelle, ou sur vous, qui cou- « riez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a « vu combien elle nous était chère à tous. Elle

« s'est fort fortifiée contre l'avenir par le souvenir « de l'innocence de sa vie, et elle a reçu alors le « prix que le ciel réserve à la vertu, un courage « supérieur au danger. Elle a présenté à la mort « un visage serein.

« Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les évé- « nements de la vie à supporter, pour faire voir « qu'elle seule peut en faire usage, et y trouver du « bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une « réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre, « et la met aux prises avec la mort; alors son cou- « rage sert d'exemple, et le souvenir de ses mal- « heurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la « postérité. Voilà le monument immortel qui lui « est réservé sur une terre où tout passe, et où la « mémoire même de la plupart des rois est bientôt « ensevelie dans un éternel oubli.

ais Virginie existe encore. Mon « fils, voyez que tout change sur « la terre, et que rien ne s'y « perd. Aucun art humain ne « pourrait anéantir la plus pe- « tite particule de matière; et ce « qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, « religieux, aurait péri, lorsque les éléments dont il « était revêtu sont indestructibles! Ah! si Virginie a « été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien « davantage. Il y a un Dieu, mon fils : toute la nature « l'annonce; je n'ai pas besoin de vous le prouver. « Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur « fasse nier une justice qu'ils craignent. Son senti- « ment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages « sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse « Virginie sans récompense; croyez-vous que cette « même puissance qui avait revêtu cette âme si noble « d'une forme si belle, où vous sentiez un art divin, « n'aurait pu la tirer des flots? que celui qui a arrangé « le bonheur actuel des hommes par des lois que vous « ne connaissez pas, ne puisse en préparer un autre « à Virginie par des lois qui vous sont également « inconnues? Quand nous étions dans le néant, si « nous eussions été capables de penser, aurions-nous « pu nous former une idée de notre existence? et

« maintenant que nous sommes dans cette existence « ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce « qu'il y a au delà de la mort? par où nous en devons « sortir? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit « globe de notre terre, pour servir de théâtre à son « intelligence et à sa bonté; et n'a-t-il pu propager « la vie humaine que dans les champs de la mort? « Il n'y a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui « ne soit pleine d'êtres vivants qui ressortissent à « nous : et il n'existerait rien pour nous parmi tant « d'astres qui roulent sur nos têtes! Quoi! il n'y « aurait d'intelligence suprême et de bonté divine « précisément que là où nous sommes; et dans ces « globes rayonnants et innombrables, dans ces champs « infinis de lumière qui les environnent, que ni les « orages ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y « aurait qu'un espace vain et un néant éternel! Si « nous, qui ne nous sommes rien donné, osions « assigner des bornes à la puissance de laquelle nous « avons tout reçu, nous pourrions croire que nous « sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se « débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie!

« Sans doute il est quelque part un lieu où la vertu « reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heu- « reuse. Ah! si du séjour des anges elle pouvait se

« communiquer à vous, elle vous dirait, comme dans « ses adieux : O Paul! la vie n'est qu'une épreuve. « J'ai été trouvée fidèle aux lois de la nature, de « l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour « obéir à mes parents : j'ai renoncé aux richesses « pour conserver ma foi ; et j'ai mieux aimé perdre « la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma « carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour « toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, « au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux « qui effraient les hommes ne peut plus désormais « m'atteindre ; et vous me plaignez! Je suis pure et

« inaltérable comme une particule de lumière; et « vous me rappelez dans la nuit de la vie! O Paul! « ô mon ami! souviens-toi de ces jours de bonheur, « où dès le matin nous goûtions la volupté des cieux, « se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, « et se répandant avec ses rayons au sein de nos « forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous « ne pouvions comprendre la cause. Dans nos sou- « haits innocents nous désirions être tout vue, pour « jouir des riches couleurs de l'aurore; tout odorat, « pour sentir les parfums de nos plantes; tout ouïe, « pour entendre les concerts de nos oiseaux; tout « cœur, pour reconnaître ces bienfaits. Maintenant, à « la source de la beauté d'où découle tout ce qui est « agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, « touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir « alors que par de faibles organes. Ah! quelle langue « pourrait décrire ces rivages d'un orient éternel que « j'habite pour toujours! Tout ce qu'une puissance « infinie et une bonté céleste ont pu créer pour con- « soler un être malheureux; tout ce que l'amitié « d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, « peut mettre d'harmonie dans des transports com- « muns, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens « donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître « le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'au-

« ront plus de terme, par un hymen dont les flam-
« beaux ne pourront plus s'éteindre. Là j'apaiserai
« tes regrets; là j'essuierai tes larmes. O mon ami!
« mon jeune époux! élève ton âme vers l'infini pour
« supporter des peines d'un moment. »

a propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : « Elle n'est plus! elle n'est plus! » et une longue faiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit : « Puisque la mort est un bien, et que Virginie est « heureuse, je veux aussi mourir pour me re- « joindre à Virginie. » Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étais comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avait submergé. Hélas! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avait jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de La Tour dans un état de langueur qui avait encore augmenté. Marguerite était la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O mon bon voisin ! il m'a semblé, « cette nuit, voir Virginie vêtue de blanc, au milieu

« de bocages et de jardins délicieux. Elle m'a dit : Je « jouis d'un bonheur digne d'envie. Ensuite elle s'est « approchée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé avec « elle. Comme je m'efforçais de retenir mon fils, j'ai « senti que je quittais moi-même la terre, et que je le

« suivais avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu « dire adieu à mon amie ; aussitôt je l'ai vue qui nous « suivait avec Marie et Domingue. Mais ce que je « trouve encore de plus étrange, c'est que madame « de La Tour a fait, cette même nuit, un songe accom- « pagné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis. « Mon amie, je « crois que rien n'arrive dans le « monde sans la permission de « Dieu. Les songes annoncent quel- « quefois la vérité.

adame de La Tour me fit le récit d'un songe tout à fait semblable, qu'elle avait eu cette même nuit. Je n'avais jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons et Brutus, qui n'étaient pas des esprits faibles. L'ancien et le nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin, à cet égard, que de ma propre expérience, et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnements des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout

du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploierait-elle pas de semblables pour la même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme : pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une âme vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur?

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçait sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin, huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de La Tour, « dans l'espérance, lui dit-« elle, d'une douce et éternelle réunion. La mort « est le plus grand des biens, ajouta-t-elle; on doit « la désirer. Si la vie est une punition, on doit en « souhaiter la fin; si c'est une épreuve, on doit la « demander courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étaient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas longtemps à leurs maîtresses.

Pour le pauvre Fidèle, il était mort de langueur à peu près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi madame de La Tour, qui se soutenait au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'âme incroyable. Elle avait consolé Paul et Marguerite jus-

qu'au dernier instant, comme si elle n'avait eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parlait, chaque jour, comme d'amis chéris qui étaient dans le voisinage. Cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle priait Dieu de les lui pardonner, et d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle était tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle était agitée de vapeurs qui lui rendaient la vie et la mort également insupportables. Tantôt elle se reprochait la fin prématurée de sa charmante

petite-nièce, et la perte de sa mère qui s'en était suivie. Tantôt elle s'applaudissait d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disait-elle, avaient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, s'écriait-elle, ces fainéants périr dans nos colonies ! » Elle ajoutait que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étaient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout à coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnait à des terreurs superstitieuses qui la remplissaient de frayeurs mortelles. Elle courait porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeaient, les suppliant d'apaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune : comme si des biens qu'elle avait refusés aux malheureux pouvaient plaire au père des hommes ! Souvent son imagination lui représentait des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erraient en l'appelant à grands cris. Elle se jetait aux pieds de ses directeurs, et elle imaginait contre elle-même des tortures et des supplices ; car le ciel, le juste ciel envoie aux âmes cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour à tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avait sacrifié les sentiments de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passerait, après elle, à des parents qu'elle haïssait. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquelles elle était sujette, la firent enfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte; et, comme elles avaient endurci le cœur de celle qui les possédait, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiraient. Elle mourut donc; et ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connaître qu'elle était dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avait dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres

mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus ; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie ; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse ; à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes amants une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail, et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monuments élevés à la gloire des rois, a donné à quelques par-

ties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé la PASSE DU SAINT-GÉRAN, du

nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le *Saint-Géran* ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAIE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable; comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur, sur les mêmes rivages qu'elle avait honorés de son innocence.

eunes gens si tendrement unis! mères infortunées! chère famille! ces bois qui vous donnaient leurs ombrages, ces fontaines qui coulaient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres

sont devenues sauvages; vos vergers sont détruits; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul.

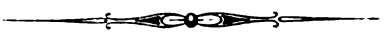
En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes; et les miennes avaient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

NOTES

DE

PAUL ET VIRGINIE

NOTES



NOTE PREMIÈRE.

Page 83. Cette montagne était celle des Trois-Mamelles.

Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles; car c'est d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rochers qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables dans les *Études de la nature.*

NOTE II.

Page 89. Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre.

Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidèle ressemble beaucoup à celui du chien sauvage Oniah, rapporté par M. Crève-Cœur, dans un ouvrage plein d'humanité intitulé : *Lettres d'un Cultivateur américain.*

L'anecdote à laquelle Bernardin de Saint-Pierre fait allusion est racontée par M. Saint-John de Crève-Cœur, dans une lettre en date du 4 septembre 1773. Un nommé Le Fèvre, petit-fils d'un protestant français exilé par la révocation de l'édit de Nantes, vivait dans le Comté de Ulster. « Étant un jour chez ce colon, dit le narrateur, le plus jeune de ses onze enfants, âgé de quatre ans, disparut vers les dix heures du matin : la famille alarmée fit sur les bords de la rivière et dans les champs de vaines perquisitions. Les parents, effrayés, envoyèrent chercher les voisins; nous entrâmes dans le bois, que nous parcourûmes avec l'attention la plus scrupuleuse; mille fois nous l'appelâmes, nous n'entendîmes d'autres réponses que celles des échos. Nous nous rassemblâmes enfin aux pieds de la montagne des Châtaigniers (*Castagnia bush*), sans avoir pu apercevoir le moindre vestige de cet enfant. Je n'ai de ma vie vu une scène plus affligeante.

Après nous être reposés pendant quelques minutes, nous nous divisâmes en plusieurs compagnies; la nuit vint, sans qu'il nous fût possible de nous flatter d'aucune espérance; les parents, au désespoir, refusèrent de retourner chez eux. Leur terreur était sans cesse augmentée par la connaissance qu'ils avaient de l'activité et de la fureur des chats de montagnes, dont les hommes ne peuvent pas toujours se défendre. Ils se peignaient un loup affamé dévorant leur enfant, et faisant ruisseler sur la terre le

dernier sang qu'ils avaient produit. Quelle nuit sombre et mélancolique ! elle me sembla durer un mois. « Dérick, mon pauvre petit Dérick, où es-tu ? où es-tu, mon enfant ? réponds à ta mère, si tu l'entends ? » Tout fut inutile. Aussitôt que le jour parut, chacun de nous recommença à chercher, mais avec aussi peu de succès que le jour précédent : nous étions tous désolés et ne savions que faire.

Heureusement un sauvage, chargé de pelleteries, venant du village d'Anaquaga, passa par la maison de Le Fèvre, à dessein de s'y reposer ; il fut surpris de n'y trouver qu'une vieille négresse infirme.

« Où est mon frère, lui demanda ce sauvage ?

— Hélas ! dit la femme noire, il a perdu son petit Dérick, et tout le voisinage est employé à le chercher dans le bois. »

Il était alors trois heures après midi. « Sonne la trompe ; tâche de faire revenir ton maître, je retrouverai son petit enfant. »

Aussitôt que le père fut revenu, le sauvage lui demanda les souliers et les bas que le petit Dérick avait portés le plus récemment : il les fit flairer à son chien ; puis, prenant la maison comme centre, il décrivit un cercle d'un quart de mille de rayon, faisant sentir la terre à son chien partout où il le conduisait. Le cercle n'était pas encore achevé, lorsque l'intelligent animal se mit à aboyer. Sa voix ranima quelques lueurs d'espérance dans le cœur des parents. Le chien suivit la piste, et aboya encore, nous le poursuivîmes de toutes nos forces, et bientôt nous le perdîmes de vue dans l'épaisseur des bois. Au bout d'une demi-heure nous le vîmes revenir ; sa contenance était visiblement changée ; elle annonçait une joie vive ; j'étais persuadé qu'il avait retrouvé l'enfant ; mais était-il mort ou en vie ? c'est ce que nous nous demandions avec anxiété.

Le sauvage suivit son chien, et trouva, au pied d'un grand arbre, le jeune Dérick, dans un état d'anéantissement voisin de la mort : il le prit tendrement dans ses bras, et se hâta de nous l'apporter. Heureusement le père et la mère avaient été préparés

à cette entrevue par leurs précédentes émotions. Ils coururent à la rencontre de leur frère, et reçurent leur cher Dérick avec une extase et un empressement que je ne puis vous décrire..... Les larmes vinrent aux yeux de tous les assistants; toute angoisse s'évanouit. Pour moi, je serrai avec énergie les mains du père dans les miennes sans pouvoir prononcer une seule parole. Après avoir baigné de pleurs le visage de l'enfant, les parents se jetèrent au cou du sauvage, dont le cœur, naturellement plus dur, s'attendrit néanmoins : c'était la première fois que je voyais pleurer un Indien.

Leur reconnaissance s'étendit jusqu'au chien, dont l'admirable instinct s'était montré supérieur à tous les efforts de l'intelligence.

Au retour, Le Fèvre ordonna une fête; il invita quatre-vingt-trois personnes, et nous passâmes la nuit à nous réjouir. Plusieurs habitants vinrent à cheval, au point du jour, partager l'allégresse générale. Blancs et Noirs félicitaient à l'envi les parents. Ce fut une tâche vraiment pénible pour Le Fèvre de recevoir tant de compliments. A peine avait-il le temps d'embrasser son enfant, qui, pendant cette nuit si différente de celle que nous avions passée, dormit sur les genoux de sa mère.

Le lendemain, Le Fèvre offrit au sauvage ce qu'il croyait pouvoir lui être utile; mais celui-ci, confus et peu accoutumé à tout ce bruit, s'était retiré dans la grange. Après s'être fait prier longtemps, il accepta une carabine de Lancaster, du prix de cent soixante livres.

Le nom de cet honnête Indien était Téwénissa; celui de son chien, Oniah. Vers les dix heures, Le Fèvre réunit toute la société dans la cour, fit asseoir l'Indien auprès de lui, pris son enfant dans ses bras, et s'exprima ainsi, dans la langue des Indiens :

« Téwénissa, avec cette branche de wampun, je te touche les oreilles; Téwénissa, je m'adresse à toi. Tu as guéri la blessure de mon cœur; je pleurais amèrement, craignant d'avoir perdu mon enfant, et tu as desséché mes pleurs. J'étais comme un

serpent engourdi, et tu m'as réchauffé. Que ferai-je pour toi, Téwénissa? il y a déjà longtemps que tu connais mon cœur, et que je t'ai pris pour ami. Aujourd'hui, devant tous ces témoins, je te reconnais et t'adopte pour frère. Écoute, Téwénissa, si jamais tu deviens incapable de chasser, viens ici y vivre à ta façon; je t'y bâtirai un wigwam. Je ne t'offre point de terre; c'est de toi et de tes ancêtres que nous tenons celle que nous cultivons. Si jamais tu es blessé, viens sous mon toit, je sucerai ta blessure: si jamais tu es las de ton village et des tiens, viens vivre avec un homme blanc qui t'aime. Si tu as sujet de pleurer, je sécherai tes larmes, comme tu as séché les miennes; si Kitchy manitou, le mauvais génie, te prive de tes enfants, viens ici, tu y trouveras une peau d'ours; je te consolerai si je le puis. Comme à mon frère adoptif, je te donne cette branche de wampun bleu et blanc. Quand les tiens, à ton retour à Anaquaga, te verront porter ce wampun sur ta poitrine, tu leur diras ce qui s'est passé. Quand ton chien sera vieux et ne pourra plus te suivre, je lui donnerai de la viande et du repos. Téwénissa, j'ai fini. »

Il prit ensuite le sauvage par la main, le fit fumer dans sa pipe, et ajouta en langue hollandaise : « Mes voisins et amis, voilà mon frère; que désormais le nom de Dérick, par lequel mon onzième enfant était connu, soit entièrement oublié, comme s'il ne l'eût jamais reçu à son baptême, et qu'il ne soit appelé, le reste de sa vie, que par celui de son libérateur et oncle Téwénissa. »

Toute l'assemblée applaudit. Le sauvage, les yeux vers la terre, fuma environ un quart d'heure sans rien dire, et ensuite il parla ainsi :

« Dérick, je te donne une branche de wampun afin que tu m'entendes mieux; avec cette même branche, je nettoierai le sentier qui mène de notre village à ton wigwam. Écoute, ce que tu m'as dit est gravé dans mon esprit. Tu es mon frère, quoique nous ne soyons pas du même sang; mon wigwam est devenu le tien jusqu'à ce que nous allions vers l'Orient, au lieu du

repos; à ton tour, donne-moi ta main et fume dans ma pipe. Mon frère, je n'ai rien fait pour toi que tu n'eusses fait pour moi; c'est le bon génie qui voulut que je passasse hier devant ton wigwam. Puisque tu es heureux, je suis heureux : puisque ton esprit se réjouit, le mien se réjouit aussi. Quand tu viendras à Anaquaga, tu n'iras plus te réchauffer au feu de Mataren, de Togararoca, de Wapwalipen, et de tes autres amis; mon foyer est dès aujourd'hui le tien; je t'y donnerai une peau d'ours pour te reposer. J'ai fini : Voici une seconde branche de wampun, afin que tu te rappelles mes paroles. »

Ainsi se termina la cérémonie. L'enfant, devenu homme, n'a jamais quitté un nom qui était devenu le gage de sa reconnaissance, ainsi que de celle de son père. J'ai vu plusieurs de ses lettres signées Téwénissa Le Fèvre. Son libérateur et oncle adoptif mourut quelques années après; le jeune homme, par l'aveu de son père, fut à Anaquaga, où, devant tous les Indiens et le missionnaire, qui était un ministre morave, il adopta pour frère celui des enfants du vieux Téwénissa qui portait le même nom. Ce sauvage n'a jamais depuis traversé les montagnes bleues sans s'arrêter chez le jeune Le Fèvre, à qui j'ai entendu dire bien des fois qu'aussi longtemps qu'il vivra, il n'oubliera point qu'il doit la vie au père de ce frère adoptif. »

LA

CHAUMIÈRE

INDIENNE

LE DOCTEUR.

Il y a environ trente ans qu'il se forma à Londres une compagnie de savants anglais, qui entreprit d'aller chercher, dans diverses parties du monde, des lumières sur toutes les sciences, afin d'éclairer les hommes et de les rendre plus heureux. Elle était défrayée par une compagnie de souscripteurs de la même nation, composée de négociants, de lords, d'évêques, d'universités,

et de la famille royale d'Angleterre, à laquelle se joignirent quelques souverains du nord de l'Europe. Ces savants étaient au nombre de vingt; et la société royale de Londres avait donné à chacun d'eux un volume contenant l'état des questions dont il devait rapporter les solutions. Ces questions montaient au nombre de trois mille cinq cents. Quoiqu'elles fussent toutes différentes pour chacun de ces docteurs, et convenables au pays où ils devaient voyager, elles étaient toutes liées entre elles, en sorte que la lumière répandue sur l'une devait nécessairement s'étendre sur toutes les autres. Le président de la société royale, qui les avait rédi-

gées à l'aide de ses confrères, avait fort bien senti que l'éclaircissement d'une difficulté dépend souvent de la solution d'une autre, et celle-ci d'une précédente, ce qui mène, dans la recherche de la vérité, bien plus loin qu'on ne pense. Enfin, pour

me servir des expressions mêmes employées par le président dans leurs instructions, c'était le plus superbe édifice encyclopédique qu'aucune nation eût encore élevé aux progrès des connaissances humaines; ce qui prouve bien, ajoutait-il, la nécessité des corps académiques pour mettre de l'ensemble dans les vérités dispersées par toute la terre.

Chacun de ces savants voyageurs avait, outre son volume de questions à éclaircir, la commission d'acheter, chemin faisant, les plus anciens exemplaires de la Bible et les manuscrits les plus rares en tout genre, ou au moins de ne rien épargner pour s'en procurer de bonnes copies. Pour cela, leurs souscripteurs leur avaient procuré à tous des lettres de recommandation pour les consuls, ministres et ambassadeurs de la Grande-Bretagne, qu'ils devaient trouver sur leur route, et, ce qui vaut mieux encore, de bonnes lettres de change, endossées par les plus fameux banquiers de Londres.

e plus savant de ces docteurs, qui savait l'hébreu, l'arabe et l'indou, fut envoyé par terre aux Indes orientales, le berceau de tous les arts et de toutes les sciences. Il prit d'abord son chemin par la Hollande, et visita successi-

vement la synagogue d'Amsterdam et le synode

de Dordrecht; en France, la Sorbonne et l'Aca-

démie des Sciences de Paris; en Italie, quantité

d'académies, de muséum et de bibliothèques, entre autres le muséum de Florence, la bibliothèque

de Saint-Marc, à Venise, et à Rome, celle du

Vatican. Étant à Rome, il balança si, avant de

se diriger vers l'Orient, il irait en Espagne con-

sulter la fameuse université de Salamanque; mais,

dans la crainte de l'inquisition, il aima mieux s'embarquer tout droit pour la Turquie. Il passa donc à Constantinople, où, pour son argent, un effendi le

mit à même de feuilleter tous les livres de la mos-

quée de Sainte-Sophie. De là il fut en Égypte, chez

les Cophtes; puis chez les Maronites du mont Liban,

les moines du mont Carmel;

de là à Sana, en Arabie;

ensuite à Ispahan,

à Kandahar,

Delhi,

Agra :

enfin, après trois ans de courses, il arriva sur les

bords du Gange, à Bénarès, l'Athènes des Indes, où il

conféra avec les brames. Sa collection d'anciennes

éditions, de livres originaux, de manuscrits rares,

de copies, d'extraits et d'annotations en tout genre, se trouva alors la plus considérable qu'aucun particulier eût jamais faite. Il suffit de dire qu'elle composait quatre-vingt-dix ballots, pesant ensemble neuf mille cinq cent quarante livres, poids de troy. Il était sur le point de s'embarquer pour Londres avec une si riche cargaison de lumières, plein de joie d'avoir surpassé les espérances de la société royale lorsqu'une réflexion toute simple vint l'accabler de chagrin. Il

pensa qu'après avoir conféré avec les rabbins juifs,

les ministres protestants, les surintendants des églises

luthériennes, les docteurs catholiques, les acadé-

miciens de Paris, de la Crusca, des Arcades et de

vingt-quatre autres des plus célèbres académies d'Ita-

lie, les papas grecs, les molhas turcs, les verbiests

arméniens, les seidres et les casys persans, les

cheiks arabes, les anciens parsis, les pandects indiens,

loin d'avoir éclairci aucune des trois mille cinq cents questions de la société royale, il n'avait contribué qu'à en multiplier les doutes; et comme elles étaient toutes liées les unes aux autres, il s'ensuivait, au contraire, de ce qu'avait pensé son illustre président, que l'obscurité d'une solution obscurcissait l'évidence d'une autre, que les vérités les plus claires étaient devenues tout à fait problématiques, et qu'il était même impossible d'en démêler aucune dans ce vaste labyrinthe de réponses et d'autorités contradictoires.

e docteur en jugeait par un simple aperçu. Parmi ces questions, il y en avait à résoudre deux cents sur la théologie des Hébreux; quatre cent quatre-vingt sur celles des diverses communions de l'église grecque et de l'église romaine; trois cent douze

sur l'ancienne religion des brames; cinq cent huit sur la langue sanscrite ou sacrée; trois sur l'état actuel du

peuple indien; deux cent onze sur le commerce des Anglais aux Indes, sept cent vingt-neuf sur les anciens monuments des îles d'Éléphanta et de Salsette, dans

le voisinage de l'île de Bombay; cinq sur l'antiquité

du monde; six cent soixante-treize sur l'origine de

l'ambre gris et sur les propriétés des différentes espèces de bézoards; une sur la cause non encore examinée du cours de l'océan Indien, qui flue six mois vers l'orient et six mois vers l'occident; et trois cent soixante-dix-huit sur les sources et les inondations périodiques du Gange. A cette occasion, le docteur était invité de recueillir, sur sa route, tout ce qu'il pourrait, touchant les sources et les inondations du Nil, qui occu-

paient les savants de l'Europe depuis tant de siècles. Mais il jugea cette matière suffisamment débattue, et étrangère d'ailleurs à sa mission. Or, sur chacune des questions proposées par la société royale, il apportait, l'une dans l'autre, cinq solutions différentes, qui, pour les trois mille cinq cents questions, donnaient dix-sept mille cinq cents réponses; et, en supposant que chacun de ses dix-neuf confrères en rapportât autant de son côté, il s'ensuivait que la société royale

aurait trois cent cinquante mille difficultés à résoudre, avant de pouvoir établir aucune vérité sur une base solide. Ainsi, toute leur collection, loin de faire converger chaque proposition vers un centre commun, suivant les termes de leur instruction, les ferait au contraire diverger l'une de l'autre, sans qu'il fût possible de les rapprocher. Une autre réflexion faisait encore plus de peine au docteur; c'est que, quoiqu'il eût employé, dans ses laborieuses recherches, tout le sang-froid de son pays, et une politesse qui lui était particulière, il s'était fait des ennemis implacables de la plupart des docteurs avec lesquels il avait argumenté. Que deviendra donc, disait-il, le repos de mes compatriotes, quand je leur aurai rapporté dans mes quatre-vingt-dix ballots, au lieu de la vérité, de nouveaux sujets de doutes et de disputes?

Il était au moment de s'embarquer pour l'Angleterre, plein de perplexité et d'ennui, lorsque les brames de Bénarès lui apprirent que le brame supérieur de la fameuse pagode de Jagrenat, ou Jagernat, située sur la côte d'Orixa, au bord de la mer, près d'une des embouchures du Gange,

était seul capable de résoudre toutes les questions de la société royale de Londres. C'était en effet le plus fameux pandect, ou docteur, dont on eût jamais ouï parler : on venait le consulter de toutes les parties de l'Inde, et de plusieurs royaumes de l'Asie.

ussitôt le docteur anglais partit pour Calcuta, et s'adressa au directeur de la compagnie anglaise des Indes, qui, pour l'honneur de sa nation et la gloire des sciences, lui donna, pour le porter à Jagrenat, un palanquin à tendelets de soie cramoisie, à glands d'or, avec deux relais de vigoureux coulis, ou

porteurs, de quatre hommes chacun ; deux portefaix ;

un porteur d'eau ; un porteur de gargoulette, pour le

rafraîchir; un porteur de pipe; un porteur d'om-

brelle, pour le couvrir du soleil le jour; un masal-

chi, ou porte-flambeau, pour la nuit; un fendeur

de bois; deux cuisiniers; deux chameaux, et leurs

conducteurs, pour porter ses provisions et ses ba-

gages; deux pions, où coureurs, pour l'annoncer;

quatre cipayes ou reispoutes, montés sur des chevaux persans, pour l'escorter; et un porte-étendard.

avec son étendard aux armes d'Angleterre. On eût pris le docteur, avec son bel équipage, pour un commis de la compagnie des Indes. Il y avait cependant cette différence que le docteur, au lieu d'aller

chercher des présents, était chargé d'en faire. Comme on ne paraît point, aux Indes, les mains vides devant

les personnes constituées en dignité, le directeur lui avait donné, aux frais de sa nation, un beau télescope, et un tapis de pied de Perse pour le chef des brames; des chittes superbes pour sa femme, et trois pièces de taffetas de la Chine, rouges, blanches et jaunes, pour faire des écharpes à ses disciples. Les présents, chargés sur les chameaux, le docteur se mit en route dans son palanquin, avec le livre de la société royale.

hemin faisant, il pensait à la question par laquelle il débuterait avec le chef des brames de Jagrenat, s'il commencerait par une des trois cent soixante-dix-huit qui avaient rapport aux sources et aux inondations du Gange, ou par celle qui regardait le cours alternatif et semi-annuel de la mer des Indes, qui pouvait servir à découvrir les sources et les mouvements périodiques de l'Océan par tout le globe. Mais, quoique cette question intéressât la physique infiniment plus que toutes celles qui avaient été faites depuis tant de siècles sur les sources et les accroissements même du Nil, elle n'avait pas encore attiré l'attention des savants de l'Europe. Il préférait donc d'interroger le brame sur l'universalité du déluge, qui a excité tant de disputes;

ou, en remontant plus haut, s'il est vrai que le soleil ait changé plusieurs fois son cours, se levant à l'occident et se couchant à l'orient, suivant la tradition des prêtres de l'Égypte, rapportée par Hérodote; et même sur l'époque de la création de la terre, à laquelle les Indiens donnent plusieurs millions d'années d'antiquité. Quelquefois il trouvait qu'il serait plus utile de le consulter sur la meilleure sorte de gouvernement à donner à une nation, et même sur les droits de l'homme, dont il n'y a de code nulle part; mais ces dernières questions n'étaient pas dans son livre.

ependant, disait le docteur, avant tout, il me semblerait à propos de demander au pandect indien par quel moyen on peut trouver la vérité; car si c'est avec la raison, comme j'ai tâché de le faire jusqu'à présent, la raison varie chez tous les hommes : je dois lui demander aussi où il faut chercher la vérité; car si c'est dans les livres, ils se contredisent tous : et enfin, s'il faut communiquer la vérité aux hommes; car dès qu'on la leur fait connaître, on se brouille avec eux. Voilà trois questions préalables auxquelles notre illustre président n'a pas pensé. Si le brame de Jagrenat peut me les résoudre, j'aurai

la clef de toutes les sciences, et, ce qui vaut encore mieux, je vivrai en paix avec tout le monde.

'est ainsi que le docteur raisonnait avec lui-même. Après dix jours de marche, il arriva sur les bords du golfe du Bengale; il rencontra sur sa route quantité de gens qui revenaient de Jagrenat, tous enchantés de la science du chef des pandects qu'ils venaient de consulter. Le onzième jour, au soleil levant, il aperçut la fameuse pagode de Jagrenat, bâtie sur le bord de la mer, qu'elle semblait dominer avec ses grands murs rouges et ses galeries, ses dômes et ses tourelles de marbre blanc. Elle s'élevait au centre de neuf avenues d'arbres toujours verts, qui divergent vers autant de royaumes. Chacune de ces avenues est formée d'une espèce d'arbres différente, de palmiers arecs, de tecques, de cocotiers, de manguiers, de lataniers, d'arbres de camphre, de bambous, de badamiers, d'arbres de sandal; et se dirige vers Ceylan, Golconde, l'Arabie, la Perse, le Thibet, la Chine, le royaume d'Ava, celui de Siam, et les îles de la mer des Indes. Le docteur arriva à la pagode par l'avenue de bambous, qui côtoie le Gange et les îles enchantées de son embouchure. Cette pagode, quoique bâtie

dans une plaine, est si élevée que, l'ayant aperçue le matin, il ne put s'y rendre que vers le soir. Il fut véritablement frappé d'admiration quand il considéra

de près sa magnificence et sa grandeur. Ses portes de bronze étincelaient des rayons du soleil couchant; et les aigles planaient autour de son faîte, qui se perdait dans les nues. Elle était entourée de grands bassins

de marbre blanc, qui réfléchissaient au fond de leurs eaux transparentes ses dômes, ses galeries et ses portes : tout autour régnaient de vastes cours, et des jardins environnés de grands bâtiments où logeaient les brames qui la desservaient.

es pions du docteur coururent l'annoncer; et aussitôt une troupe de jeunes bayadères sortit d'un des jardins, et vint au-devant de lui en chantant et en dansant au son des tambours de basque. Elles avaient pour colliers des cordons

de fleurs de mougris, et pour ceintures, des guirlandes de fleurs de frangipanier. Le docteur, en-

touré de leurs parfums, de leurs danses et de leur musique, s'avança jusqu'à la porte de la pagode, au fond de laquelle il aperçut, à la clarté de plusieurs lampes d'or et d'argent, la statue de Jagrenat, la septième incarnation de Brama, en forme de pyramide, sans pieds et sans mains, qu'il avait perdus en voulant porter le monde pour le sauver. A ses pieds étaient prosternés la face contre terre, des pénitents, dont les uns promettaient, à haute voix, de se faire accrocher, le jour de sa fête, à son char par les épaules, et les autres, de se faire écra-

ser sous ses roues. Quoique le spectacle de ces fanatiques, qui poussaient de profonds gémissements en prononçant leurs horribles vœux, inspirât une sorte de terreur, le docteur se préparait à entrer dans la pagode, lorsqu'un vieux brame, qui en gardait la porte, l'arrêta, et lui demanda quel était le sujet qui l'amenait. Lorsqu'il l'eut appris, il dit au docteur : « Qu'attendu sa qualité de frangui, ou

« d'impur, il ne pouvait se présenter, ni devant « Jagrenat, ni devant son grand prêtre, qu'il n'eût « été lavé trois fois dans un des lavoirs du temple, « et qu'il n'eût rien sur lui qui fût de la dépouille « d'aucun animal, mais surtout ni poil de vache, « parce qu'elle est adorée des brames; ni poil de « porc, parce qu'il leur est en horreur. — Com- « ment ferai-je donc? lui répondit le docteur. J'ap- « porte en présent, au chef des brames, un tapis « de Perse, de poil de chèvre d'Angora; des étoffes « de la Chine, qui sont de soie. — Toutes choses, « repartit le brame, offertes au temple de Jagre- « nat, ou à son grand prêtre, sont purifiées par le « don même; mais il n'en peut être ainsi de vos « habillements. » Il fallut donc que le docteur ôtat son surtout de laine d'Angleterre, ses souliers de peau de chèvre, et son chapeau de castor. En-

suite, le vieux brame l'ayant lavé trois fois, le revêtit d'une toile de coton couleur de sandal, et le

conduisit à l'entrée de l'appartement du chef des brames. Le docteur se préparait à y entrer, tenant sous son bras le livre des questions de la société royale, lorsque son introducteur lui demanda de quelle manière ce livre était couvert. « Il est relié en veau, répondit le docteur. — Comment! dit le brame hors de lui, ne vous ai-je pas prévenu que la vache était adorée des brames? et vous osez vous présenter devant leur chef avec un livre couvert de la peau d'un veau! Le docteur aurait été obligé d'aller se purifier dans le Gange, s'il n'eût abrégé toute difficulté en présentant quelques pagodes, ou pièces d'or, à son introducteur. Il laissa donc le livre des questions dans son palanquin; mais il s'en consolait en lui-même, en disant : « Au bout du compte, je n'ai que trois questions à faire à ce docteur indien. Je serai content s'il m'apprend par quel moyen on doit chercher la vérité, où on peut la trouver, et s'il faut la communiquer aux hommes. »

e vieux brame introduisit donc le docteur anglais, revêtu de sa toile de coton, nu-tête et nu-pieds, chez le grand prêtre de Jagrenat, dans un vaste salon soutenu par des colonnes de bois de sandal. Les murs en étaient verts étant corroyés de stuc mêlé de bouze de vache, si brillant et si poli qu'on pouvait s'y mirer. Le plancher était couvert de nattes très-fines, de six pieds de long sur autant de large. Au fond du

salon était une estrade, entourée d'une balustrade de bois d'ébène; et sur cette estrade, on entrevoyait, à travers un treillis de cannes d'Inde vernies en rouge, le vénérable chef des pandects avec sa barbe blanche, et trois fils de coton passés en bandoulière, suivant l'usage des brames. Il était assis sur un tapis jaune,

les jambes croisés, dans un état d'immobilité si parfaite, qu'il ne remuait pas même les yeux. Quelques-uns de ses disciples chassaient les mouches autour de

lui, avec des éventails de queue de paon; d'autres brûlaient, dans des cassolettes d'argent, des parfums de bois d'aloès; et d'autres jouaient du tympanon sur un mode très-doux. Le reste, en grand nombre, parmi lesquels étaient des faquirs, des joguis et des santons, était rangé sur plusieurs files, des deux côtés de la salle, dans un profond silence, les yeux fixés en terre, et les bras croisés sur la poitrine.

Le docteur voulut d'abord s'avancer jusqu'au chef des pandects pour lui faire son compliment; mais son introducteur le retint à neuf nattes de là, en lui disant que les omrahs, ou grands seigneurs

indiens, n'allaient pas plus loin; que les rajahs, ou souverains de l'Inde, ne s'avançaient qu'à six nattes; les princes, fils du Mogol, à trois; et qu'on n'accordait qu'au Mogol l'honneur d'approcher jusqu'au vénérable chef, pour lui baiser les pieds.

Cependant plusieurs brames apportèrent, jusqu'au pied de l'estrade, les télescopes, les chittes, les pièces de soie et le tapis, que les gens du docteur avaient déposés à l'entrée de la salle; et le vieux brame y ayant jeté les yeux, sans donner aucune marque d'approbation, on les emporta dans l'intérieur des appartements.

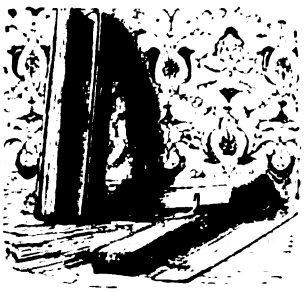
Le docteur anglais allait commencer un fort beau discours en langue hindoue, lorsque son introducteur le prévint qu'il devait attendre que le grand prêtre l'interrogeât. Il le fit donc asseoir sur ses talons, les jambes croisées comme un tailleur, suivant l'usage du pays. Le docteur murmurait en lui-même de tant de formalités; mais que ne fait-on pas pour trouver la vérité, après être venu la chercher aux Indes?

Dès que le docteur se fut assis, la musique se tut, et après quelques moments d'un profond si-

lence, le chef des pandects lui fit demander pourquoi il était venu à Jagrenat.

uoique le grand prêtre de Jagrenat eût parlé en langage hindou, assez distinctement pour être entendu d'une partie de l'assemblée, sa parole fut portée par un faquir qui la donna à un autre, et cet autre à un troisième, qui la rendit au docteur. Celui-ci répondit dans la même langue : « Qu'il était venu à Jagrenat consulter le chef des brames, sur sa grande réputation, pour savoir de lui par quel moyen on pourrait connaître la vérité. »

a réponse du docteur fut apportée au chef des pandects par les mêmes interlocuteurs qui avaient été chargés de la demande. Il en fut ainsi du reste du colloque.



e vieux chef des pandects, après s'être un peu recueilli, répondit : « La vérité ne se peut connaître que par le moyen des brames. » Alors toute l'assemblée s'inclina, en admirant la réponse de son chef.

ù faut-il chercher la vérité? reprit assez vivement le docteur anglais. — Toute vérité, répondit le vieux docteur indien, est renfermée dans les quatre beths, écrits il y a cent vingt mille ans dans la langue sanscrite, dont les seuls brames ont l'intelligence. — A ces mots, tout le salon retentit d'applaudissements.

Le docteur, reprenant son sang-froid, dit au grand-prêtre de Jagrenat : « Puisque Dieu a renfermé la vérité dans les livres dont l'intelligence n'est réservée qu'aux brames, il s'ensuit donc que Dieu en a

interdit la connaissance à la plupart des hommes, qui ignorent même s'il existe des brames : or, si cela était, Dieu ne serait pas juste. »

rama l'a voulu ainsi, reprit le grand-prêtre. On ne peut rien opposer à la volonté de Brama. » Les applaudissements de l'assemblée redoublèrent. Dès qu'ils se furent apaisés, l'Anglais proposa sa troisième question : « Faut-il communiquer la vérité aux hommes. »

« Souvent, dit le vieux pandect, c'est prudence de la cacher à tout le monde; mais c'est un devoir de la dire aux brames. »

« Comment! s'écria le docteur anglais en colère, il faut dire la vérité aux brames, qui ne la disent à personne! En vérité, les brames sont bien injustes. »

ces mots, il se fit un tumulte épouvantable dans l'assemblée. Elle avait entendu sans murmurer taxer Dieu d'injustice; mais il n'en fut pas de même quand elle s'entendit appliquer ce reproche. Les pandects, les faquirs, les santons, les joguis, les brames et leurs disciples voulaient argumenter tous à la fois contre le docteur anglais ; mais le grand-prêtre de Jagrenat fit cesser le bruit en frappant des mains, et di-

sant d'une voix très-distincte : « Les brames ne disputent point comme les docteurs de l'Europe. » Alors s'étant levé, il se retira aux acclamations de toute l'Assemblée, qui murmurait hautement contre le docteur, et lui aurait peut-être fait un mauvais parti sans la crainte des Anglais, dont le crédit est tout-puissant sur les bords du Gange. Le docteur étant sorti du salon, son introducteur lui dit : « Notre très-vénérable père vous aurait fait présenter, suivant l'usage, le sorbet, le bétel et les parfums ; mais vous l'avez fâché. — Ce serait à moi à me fâcher, reprit le docteur, d'avoir pris tant de peines inutiles. — Mais de quoi donc votre chef a-t-il à se plaindre? — Comment! reprit l'introducteur, vous voulez disputer contre lui? Ne savez-vous pas qu'il est l'oracle des Indes, et que chacune de ses paroles est un rayon d'intelligence? — Je ne m'en serais jamais douté, » dit le docteur, en prenant son surtout, ses souliers et son chapeau. Le temps était à l'orage et la nuit s'approchait ; il demanda à la passer dans un des logements de la pagode ; mais on lui refusa d'y coucher, à cause qu'il était frangui. Comme la cérémonie l'avait fort altéré, il demanda à boire. On lui apporta de l'eau dans une gargoulette ; mais dès qu'il y eut bu, on la cassa, parce que, comme frangui, il l'avait souillée en buvant à même. Alors le docteur, très-piqué, appela ses gens prosternés en adoration sur les degrés de

la pagode, et étant remonté dans son palanquin, il se remit en route par l'allée des bambous, le long de

la mer, à l'entrée de la nuit, et sous un ciel couvert de nuages. Chemin faisant, il se disait à lui-même : Le proverbe indien est bien vrai : tout Européen qui vient aux Indes gagne de la patience, s'il n'en a pas ; et il la perd s'il en a. Pour moi, j'ai perdu la mienne. Comment ! je ne pourrai savoir par quel moyen on peut trouver la vérité, où il faut la chercher, et s'il faut la communiquer aux hommes ! L'homme est donc condamné par toute la terre aux erreurs et aux disputes : c'était bien la peine de venir aux Indes consulter les brames !

endant que le docteur raisonnait ainsi dans son palanquin, il survint un de ces ouragans qu'on appelle aux Indes un typhon. Le vent venait de la mer, et faisant refluer les eaux du Gange, les brisait en écume contre les îles de son embouchure. Il enlevait de leurs rivages des colonnes de sable, et de leurs

forêts des nuées de feuilles, qu'il emportait pêle-mêle à travers le fleuve et les campagnes, jusqu'au

haut des airs. Quelquefois il s'engouffrait dans l'allée des bambous, et quoique ces roseaux indiens fussent aussi élevés que les plus grands arbres, il les agitait comme l'herbe des prairies. On voyait, à travers les tourbillons de poussière et de feuilles, leur longue avenue tout ondoyante, dont une partie se renversait à droite et à gauche jusqu'à terre, tandis que l'autre se relevait en gémissant. Les gens du docteur, dans la crainte d'en être écrasés, ou d'être submergés par les eaux du Gange qui débordaient déjà leurs rivages, prirent leur chemin à travers les

champs, en se dirigeant au hasard vers les hauteurs voisines. Cependant la nuit vint; et ils marchaient depuis trois heures dans l'obscurité la plus profonde, ne sachant où ils allaient, lorsqu'un éclair, fendant les nues et blanchissant tout l'horizon, leur fit voir bien loin sur leur droite la pagode de Jagrenat, les îles du Gange, la mer agitée, et tout près, devant eux, un petit vallon et un bois entre deux collines.

Ils coururent s'y réfugier, et déjà le tonnerre faisait entendre ses lugubres roulements, lorsqu'ils arri-

vèrent à l'entrée du vallon. Il était flanqué de rochers, et rempli de vieux arbres d'une grosseur prodigieuse.

Quoique la tempête courbât leurs cimes avec d'horribles mugissements, leurs troncs monstrueux étaient inébranlables comme les rochers qui les environnaient. Cette portion de forêt antique paraissait l'asile du repos; mais il était difficile d'y pénétrer. Des rotins qui serpentaient à son orée, couvraient le pied de ces arbres, et des lianes qui s'élançaient d'un tronc à

l'autre, ne présentaient de tous côtés qu'un rempart de feuillages où paraissaient quelques cavernes de verdure, mais qui n'avaient point d'issue. Cependant les reispoutes s'y étant ouvert un passage avec leurs sabres, tous les gens de la suite y entrèrent avec le palanquin. Ils s'y croyaient à l'abri de l'orage, lorsque la pluie, qui tombait à verse, forma autour d'eux mille torrents. Dans cette perplexité, ils aperçurent, sous les arbres, dans le lieu le plus étroit du vallon, une lumière et une cabane. Le masalchi y courut pour allumer son flambeau; mais il revint un peu après, hors d'haleine, criant : « N'approchez pas d'ici, il y a un paria! » Aussitôt la troupe effrayée cria : « Un paria! un paria! » Le docteur, croyant que c'était quelque animal féroce, mit la main sur ses pistolets. « Qu'est-ce qu'un paria? demanda-t-il à son porte-flambeau. — C'est, lui répondit celui-ci, un homme qui n'a ni foi ni loi. — C'est, ajouta le chef des reispoutes, un Indien de caste si infâme, qu'il est permis de le tuer, si on en est seulement touché. Si nous entrons chez lui, nous ne pouvons, de neuf lunes, mettre le pied dans aucune pagode; et pour nous purifier, il faudra nous baigner neuf fois dans le Gange, et nous faire laver autant de fois, de la tête aux pieds, d'urine de vache, par la main d'un brame. » Tous les Indiens s'écrièrent : « Nous

n'entrerons point chez un paria. — Comment, dit le docteur à son porte-flambeau, avez-vous su que votre compatriote était paria, c'est-à-dire sans foi ni loi? — C'est, répondit le porte-flambeau, que lorsque j'ai ouvert sa cabane, j'ai vu qu'il était couché avec son chien sur la même natte que sa femme, à laquelle il présentait à boire dans une corne de vache. » Tous les gens de la suite du docteur répétèrent : « Nous n'entrerons point chez un paria. — Restez ici si vous voulez, leur dit l'Anglais; pour moi, toutes les castes de l'Inde me sont égales, lorsqu'il s'agit de me mettre à l'abri de la pluie. »

n disant ces mots, il sauta en bas de son palanquin, et prenant sous son bras son livre de questions avec son sac de nuit, et à la main ses pistolets et sa pipe, il s'en vint tout seul à la porte de la cabane. A peine il y eut frappé, qu'un homme d'une physionomie fort douce vint lui en ouvrir la porte, et s'éloigna de lui aussitôt, en lui disant : « Seigneur, je ne suis qu'un pauvre paria, qui ne suis pas digne de vous recevoir; mais si vous jugez à propos de vous mettre à l'abri chez moi, vous m'honorerez beaucoup. — Mon frère, lui répondit l'Anglais, j'ac-

cepte de bon cœur votre hospitalité. » Cependant le paria sortit avec une torche à la main, une charge de

bois sec sur son dos, et un panier plein de cocos et de bananes sous son bras; il s'approcha des gens de la suite du docteur, qui étaient à quelque distance de là, sous un arbre, et leur dit : « Puisque vous ne voulez pas me faire l'honneur d'entrer chez moi, voilà des fruits enveloppés de leurs écorces, que vous pouvez manger sans être souillés, et voilà du feu pour vous sécher et vous préserver des tigres. Que Dieu vous conserve! » Il rentra aussitôt dans sa cabane, et dit au docteur : « Seigneur, je vous le répète, je ne suis qu'un malheureux paria; mais, comme à votre teint blanc et à vos habits, je vois que vous n'êtes pas Indien, j'espère que vous n'aurez

pas de répugnance pour les aliments que vous présentera votre pauvre serviteur. » En même temps il mit à terre, sur une natte, des mangues, des pommes de crême, des ignames, des patates cuites sous la cendre, des bananes grillées, et un pot de riz accommodé au sucre et au lait de coco; après quoi il se retira sur sa natte, auprès de sa femme et de son enfant, endormi près d'elle dans un berceau. « Homme vertueux, lui dit l'Anglais, vous valez beaucoup mieux que moi, puisque vous faites du bien à ceux qui vous méprisent. Si vous ne m'honorez pas de votre présence sur cette même natte, je croirai que vous me prenez moi-même pour un homme méchant, et je sors à l'instant de votre cabane, dussé-je être noyé par la pluie, ou dévoré par les tigres. »

e paria vint s'asseoir sur la même natte que son hôte, et ils se mirent tous deux à manger. Cependant le docteur jouissait du plaisir d'être en sûreté au milieu de la tempête. La cabane était inébranlable : outre qu'elle était dans le plus étroit du vallon, elle était bâtie sous un arbre de war ou figuier des banians, dont les branches, qui poussent des paquets de racines à leurs extrémités, forment autant d'arcades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet arbre était si épais, qu'il n'y passait pas une goutte de pluie; et quoique l'ouragan fit entendre ses terribles rugissements entremêlés des éclats de la foudre, la fumée du foyer qui sortait par le milieu du toit, et la lumière de la lampe, n'étaient pas même agitées. Le docteur admirait autour de lui le calme de l'Indien et de sa femme, encore plus profond que celui des éléments. Leur enfant, noir et poli comme l'ébène, dormait dans son berceau; sa mère le berçait avec son pied, tandis qu'elle s'amusait à lui faire un collier avec des pois d'angole rouges et noirs. Le père jetait alternativement sur l'un et sur l'autre des regards pleins de tendresse. Enfin, jusqu'au chien prenait part au bonheur commun; couché avec un chat

auprès du feu, il entr'ouvrait de temps en temps les

yeux, et soupirait en regardant son maître.

ès que l'Anglais eut cessé de manger, le paria lui présenta un charbon de feu pour allumer sa pipe; et ayant pareillement allumé la sienne, il fit un signe à sa femme, qui apporta sur la natte deux tasses de coco, et une grande calebasse pleine de punch, qu'elle avait préparé pendant le souper, avec de l'eau, de l'arack, du jus de citron et du jus de canne de sucre.

endant qu'ils fumaient et buvaient alternativement, le docteur dit à l'Indien : « Je vous crois un des hommes les plus heureux que j'aie jamais rencontrés, et par conséquent un des plus sages. Permettez-moi de vous faire quelques questions. Comment êtes-vous si tranquille au milieu d'un si terrible orage? Vous

n'êtes cependant à couvert que par un arbre, et les arbres attirent la foudre. — Jamais, répondit le paria, la foudre n'est tombée sur un figuier des banians. — Voilà qui est fort curieux, reprit le docteur ; c'est sans doute parce que cet arbre a une électricité négative comme le laurier? — Je ne vous comprends pas, repartit le paria ; mais ma femme croit que c'est parce que le dieu Brama se mit un jour à l'abri sous son feuillage : pour moi, je pense que Dieu, dans ces climats orageux, ayant donné au figuier des banians

un feuillage fort épais, et des arcades pour y mettre les hommes à l'abri de l'orage, il ne permet pas qu'ils y soient atteints du tonnerre. — Votre réponse est bien religieuse, repartit le docteur. Ainsi c'est votre confiance en Dieu qui vous tranquillise. La conscience rassure mieux que la science. Dites-moi, je vous prie, de quelle secte vous êtes, car vous n'êtes d'aucune de celles des Indes, puisque aucun Indien ne veut communiquer avec vous. Dans la liste des castes savantes que je devais consulter sur ma route, je n'y ai point trouvé celle des parias. Dans quel canton de l'Inde est votre pagode? — Partout, répondit le paria : ma pagode c'est la nature; j'adore son auteur au lever du soleil, et je le bénis à son coucher. Instruit par le malheur, jamais je ne refuse mon secours à un plus malheureux que moi. Je tâche de rendre heureux ma femme, mon enfant, et même mon chat et mon chien. J'attends la mort à la fin de ma vie, comme un doux sommeil à la fin du jour. — Dans quel livre avez-vous puisé ces principes? demanda le docteur. — Dans la nature, répondit l'Indien; je n'en connais pas d'autre. — Ah! c'est un grand livre, dit l'Anglais; mais qui vous a appris à y lire? — Le malheur, reprit le paria : étant d'une caste réputée infâme dans mon pays, ne pouvant être Indien, je me suis fait homme; repoussé

par la société, je me suis réfugié dans la nature. — Mais dans votre solitude vous avez au moins quelques livres? reprit le docteur. — Pas un seul, dit le paria; je ne sais même ni lire ni écrire. — Vous vous êtes épargné bien des doutes, dit le docteur en se frottant le front. Pour moi, j'ai été envoyé d'Angleterre, ma patrie, pour chercher la vérité chez les savants de quantité de nations, afin d'éclairer les hommes et de les rendre plus heureux; mais après bien des recherches vaines, et des disputes fort graves, j'ai conclu que la recherche de la vérité était une folie, parce que, quand on la trouverait, on ne saurait à qui la dire sans se faire beaucoup d'ennemis. Parlez-moi sincèrement, ne pensez-vous pas comme moi? — Quoique je ne sois qu'un ignorant, répondit le paria, puisque vous me permettez de dire mon avis, je pense que tout homme est obligé de chercher la vérité pour son propre bonheur; autrement, il sera avare, ambitieux, superstitieux, méchant, anthropophage même, suivant les préjugés ou les intérêts de ceux qui l'auront élevé. »

e docteur, qui pensait toujours aux trois questions qu'il avait proposées au chef des pandects, fut ravi de la réponse du paria. « Puisque vous croyez, lui dit-il, que tout homme est obligé de chercher la vérité, dites-moi donc d'abord de quel moyen on doit se servir pour la trouver; car nos sens nous trompent, et notre raison nous égare encore davantage. La raison diffère presque chez tous les hommes; elle n'est, je crois, au fond, que l'intérêt particulier de chacun d'eux : voilà pourquoi elle est si variable par toute la terre. Il n'y a pas deux religions, deux nations, deux tribus, deux familles, que dis-je? il n'y a pas deux hommes qui pensent de la même manière. Avec quel sens donc doit-on chercher la vérité, si celui de l'intelligence n'y peut servir? — Je crois, répondit le paria, que c'est avec un cœur simple. Les sens et l'esprit peuvent se tromper; mais un cœur simple, encore qu'il puisse être trompé, ne trompe jamais. »

Votre réponse est profonde, dit le docteur. Il faut d'abord chercher la vérité avec son cœur, et non avec son esprit. Les hommes sentent tous de la même manière, et ils raisonnent différemment, parce que

les principes de la vérité sont dans la nature, et que les conséquences qu'ils en tirent sont dans leurs intérêts. C'est donc avec un cœur simple qu'on doit chercher la vérité ; car un cœur simple n'a jamais feint d'entendre ce qu'il n'entendait pas, et de croire ce qu'il ne croyait pas. Il n'aide point à se tromper, ni à tromper ensuite les autres : ainsi un cœur simple, loin d'être faible comme ceux de la plupart des hommes séduits par leurs intérêts, est fort, et tel qu'il convient pour chercher la vérité et pour la garder. — Vous avez développé mon idée bien mieux que je n'aurais fait, reprit le paria. La vérité est comme la rosée du ciel ; pour la conserver pure, il faut la recueillir dans un vase pur. »

'est fort bien dit, homme sincère, reprit l'Anglais ; mais le plus difficile reste à trouver. Où faut-il chercher la vérité? Un cœur simple dépend de nous ; mais la vérité dépend des autres hommes. Où la trouvera-t-on, si ceux qui nous environnent sont séduits par leurs préjugés ou corrompus par leurs intérêts, comme ils le sont pour la plupart? J'ai voyagé chez beaucoup de peuples : j'ai fouillé leurs bibliothèques, j'ai consulté leurs docteurs, et je n'ai trouvé partout

que contradictions, doutes et opinions mille fois plus variés que leurs langages. Si donc on ne trouve pas la vérité dans les plus célèbres dépôts des connaissances humaines, où faudra-t-il l'aller chercher? à quoi servira d'avoir un cœur simple parmi des hommes qui ont l'esprit faux et le cœur corrompu? — La vérité me serait suspecte, répondit le paria, si elle ne venait à moi que par le moyen des hommes : ce n'est point parmi eux qu'il faut la chercher, c'est dans la nature. La nature est la source de tout ce qui existe; son langage n'est point inintelligible et variable, comme celui des hommes et de leurs livres. Les hommes font des livres; mais la nature fait des choses. Fonder la vérité sur un livre, c'est comme si on la fondait sur un tableau ou sur une statue, qui ne peut intéresser qu'un pays, et que le temps altère chaque jour. Tout livre est l'art d'un homme; mais la nature est l'art de Dieu. »

ous avez bien raison, reprit le docteur, la nature est la source des vérités naturelles; mais où est, par exemple, la source des vérités historiques, si ce n'est dans les livres? Comment donc s'assurer aujourd'hui de la vérité d'un fait arrivé il y a

deux mille ans? Ceux qui nous l'ont transmis étaient-ils sans préjugés, sans esprit de parti? avaient-ils un cœur simple? D'ailleurs, les livres mêmes qui nous le transmettent n'ont-ils pas besoin de copistes, d'imprimeurs, de commentateurs, de traducteurs; et tous ces gens-là n'altèrent-ils pas plus ou moins la vérité? Comme vous le dites fort bien, un livre n'est que l'art d'un homme. Il faut donc renoncer à toute vérité historique, puisqu'elle ne peut nous parvenir que par le moyen des hommes, sujets à l'erreur. — Qu'importe à notre bonheur, dit l'Indien, l'histoire des choses passées? L'histoire de ce qui est, est l'histoire de ce qui a été et de ce qui sera.

ort bien, dit l'Anglais; mais vous conviendrez que les vérités morales sont nécessaires au bonheur du genre humain. Comment donc les trouver dans la nature? Les animaux s'y font la guerre, s'entre-tuent et se dévorent; les éléments mêmes combattent contre les éléments : les hommes en agiront-ils de même entre eux? — Oh! non, répondit le bon paria; mais chaque homme trouvera la règle de sa conduite dans son propre cœur, si son cœur est simple. La nature y a mis cette loi : Ne faites pas aux autres

ce que vous ne voudriez que les autres vous fissent. — Il est vrai, reprit le docteur, elle a réglé les intérêts du genre humain sur les nôtres; mais les vérités religieuses, comment les découvrira-t-on parmi tant de traditions et de cultes qui divisent les nations? — Dans la nature même, répondit le paria; si nous la considérons avec un cœur simple, nous y verrons Dieu dans sa puissance, son intelligence et sa bonté; et comme nous sommes faibles, ignorants, et misérables, en voilà assez pour nous engager à l'adorer, à le prier, et à l'aimer toute notre vie sans disputer.

dmirablement! repartit l'Anglais; mais maintenant, dites-moi, quand on a découvert une vérité, faut-il en faire part aux autres hommes? Si vous la publiez, vous serez persécuté par une infinité de gens qui vivent de l'erreur contraire, en assurant que cette erreur même est la vérité, et que tout ce qui tend à détruire est l'erreur elle-même. — Il faut, répondit le paria, dire la vérité aux hommes qui ont le cœur simple, c'est-à-dire au gens de bien qui la cherchent, et non aux méchants qui la repoussent. La vérité est une perle fine, et le méchant un crocodile qui ne peut la mettre à ses oreilles, parce qu'il n'en

a pas. Si vous jetez une perle à un crocodile, au lieu de s'en parer, il voudra la dévorer; il se cassera les dents, et de fureur il se jettera sur vous.

Il ne me reste qu'une objection à vous faire, dit l'Anglais; c'est qu'il s'ensuit de ce que vous venez de dire, que les hommes sont condamnés à l'erreur, quoique la vérité leur soit nécessaire; car, puisqu'ils persécutent ceux qui la leur disent, quel est le doc-

teur qui osera les instruire? — Celui, répondit le

paria, qui persécute lui-même les hommes pour la leur apprendre : le malheur. — Oh! pour cette fois, homme de la nature, reprit l'Anglais, je crois que vous vous trompez. Le malheur jette les hommes dans la superstition : il abat le cœur et l'esprit. Plus les hommes sont misérables, plus ils sont vils, crédules et rampants. — C'est qu'ils ne sont pas assez malheureux, repartit le paria. Le malheur ressemble à la montagne noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahor : tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers ; mais quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête, et à vos pieds le royaume de Cachemire. »

harmante et juste comparaison! reprit le docteur; chacun, en effet, a dans la vie sa montagne à grimper. La vôtre, vertueux solitaire, a dû être bien rude, car vous êtes élevé par-dessus tous les hommes que je connais. Vous avez donc été bien malheureux! Mais, dites-moi d'abord, pourquoi votre caste est-elle si avilie dans l'Inde, et celle des brames si honorée? Je viens de chez le supérieur de la pagode de Jagrenat, qui ne pense pas plus que son idole, et qui se fait adorer comme un dieu. — C'est, répondit

le paria, parce que les brames disent que dans l'origine ils sont sortis de la tête du dieu Brama, et que les parias sont descendus de ses pieds. Ils ajoutent, de plus, qu'un jour Brama, en voyageant, demanda à manger à un paria, qui lui présenta de la chair humaine : depuis cette tradition, leur caste est honorée, et la nôtre est maudite dans toute l'Inde. Il ne nous est pas permis d'approcher des villes, et tout naïre ou reispoute peut nous tuer, si nous l'approchons seulement à la portée de notre haleine. — Par saint George! s'écria l'Anglais, voilà qui est bien fou et bien injuste! Comment les brames ont-ils pu persuader une pareille sottise aux Indiens? — En la leur apprenant dès l'enfance, dit le paria, et en la leur répétant sans cesse : les hommes s'instruisent comme les perroquets. — Infortuné! dit l'Anglais, comment avez-vous fait pour vous retirer de l'abîme de l'infamie où les brames vous avaient jeté en naissant? Je ne trouve rien de plus désespérant pour un homme que de le rendre vil à ses propres yeux : c'est lui ôter la première des consolations; car la plus sûre de toutes est celle qu'on trouve à rentrer en soi-même. »

e me suis dit d'abord, reprit le paria : L'histoire du dieu Brama est-elle bien vraie? il n'y a que les brames, intéressés à se donner une origine céleste, qui la racontent. Ils ont sans doute imaginé qu'un paria avait voulu rendre Brama anthropophage, pour se venger des parias qui refusaient de croire ce qu'ils débitaient de leur sainteté. Après cela je me suis dit : Supposons que ce fait soit vrai : Dieu est juste, il ne peut rendre toute une caste coupable du crime d'un de ses membres, lorsque la caste n'y a pas participé. Mais en supposant que toute la caste des parias ait pris part à ce crime, leurs descendants n'en ont pas été complices. Dieu ne punit pas plus dans les enfants les fautes de leurs aïeux, qu'ils n'ont jamais vus, qu'il ne punirait dans les aïeux les fautes de leurs petits-enfants, qui ne sont pas encore nés. Mais supposons encore que j'aie part aujourd'hui à la punition d'un paria perfide envers son Dieu il y a des milliers d'années, sans avoir eu part à son crime; est-ce que quelque chose pourrait subsister, haï de Dieu, sans être détruit aussitôt? Si j'étais maudit de Dieu, rien de ce que je

planterais ne réussirait. Enfin, je me dis : Je suppose que je sois haï de Dieu, qui me fait du bien; je veux tâcher de me rendre agréable à lui en faisant, à son exemple, du bien à ceux que je devrais haïr. »

ais, lui demanda l'Anglais. comment faisiez-vous pour vivre, étant repoussé de tout le monde? — D'abord, dit l'Indien, je me dis : Si tout le monde est ton ennemi. sois à toi-même ton ami. Ton malheur n'est pas au-dessus des forces d'un homme. Quelque grande que soit la pluie, un petit oiseau n'en reçoit qu'une goutte à la fois. J'allais dans les bois et le long des rivières chercher à manger; mais je n'y recueillais le plus souvent que quelque fruit sauvage, et j'avais à craindre les bêtes féroces : ainsi je connus que la nature n'avait presque rien fait pour l'homme seul, et qu'elle avait attaché mon existence à cette même société qui me rejetait de son sein. Je fréquentais alors les champs abandonnés, qui sont en grand nombre dans l'Inde, et j'y rencontrais toujours quelque plante comestible qui avait survécu à la ruine de ses cultivateurs. Je voyageais ainsi de province en province. assuré de trouver partout ma subsistance dans les

débris de l'agriculture. Quand je trouvais les semences de quelque végétal utile, je les ressemais, en disant : Si ce n'est pas pour moi, ce sera pour d'autres. Je me trouvais moins misérable, en voyant que je pouvais faire quelque bien. Il y avait une chose que je désirais passionnément, c'était d'entrer dans quelques villes. J'admirais de loin leurs remparts et leurs tours, le concours prodigieux de barques sur leurs rivières, et de caravanes sur leurs chemins, chargées de marchandises, qui y abordaient de tous les points de l'horizon; les troupes de gens de guerre qui y venaient monter la garde du fond des provinces, les marches des ambassadeurs avec leurs suites nombreuses, qui y arrivaient des royaumes étrangers, pour y notifier des événements heureux, ou pour y faire des alliances. Je m'approchais le plus qu'il m'était permis de leurs avenues, contemplant avec étonnement les longues colonnes de poussière que tant de voyageurs y faisaient lever, et je tressaillais de désir à ce bruit confus qui sort des grandes villes, et qui, dans les campagnes voisines, ressemble au murmure des flots qui se brisent sur les rivages de la mer. Je me disais : Une congrégation d'hommes de tant d'états différents, qui mettent en commun leur industrie, leurs richesses et leur joie, doit faire d'une ville un séjour de délices. Mais s'il ne m'est pas permis

d'en approcher pendant le jour, qui m'empêche d'y entrer pendant la nuit? Une faible souris, qui a tant d'ennemis, va et vient où elle veut à la faveur des ténèbres; elle passe de la cabane du pauvre dans le palais des rois. Pour jouir de la vie, il lui suffit de la lumière des étoiles : pourquoi me faut-il celle du soleil? C'était aux environs de Delhi que je faisais ces réflexions; elles m'enhardirent au point que j'entrai dans la ville avec la nuit : j'y pénétrai par la porte de Lahor. D'abord je parcourus une longue rue solitaire, formée, à droite et à gauche, de maisons bordées de terrasses, portées par des arcades, où sont les boutiques des marchands. De distance à autre, je rencontrais de grands caravansérails bien

fermés, et de vastes bazars ou marchés, où régnait le plus grand silence. En approchant de l'intérieur de la

ville, je traversai le superbe quartier des omrahs, rempli de palais et de jardins situés le long de la Gemna. Tout y retentissait du bruit des instruments et des chansons des bayadères, qui dansaient sur le bord du fleuve, à la lueur des flambeaux. Je me présentai à la porte d'un jardin pour jouir d'un si doux spectacle; mais j'en fus repoussé par des esclaves, qui en chassaient les misérables à coup de bâton. En m'éloignant du quartier des grands, je passai près de plusieurs pagodes de ma religion, où un grand nombre d'infortunés, prosternés à terre, se livraient aux larmes. Je me hâtai de fuir à la vue de ces monuments de la superstition et de la terreur. Plus loin, les voix perçantes des mollahs, qui annonçaient du haut des airs les heures de la nuit, m'apprirent que j'étais au pied des minarets d'une

mosquée. Près de là étaient les factoreries des Européens, avec leurs pavillons, et des gardiens qui criaient sans cesse KABER-DAR! prenez garde à vous!

Je côtoyai ensuite un grand bâtiment, que je reconnus pour une prison, au bruit des chaînes et aux gémissements qui en sortaient. J'entendis bientôt les cris

de la douleur dans un vaste hôpital, d'où l'on sortait des chariots pleins de cadavres. Chemin faisant, je

rencontrai des voleurs qui fuyaient le long des rues; des patrouilles de gardes qui couraient après eux;

des groupes de mendiants qui, malgré les coups de rotin, sollicitaient aux portes des palais quelques débris de leurs festins; et partout des femmes qui se prostituaient publiquement pour avoir de quoi vivre. Enfin, après une longue marche dans la même rue, je parvins à une place immense, qui entoure la forteresse habitée par le Grand-Mogol. Elle était couverte de tentes des rajahs ou nababs de sa garde, et de leurs escadrons, distingués les uns des autres par des flambeaux, des étendards et de longues cannes terminées par des queues de vaches du Thibet. Un large fossé plein d'eau, et hérissé d'artillerie, faisait, comme la place, le tour de la forteresse. Je considérai, à la clarté des feux de la garde, les tours du château qui s'élevaient jusqu'aux nues, et la longueur de ses remparts qui se perdaient dans l'horizon. J'aurais bien voulu y pénétrer; mais de grands korahs, ou fouets, suspendus à des poteaux, m'ôtèrent même le désir de mettre le pied dans la place. Je me tins donc à une de ses extrémités, auprès de quelques nègres esclaves, qui me permirent de me reposer auprès d'un feu autour duquel ils étaient assis. De là je considérai avec admiration le palais impérial, et je me dis : « C'est donc ici que demeure le plus heureux des hommes! c'est pour son obéissance, que tant de religions prêchent; pour sa

gloire, que tant d'ambassadeurs arrivent; pour ses trésors, que tant de provinces s'épuisent; pour ses voluptés, que tant de caravanes voyagent; et pour sa sûreté, que tant d'hommes armés veillent en silence! »

endant que je faisais ces réflexions, de grands cris de joie se firent entendre dans toute la place, et je vis passer huit chameaux décorés de banderoles. J'appris qu'ils étaient chargés de têtes de rebelles, que les généraux du Mogol lui envoyaient de la province du Décan, où un de ses fils, qu'il en avait nommé gouverneur, lui faisait la guerre depuis trois ans. Un peu après arriva, à bride abattue, un courrier monté sur un dromadaire; il venait annoncer la perte d'une ville frontière de l'Inde, par la trahison d'un de ses commandants qui l'avait livrée au roi de Perse. A peine ce courrier était passé, qu'un autre, envoyé par le gouverneur du Bengale, vint apporter la nouvelle que des Européens, auxquels l'empereur avait accordé, pour le bien du commerce, un comptoir à l'embouchure du Gange, y avaient bâti une forteresse, et s'y étaient emparés de la navigation du fleuve. Quelques moments après l'arrivée de ces deux courriers, on vit sortir du château un officier à la tête d'un détachement des gardes. Le Mogol lui avait ordonné d'aller dans le quartier des omrahs, et d'en amener trois des principaux, chargés de chaînes, accusés d'être d'intelligence avec les ennemis de

l'État. Il avait fait arrêter la veille un mollah, qui faisait dans ses sermons l'éloge du roi de Perse, et disait hautement que l'empereur des Indes était infidèle, parce que, contre la loi de Mahomet, il buvait du vin. Enfin, on assurait qu'il venait de faire étrangler et jeter dans la Gemna une de ses femmes et deux capitaines de sa garde, convaincus d'avoir trempé dans la rébellion de son fils. Pendant que je réfléchissais sur ces tragiques événements, une longue colonne de feu s'éleva tout à coup des cuisines du

sérail : ses tourbillons de fumée se confondaient avec les nuages, et sa lueur rouge éclairait les tours de la forteresse, ses fossés, la place, les minarets des mosquées, et s'étendait jusqu'à l'horizon. Aussitôt les grosses timbales de cuivre, et les karnas ou grands hautbois de la garde, sonnèrent l'alarme avec un bruit épouvantable : des escadrons de cavalerie se

répandirent dans la ville, enfonçant les portes des maisons voisines du château, et forçant, à grands coups de korahs, leurs habitants d'accourir au feu. J'éprouvai aussi moi-même combien le voisinage des grands est dangereux aux petits. Les grands sont comme le feu, qui brûle même ceux qui lui jettent de l'encens, s'ils s'en approchent de trop près. Je voulus m'échapper, mais toutes les avenues de la place étaient fermées. Il m'eût été impossible d'en sortir, si, par la providence de Dieu, le côté où je m'étais mis n'eût été celui du sérail. Comme les eunuques en déménageaient les femmes sur des éléphants, ils

facilitèrent mon évasion; car si partout les gardes obligeaient, à coups de fouet, les hommes de venir au secours du château, les éléphants, à coups de trompe, les forçaient de s'en éloigner. Ainsi, tantôt poursuivi par les uns, tantôt repoussé par les autres, je sortis de cet affreux chaos; et, à la clarté de l'incendie, je gagnai l'autre extrémité du faubourg, où, sous des huttes, loin des grands, le peuple reposait en paix de ses travaux. Ce fut là que je commençai à

respirer. Je me dis : J'ai donc vu une ville! j'ai vu la demeure des maîtres des nations! Oh! de combien de maîtres ne sont-ils pas eux-mêmes les esclaves! ils obéissent, jusque dans le temps du repos, aux voluptés, à l'ambition, à la superstition, à l'avarice : ils ont à craindre, même dans le sommeil, une foule d'êtres misérables et malfaisants dont ils sont entourés, des voleurs, des mendiants, des courtisanes, des incendiaires, et jusqu'à leurs soldats, leurs grands et leurs prêtres. Que doit-ce être d'une ville pendant le jour, si elle est ainsi troublée pendant la nuit? Les maux de l'homme croissent avec ses jouissances : combien l'empereur, qui les réunit toutes, n'est-il pas à plaindre! Il a à redouter les guerres civiles et étrangères, et les objets même qui font sa consolation et sa défense, ses généraux, ses gardes, ses mollahs, ses femmes et ses enfants. Les fossés de sa forteresse ne sauraient arrêter les fantômes de la superstition; ni ses éléphants si bien dressés, repousser loin de lui les noirs soucis. Pour moi, je ne crains rien de tout cela : aucun tyran n'a d'empire ni sur mon corps ni sur mon âme. Je peux servir Dieu suivant ma conscience, et je n'ai rien à redouter d'aucun homme, si je ne me tourmente moi-même : en vérité, un paria est moins malheureux qu'un empereur. En disant ces mots, les larmes me vinrent

aux yeux; et, tombant à genoux, je remerciai le ciel qui, pour m'apprendre à supporter mes maux, m'en

avait montré de plus intolérables que les miens. »

Depuis ce temps je n'ai fréquenté dans Delhi que les faubourgs. De là je voyais les étoiles éclairer les habitations des hommes et se confondre avec leurs feux, comme si le ciel et la ville n'eussent fait qu'un même domaine. Quand la lune venait éclairer ce paysage, j'y apercevais d'autres couleurs que celles du jour. J'admirais les tours, les maisons et les arbres, à la fois argentées et couvertes de crêpes, qui se réflétaient au loin dans les eaux de la Gemna. Je parcourais en liberté de grands quartiers solitaires et silencieux, et il me semblait alors que toute la ville était à moi. Cependant l'humanité m'y aurait refusé une poignée de riz, tant la religion m'y avait rendu odieux! Ne pouvant donc trouver à vivre parmi les vivants, j'en cherchais parmi les morts; j'allais dans les cimetières manger sur les tombeaux les mets

offerts par la pitié des parents. C'était dans ces lieux que j'aimais à réfléchir. Je me disais : c'est ici la ville de la paix ; ici ont disparu la puissance et l'orgueil : l'innocence et la vertu sont en sûreté : ici sont mortes toutes les craintes de la vie, même celle de mourir : c'est ici l'hôtellerie où pour toujours le charretier a dételé, et où le paria repose. Dans ces pensées, je trouvais la mort désirable, et je venais à mépriser la terre. Je considérais l'orient d'où sortait à chaque instant une multitude d'étoiles. Quoique leurs destins me fussent inconnus, je sentais qu'ils étaient liés avec ceux des hommes, et que la nature, qui a fait ressortir à leurs besoins tant d'objets qu'ils ne voient pas, y avait au moins attaché ceux qu'elle offrait à leur vue. Mon âme s'élevait donc dans le firmament avec les astres ; et lorsque l'aurore venait joindre à

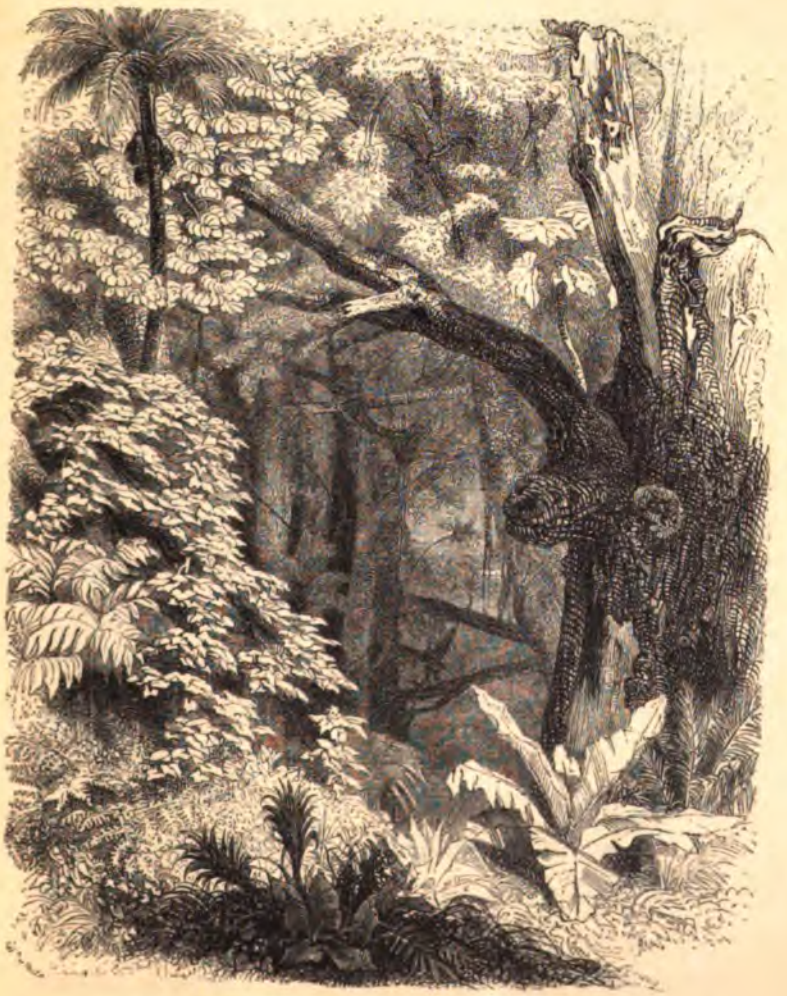
leurs douces et éternelles clartés ses teintes de rose, je me croyais aux portes du ciel. Mais dès que ses

feux doraient les sommets des pagodes, je disparaissais comme une ombre; j'allais, loin des hommes, me reposer dans les champs, au pied d'un arbre, où je m'endormais au chant des oiseaux. »

omme sensible et infortuné, dit l'Anglais, votre récit est bien touchant : croyez-moi, la plupart des villes ne méritent d'être vues que la nuit. Après tout, la nature a des beautés nocturnes qui ne sont pas les moins touchantes; un poëte fameux de mon pays n'en a pas célébré d'autres. Mais, dites-moi, comment enfin avez-vous fait pour vous rendre heureux à la lumière du jour? »

'était déjà beaucoup d'être heureux la nuit, reprit l'Indien; la nature ressemble à une belle femme, qui, pendant le jour, ne montre au vulgaire que les beautés de son visage, et qui, pendant la nuit, en dévoile de secrètes à son amant. Mais si la solitude a ses jouissances, elle a ses privations; elle paraît à l'infortuné un port tranquille, d'où il voit s'écouler les passions des autres hommes sans

en être ébranlé; mais, pendant qu'il se félicite de son immobilité, le temps l'entraîne lui-même. On ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie, il emporte également celui qui lutte contre son cours et celui qui s'y abandonne, le sage comme l'insensé; et tous deux arrivent à la fin de leurs jours, l'un après en avoir abusé, et l'autre sans en avoir joui. Je ne voulais pas être plus sage que la nature, ni trouver mon bonheur hors des lois qu'elle a prescrites à l'homme. Je désirais surtout un ami à qui je pusse communiquer mes plaisirs et mes peines. Je le cherchai longtemps parmi mes égaux; mais je n'y vis que des envieux. Cependant j'en trouvai un sensible, reconnaissant, fidèle, et inaccessible aux préjugés : à la vérité, ce n'était pas dans mon espèce, mais dans celle des animaux; c'était ce chien, que vous voyez. On l'avait exposé, tout petit, au coin d'une rue, où il était près de mourir de faim. Il me toucha de compassion; je l'élevai : il s'attacha à moi, et je m'en fis un compagnon inséparable. Ce n'était pas assez; il me fallait un ami plus malheureux qu'un chien, qui connût tous les maux de la société humaine, et qui m'aidât à les supporter; qui ne désirât que les biens de la nature, et avec qui je pusse en jouir. Ce n'est qu'en s'entrelaçant que deux faibles arbrisseaux résistent à l'orage. La



Providence combla mes désirs en me donnant une bonne femme. Ce fut à la source de mes malheurs que je trouvai celle de mon bonheur. Une nuit que j'étais au cimetière des brames, j'aperçus, au clair de la lune, une jeune bramine, à demi couverte de son voile jaune. A l'aspect d'une femme du sang de mes tyrans, je reculai d'horreur; mais je m'en approchai de compassion, en voyant le soin dont elle était occupée. Elle mettait à manger sur un tertre qui couvrait les cendres de sa mère, brûlée depuis peu toute vive, avec le corps de son père, suivant l'usage de sa caste; et elle y brûlait de l'encens, pour appeler son ombre. Les larmes me vinrent aux yeux, en voyant une personne plus infortunée que moi. Je me dis : Hélas! je suis lié des liens de l'infamie; mais tu l'es de ceux de la gloire. Au moins je vis tranquille au fond de mon précipice; et toi, toujours tremblante sur le bord du tien. Le même destin, qui t'a enlevé ta mère, te menace aussi de t'enlever un jour. Tu n'as reçu qu'une vie, et tu dois mourir de deux morts : si ta propre mort ne te fait descendre au tombeau, celle de ton époux t'y entraînera toute vivante. Je pleurais, et elle pleurait : nos yeux, baignés de larmes, se rencontrèrent, et se parlèrent comme ceux des malheureux : elle détourna les siens, s'enveloppa de son voile, et se retira. La nuit suivante, je revins

au même lieu. Cette fois elle avait mis une plus grande provision de vivres sur le tombeau de sa mère : elle avait jugé que j'en avais besoin; et comme les brames empoisonnent souvent leurs mets funéraires, pour empêcher les parias de les manger, pour me rassurer sur l'usage des siens, elle n'y avait apporté que des fruits. Je fus touché de cette marque d'humanité; et, pour lui témoigner le respect que je portais à son offrande filiale, au lieu de prendre ses fruits, j'y

joignis des fleurs : c'étaient des pavots, qui exprimaient la part que je prenais à sa douleur. La nuit suivante, je vis avec joie qu'elle avait approuvé mon hommage : les pavots étaient arrosés, et elle avait mis un nouveau panier de fruits à quelque distance du tombeau. La pitié et la reconnaissance m'enhardirent. N'osant lui parler comme paria, de peur de la compromettre, j'entrepris, comme homme, de lui exprimer toutes les affections qu'elle faisait naître dans

mon âme : suivant l'usage des Indes, j'empruntai, pour me faire entendre, le langage des fleurs; j'ajoutai au pavot des soucis. La nuit d'après, je retrouvai mes pavots et mes soucis baignés d'eau. La nuit suivante, je devins plus hardi; je joignis aux pavots et aux soucis une fleur de foulsapatte, qui sert aux cordonniers à teindre leurs cuirs en noir, comme l'expression d'un amour humble et malheureux. Le lendemain, dès l'aurore, je courus au tombeau; mais j'y vis la foulsapatte desséchée, parce qu'elle n'avait pas été arrosée. La nuit suivante, j'y mis, en tremblant, une tulipe, dont les feuilles rouges et le cœur noir exprimaient les feux dont j'étais brûlé : le lendemain je retrouvai ma tulipe dans l'état de la foulsapatte. J'étais accablé de chagrin; cependant le surlendemain j'y apportai un bouton de rose avec ses épines, comme le symbole de mes espérances mêlées de beaucoup de craintes. Mais quel fut mon désespoir, quand je vis, aux premiers rayons du jour, mon bouton de rose loin du tombeau! Je crus que je perdrais la raison. Quoi qu'il pût m'en arriver, je résolus de lui parler. La nuit suivante, dès qu'elle parut, je me jetai à ses pieds; mais je restai tout interdit en lui présentant ma rose. Elle prit la parole, et me dit : « Infortuné! tu me parles d'amour, et bientôt je ne serai plus. Il faut, à l'exemple de ma mère, que j'ac-

compagne au bûcher mon époux qui vient de mourir : il était vieux, je l'épousai enfant : adieu ; retire-toi, et oublie-moi ; dans trois jours je ne serai qu'un peu de

cendre. » En disant ces mots, elle soupira. Pour moi, pénétré de douleur, je lui dis : « Malheureuse bramine ! la nature a rompu les liens que la société vous avait donnés ; achevez de rompre ceux de la superstition : vous le pouvez, en me prenant pour votre époux. — Quoi ! reprit-elle en pleurant, j'échapperais à la mort pour vivre avec toi dans l'opprobre ! Ah ! si tu m'aimes, laisse-moi mourir. — A Dieu ne plaise, m'écriai-je, que je ne vous tire de vos maux que pour vous plonger dans les miens ? Chère bramine, fuyons ensemble au fond des fôrets ; il vaut encore mieux se fier aux tigres qu'aux hommes. Mais le ciel, dans qui j'espère, ne nous abandonnera pas. Fuyons :

A. Schanner pinx.t

Chapuis sc.t

LA JEUNE BRAMINE.

Publié par Furne à Paris.

Imp. Ch. Chardon aîné — Paris.

l'amour, la nuit, ton malheur, ton innocence, tout nous favorise. Hâtons-nous, veuve infortunée! déjà ton bûcher se prépare, et ton époux mort t'y appelle. Pauvre liane renversée! appuie-toi sur moi, je serai ton palmier. » Alors elle jeta, en gémissant, un regard sur le tombeau de sa mère, puis vers le ciel; et laissant tomber une de ses mains dans la mienne, de l'autre, elle prit ma rose. Aussitôt je la saisis par le bras et nous nous mîmes en route. Je jetai son voile dans le Gange, pour faire croire à ses parents qu'elle s'y était noyée. Nous marchâmes

pendant plusieurs nuits le long du fleuve, nous cachant le jour dans les rizières. Enfin, nous arrivâmes dans cette contrée, que la guerre autrefois

a dépeuplée d'habitants. Je pénétrai au fond de ce bois, où j'ai bâti cette cabane, et planté un petit jardin : nous y vivons très-heureux. Je révère ma femme comme le soleil, et je l'aime comme la lune. Dans cette solitude, nous nous tenons lieu de tout : nous étions méprisés du monde; mais comme nous nous estimons mutuellement, les louanges que je lui donne, ou celles que j'en reçois, nous paraissent plus douces que les applaudissements d'un peuple. »

En disant ces mots, il regardait son enfant dans son berceau, et sa femme qui versait des larmes de joie.

e docteur, en essuyant les siennes, dit à son hôte : « En vérité, ce qui est en honneur chez les hommes est souvent digne de leur mépris, et ce qui est méprisé d'eux mérite souvent d'en être honoré. Mais Dieu est juste; vous êtes mille fois plus heureux dans votre obscurité, que le chef des brames de Jagrenat dans toute sa gloire. Il est exposé, ainsi que sa caste, à toutes les révolutions de la fortune; c'est sur les brames que tombent la plupart des fléaux des guerres civiles et étrangères qui désolent votre beau pays depuis tant de siècles; c'est à eux qu'on s'adresse souvent pour avoir des contributions forcées, à cause de l'empire qu'ils exercent sur l'opinion des peuples. Mais, ce qu'il y a de plus cruel pour eux, ils sont les premières victimes de leur religion inhumaine. A force de prêcher l'erreur, ils s'en pénètrent eux-mêmes au point de perdre le sentiment de la vérité, de la justice, de l'humanité, de la piété; ils sont liés des chaînes de la superstition dont ils veulent captiver leurs compatriotes; ils sont forcés à chaque instant de se laver, de se purifier, et de s'abstenir d'une multitude de jouissances innocentes; enfin, ce qu'on ne peut dire sans horreur, par une suite de

leurs dogmes barbares, ils voient brûler vives leurs parentes, leurs mères, leurs sœurs et leurs propres filles : ainsi les punit la nature, dont ils ont violé les lois. Pour vous, il vous est permis d'être sincère, bon, juste, hospitalier, pieux; et vous échappez aux coups de la fortune et aux maux de l'opinion par votre humiliation même. »

Après cette conversation, le paria prit congé de son hôte pour le laisser reposer, et se retira, avec

sa femme et le berceau de son enfant, dans une petite pièce voisine.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le docteur fut réveillé par le chant des oiseaux nichés dans les branches du figuier d'Inde, et par les voix du paria et de sa femme, qui faisaient ensemble la prière du matin. Il se leva, et fut bien fâché lorsque, le paria

et sa femme ouvrant leur porte pour lui souhaiter le bonjour, il vit qu'il n'y avait d'autre lit dans la cabane que le lit conjugal, et qu'ils avaient veillé toute la nuit pour le lui céder. Après qu'ils lui eurent fait le salam, ils se hâtèrent de lui préparer à déjeuner. Pendant ce temps-là, il fut faire un tour dans le jardin : il le trouva, ainsi que la cabane, entouré des arcades du figuier d'Inde, si entrelacées, qu'elles formaient une haie impénétrable même à la vue. Il apercevait seulement au-dessus de leur feuillage les flancs rouges du rocher qui flanquait le vallon tout autour de lui; il en sortait une petite source, qui arrosait ce jardin planté sans ordre. On y voyait

pêle-même des mangoustans, des orangers, des cocotiers, des litchis, des durions, des manguiers, des jacquiers, des bananiers, et d'autres végétaux, tous chargés de fleurs ou de fruits. Leurs troncs mêmes

en étaient couverts; le bétel serpentait autour du palmier arec, et le poivrier le long de la canne à sucre. L'air était embaumé de leurs parfums. Quoique la plupart des arbres fussent encore dans l'ombre, les premiers rayons de l'aurore éclairaient déjà leurs sommets; on y voyait voltiger des colibris étincelants comme des rubis et des topazes, tandis que des bengalis et des sensa-soulé, ou cinq-cents-voix, cachés sous l'humide feuillée, faisaient entendre, sur leurs nids, leurs doux concerts. Le docteur se promenait sous ces charmants ombrages, loin des pensées savantes et ambitieuses, lorsque le paria vint l'inviter à déjeuner. « Votre jardin est délicieux, dit l'Anglais; je ne lui trouve d'autre défaut que d'être trop petit : à votre place, j'y ajouterais un boulingrin, et je l'étendrais dans la forêt. — Seigneur, lui répondit le paria, moins on tient de place, plus on est à couvert : une feuille suffit au nid de l'oiseau-mouche. » En disant ces mots, ils entrèrent dans la cabane, où ils trouvèrent dans un coin la femme du paria qui allaitait son enfant : elle avait servi le déjeuner. Après un repas silencieux, le docteur se préparant à partir, l'Indien lui dit : « Mon hôte, les campagnes sont encore inondées des pluies de la nuit, les chemins sont impraticables; passez ce jour avec nous. — Je ne le puis, dit le docteur, j'ai trop de

monde avec moi. — Je le vois, reprit le paria, vous avez hâte de quitter le pays des brames pour retourner dans celui des chrétiens, dont la religion fait vivre tous les hommes en frères. » Le docteur se leva en soupirant. Alors le paria fit un signe à sa femme, qui, les yeux baissés et sans parler, présenta au docteur une corbeille de fleurs et de fruits. Le paria,

prenant la parole pour elle, dit à l'Anglais : « Seigneur, excusez notre pauvreté; nous n'avons, pour parfumer nos hôtes, suivant l'usage de l'Inde, ni ambre gris, ni bois d'aloës; nous n'avons que des fleurs et des fruits; mais j'espère que vous ne méprisserez pas cette petite corbeille remplie par les mains de ma femme : il n'y a ni pavots, ni soucis; mais des jasmins, du mougris et des bergamotes, symbole, par la durée de leurs parfums, de notre affection, dont le souvenir nous restera, lors même

que nous ne vous verrons plus. » Le docteur prit la corbeille, et dit au paria : « Je ne saurais trop reconnaître votre hospitalité, et vous témoigner toute l'estime que je vous porte : acceptez cette montre d'or : elle est de Graham, le plus fameux horloger de Londres; on ne la remonte qu'une fois par an. » Le paria lui répondit : « Seigneur, nous n'avons pas besoin de montre; nous en avons une qui va toujours, et qui ne se dérange jamais; c'est le soleil. — Ma montre sonne les heures, ajouta le docteur. — Nos oiseaux les chantent, repartit le paria. — Au moins, dit le docteur, recevez ces cordons de corail, pour faire des colliers rouges à votre femme et à votre enfant. — Ma femme et mon enfant, répondit l'Indien, ne manqueront jamais de colliers rouges, tant que notre jardin produira des pois d'angole. — Acceptez donc, dit le docteur, ces pistolets pour vous défendre des voleurs, dans votre solitude. — La pauvreté, dit le paria, est un rempart qui éloigne de nous les voleurs; l'argent dont vos armes sont garnies suffirait pour les attirer. Au nom de Dieu qui nous protége, et de qui nous attendons notre récompense, ne nous enlevez pas le prix de notre hospitalité ! — Cependant, reprit l'Anglais, je désirerais que vous conservassiez quelque chose de moi. — Eh bien ! mon hôte, répondit le paria, puisque vous le voulez, j'oserai

vous proposer un échange : donnez-moi votre pipe, et recevez la mienne : lorsque je fumerai dans la vôtre, je me rappellerai qu'un pandect européen n'a pas dédaigné d'accepter l'hospitalité chez un pauvre paria. Aussitôt le docteur lui présenta sa pipe de cuir d'Angleterre, dont l'embouchure était d'ambre

jaune, et reçut en retour celle du paria, dont le tuyau était de bambou, et le fourneau de terre cuite.

nsuite il appela ses gens, qui étaient tous morfondus de leur mauvaise nuit passée; et après avoir embrassé le paria, il monta dans son palanquin. La femme du paria, qui pleurait, resta sur la porte de la cabane, tenant son enfant dans ses bras; mais son mari accompagna le docteur jusqu'à la sortie du bois, en le comblant de bénédictions. « Que Dieu

soit votre récompense, lui disait-il, pour votre bonté envers les malheureux; que je lui sois en sacrifice pour vous! qu'il vous ramène heureusement en Angleterre, ce pays de savants et d'amis, qui cherchent la vérité par tout le monde pour le bonheur des

hommes!» Le docteur lui répondit : « J'ai parcouru la moitié du globe, et je n'ai vu partout que l'erreur et la discorde : je n'ai trouvé la vérité et le bonheur que dans votre cabane. « En disant ces mots, ils se séparèrent l'un de l'autre en versant des larmes. Le docteur était déjà bien loin dans la campagne, qu'il voyait encore le bon paria au pied d'un arbre, qui lui faisait signe des mains pour lui dire adieu.

e docteur, de retour à Calcutta, s'embarqua pour Chandernagor, d'où il fit voile pour l'Angleterre. Arrivé à Londres, il remit les quatre-vingt-dix ballots de ses manuscrits au président de la société royale, qui les déposa au muséum britannique, où les savants et les journalistes s'occupent, encore aujourd'hui, à en faire des traductions, des éloges, des diatribes, des critiques et des pamphlets. Quant au docteur, il garda pour lui les trois réponses du paria sur la vérité. Il fumait souvent dans sa pipe; et quand on le questionnait sur ce qu'il avait appris de plus utile dans ses voyages, il répondait : « Il faut chercher la vérité avec un cœur simple; on ne la trouve que dans la nature; on ne doit la dire qu'aux gens de bien. » A quoi il ajoutait : « On n'est heureux qu'avec une bonne femme. »

FLORE

DE PAUL ET VIRGINIE

ET DE

LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

FLORE

DE

PAUL ET VIRGINIE,

ET DE

LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

La végétation des tropiques est tellement riche qu'il faudrait des volumes entiers pour en reproduire les principales merveilles. Le but de cette courte nomenclature est de rappeler les végétaux dont on parle dans *Paul et Virginie* et la *Chaumière indienne*, sans autre prétention que celle de mettre sous les yeux

des lecteurs de ces charmants ouvrages une description succinte des fleurs et des fruits dont les noms inconnus frappent l'attention sans la satisfaire.

Nous avons évité les détails scientifiques et les signes caractéristiques de chaque plante, c'est un soin qui est du domaine de la science ; nous avons préféré donner une description en termes usuels, quoique incomplète, plutôt qu'une rigoureuse et sèche analyse.

AGATYS.

Famille des légumineuses.

et arbrisseau, qu'on nomme aussi æschinomène, croît en Afrique et en Amérique. Transporté en France, il s'y est naturalisé, et contribue à embellir nos jardins. Il atteint six à huit pieds de hauteur; ses rameaux étalés sont couverts d'un épais feuillage, d'un vert gai; ses belles fleurs jaunes, et souvent de couleur de rouille pâle, sont de la grosseur d'un œuf de poule; elles sont disposées par groupes de deux ou trois seulement, en grappes pendantes d'un effet gracieux.

Dans les années pluvieuses, l'agatys fleurit trois ou quatre fois. Ses fruits sont des gousses minces, longues, très-grêles, à articulations comprimées. Elles renferment des semences réniformes, assez semblables à nos fèves, et qu'on emploie aussi comme aliment.

ALOËS.

Aloë. Famille des Asphodèles de Jussieu.

Aucune espèce n'est peut-être plus variée que celle du genre aloës. Les unes s'élèvent jusqu'à trente pieds, et ont des feuilles de trois pieds de long; les autres rampent sur le sol, et cachent dans le sable leurs feuilles longues à peine de quelques pouces. Les aloës croissent tous dans les régions chaudes du globe, et particulièrement au cap de Bonne-Espérance et dans l'Inde. C'est souvent la seule verdure des déserts de l'Afrique, et leurs thyrses de fleurs nuancées de vert et de rouge orangé brillent par leur isolement même au milieu de ces plaines arides.

Armées d'épines courbes et acérées, les feuilles épaisses et charnues de l'aloës forment autour des plantations des haies excellentes qu'on ne franchit pas impunément. Les sucs de certains aloës sont usités en médecine : on distingue l'aloës succotrin de Soccotora, en Cochinchine; l'aloës hépathique ou des Barbades, et l'aloës caballin, le moins pur de tous, qui n'est employé que par les vétérinaires. Les deux premiers sont purgatifs à haute dose; à petite dose, ils sont toniques; l'aloës succotrin est la base d'une teinture composée connue sous le nom d'*élixir de longue vie.*

ANANAS.

Bromélia. Famille des Broméliacées.

C'est une plante herbacée, basse et vivace. Sa tige courte, et de la grosseur du doigt, s'élève gracieusement au milieu d'une gerbe de feuilles d'un vert glauque, allongées en glaive, pliées en gouttières, dont les bords finement dentelés sont dans quelques espèces armées d'épines aiguës. Le sommet de l'ananas est couronné d'une rose de feuilles plus courtes de couleur cerise, et d'un épi serré de fleurs violacées, auxquelles succèdent des baies symétriquement arrangées, si pressées qu'elles semblent ne faire qu'un seul fruit en forme de pomme de pin. Ce fruit, d'un jaune doré, est, surtout dans les régions équatoriales, le meilleur de tous les fruits connus. Son goût participe à la fois de celui de la fraise, de la pêche, et de la pomme de reinette.

L'ananas, qu'on a cru longtemps d'origine indienne, n'a été propagé qu'au XVIIe siècle dans l'Indoustan, d'où on l'a apporté en France. On le cultive chez nous avec succès dans les serres chaudes, sur une couche de feuilles de chêne et de châtaignier de dix à quatorze décimètres de haut, que l'on arrose modérément.

On distingue plusieurs variétés d'ananas.

L'ananas des bois, remarquable par ses vives couleurs et sa forme pyramidale; son fruit est acide, et fait saigner les gencives, si l'on en fait usage sans employer le vin et le sucre comme correctifs.

L'ananas pomme de reinette, qui n'a pas les inconvénients du précédent, et est supérieur à tous les autres par la qualité de ses fruits.

L'ananas pain de sucre ou pyramidal.

L'ananas faible, espèce non épineuse. L'ananas à fruit noir, à fruit blanc, à fruit rouge, à gros fruit violet, à feuilles panachées.

La couronne de feuilles colorées qui surmonte les baies des ananas sert à les reproduire; cette partie, arrachée et mise en terre, produit une plante nouvelle; les ananas se multiplient également de drageons.

ARBRE DE WAR, OU FIGUIER DES BANIANS.

Ficus bencalensis. Famille des Urticées.

Cet arbre suffit seul pour produire des forêts impénétrables. Des jets cylindriques descendent de ses branches, prennent racine, donnent naissance à de nouvelles tiges d'où partent d'autres rejetons. Un seul figuier s'étend ainsi sur un espace immense, et abrite sous son ombre des milliers d'animaux et d'oiseaux, qui s'y multiplient en paix et à l'abri de la main des hommes.

ATTIER.

Famille des Anones.

L'arbre que les Créoles désignent sous le nom d'atte, pommier-cannelle, corossolier épineux, est l'*anona squammosa* de Linné; il croît dans l'Amérique méridionale, l'Afrique et la Chine. On l'a naturalisé en Espagne, où il a réussi complétement. Dans l'intérieur des grandes forêts des An-

tilles, il atteint une hauteur de quatre-vingts pieds, tandis que dans les jardins où on le cultive avec les plus grands soins, il est réduit aux proportions d'un faible arbrisseau.

Le feuillage de l'attier est d'un vert sombre; ses fleurs n'ont aucune apparence; mais son fruit est un des meilleurs des deux Indes. Son épiderme très-fin, mou, bosselé, et comme pulvérulent, qui se brise à la moindre pression, renferme une pulpe abondante, sucrée à l'excès, et blanche comme de la crème. Elle se mange à la cuiller, et réunit la saveur de la fleur d'oranger au parfum de la cannelle; les Péruviens la préfèrent même à l'ananas.

Les graines de l'attier garnissent l'intérieur du fruit. Elles sont noires, allongées, et rangées par couches radiées, et superposées circulairement. Elles se mangent aussi comme nos pois.

Le cachinamus (*anona maricata*) est une variété de l'attier.

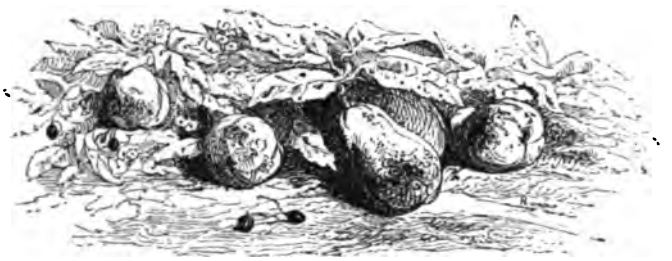
AVOCATIER.

Famille des Lauriers.

'avocatier est un arbre d'un beau port, et de forme conique; son feuillage est sombre et épais, sa cime large et touffue. Ses fleurs en panicule n'ont de remarquable que leur teinte verdâtre. Les fruits de l'avocatier sont en forme de poire, lisses, verts ou violets. La chair est épaisse, grasse, et comme onctueuse au toucher; elle a une saveur comparable à celle d'un mélange de beurre et d'avelines, et peu agréable lorsqu'on n'y est pas habitué.

On mange l'avocat cru, coupé par tranches, et assaisonné de poivre, de gingembre, d'huile et de vinaigre. On le sert avec le bouilli sur les tables des colons. On le prépare également au sucre et au citron.

Le noyau est très-gros; quand on le coupe, il laisse échapper une liqueur violette qui tache le linge d'une manière ineffaçable.



BADAMIER.

Terminalia. Famille des Chalefs.

et arbre majestueux affecte une forme pyramidale. Il est très-élevé; ses rameaux quaternés, palmés comme ceux du cèdre du Liban, sont chargés de feuilles ovales, obtuses au sommet, et très-serrées.

Les fleurs du badamier sont en épis, et peu remarquables. Mais ses fruits sont très-savoureux; avant leur entière maturité; on les confit, et on les mange avec différents mets. Leur amande, qui a le goût de la noisette, est contenue dans une coque elliptique

BAMBOU.

Arundo bambou. Famille des Graminées.

Les espèces du genre bambou sont peu nombreuses; mais toutes offrent de gigantesques végétaux, que l'homme a su utiliser.

Le bambou proprement dit atteint la hauteur de quatre-vingts à cent pieds. Le feuillage épais que supportent ses branches latérales présente un abri impénétrable aux rayons du soleil.

Le bambou croît ordinairement sur le bord des eaux, ses rameaux inclinés offrent dans leurs balancements un aspect gracieux et mélancolique.

Les racines du bambou poussent plusieurs tiges ligneuses, cannelées, divisées en compartiments par des nœuds très-durs, qui forment des vases naturels assez résistants pour qu'on puisse y faire bouillir des liquides.

De ces nœuds partent des rejetons armés à l'extérieur de quelques épines oblongues. Ils contiennent une moelle spongieuse, que les indigènes sucent avec plaisir, et dont ils tirent une liqueur nommée *achar*. Il découle de leurs nœuds une sorte de gomme très-fluide, qui, avant d'être coagulée en larmes, fournit un breuvage agréable au voyageur altéré. Cette gomme tenait lieu de sucre, avant la culture de la canne.

Les jeunes pousses des bambous se mangent comme des asperges.

On fait avec les chaumes des bambous des meubles, des cases, des charpentes, des palanquins, des pirogues, des cannes, des tiges d'ombrelle, des échelles qui réunissent la légèreté à la solidité. La pellicule qui entoure le bois de bambou sert aux Chinois à fabriquer des paniers et des ustensiles de ménage; ils écrivaient autrefois sur des tablettes de bambou, passées au feu et soigneusement polies, mais couvertes de leur écorce. Le papier ordinaire de la Chine se tire de la seconde écorce du bambou réduite en pâte, ou des rejetons de la même

plante soumis à une longue trituration. Les feuilles de bambou sont un excellent fourrage.

Le voisinage du bambou n'est pas toujours sans danger : les scorpions, les araignées-crabes, les scolopendres et autres insectes pernicieux, attirés par l'humidité qui avoisine les tiges du bambou, fixent à ses pieds leur séjour. Une espèce de couleuvre verte semble surtout l'affectionner plus particulièrement.

BANANIER.

Musa paradisiaca. Famille des Musacées.

Merveilleuse dans tout ce qu'elle a fait pour l'homme, la Providence a doté le climat des Tropiques du végétal le plus précieux. Le bananier, qui est pour l'Indien la manne du désert, est une herbe gigantesque, d'un port élégant ; il croît spontanément en Afrique et dans les deux Indes. La tige du bananier, assez consistante pour ne pouvoir être coupée avec un couteau, n'est formée que par la réunion des bases des pétioles ; elle a douze à quinze pieds de haut, et porte un faisceau de huit à treize feuilles satinées, d'un beau vert, larges de plus de dix-huit pouces, et longues de dix à douze pieds. Le moindre vent divise et déchire ses feuilles en lanières dans le sens de leurs nervures transversales, et le bruit produit par le froissement de leurs lambeaux est exactement semblable au murmure lointain des flots.

Du milieu des feuilles, sort une hampe terminée par un gros bourgeon, violet en dehors, d'un jaune rougeâtre en dedans, dont les écailles recouvrent des groupes de fleurs. Ces écailles se rabattent, se replient, et tombent successivement, laissant à découvert les fleurs, qui, bientôt fécondées, produisent des grappes ou régimes de fruits triangulaires, jaunâtres, et longs

de six à huit pouces. Ce sont les bananes; leur chair savoureuse et sucrée se mange crue, en compote, en beignet, ou cuite sous la cendre. On en extrait une liqueur assez agréable.

Le bananier-figuier, variété du précédent, produit des fruits à pulpe fondante, qui figurent sur les tables des plus riches colons, tandis que généralement les bananes de la première espèce sont abandonnées aux pauvres et aux nègres.

BÉTEL, POIVRIER-BÉTEL.

Piper betel. Famille des Orties.

De toutes les espèces de poivres, le bétel est celui dont on fait aux Indes le plus d'usage. On le pétrit avec d'autres aromates et des écailles d'huître en poudre. Cette composition, que les Indiens mâchent presque continuellement, fortifie l'estomac, raffermit les gencives, mais elle carie les dents, et donne aux lèvres une couleur rougeâtre, désagréable à l'œil d'un Européen

CAFIER OU CAFEYER.

Caffœa Arabica. Famille des Rubiacées.

L'arbrisseau qui produit le café n'est pas indigène de l'île de France, il est originaire d'Arabie, d'où il fut transporté dans les colonies. Il porte des fleurs blanchâtres ou d'un rouge pâle; son fruit est une baie rouge, de la grosseur d'un bigarreau, d'un goût douceâtre assez agréable, et d'une odeur aromatique; il est divisé en deux loges, dont chacune contient une graine de café; on sépare la pulpe des graines en faisant passer le fruit entre deux râpes cylindriques, que

l'on fait tourner en sens contraire, et l'on détache les graines de leurs enveloppes au moyen d'un moulin à gros rouleau, garni de lames de fer. On emploie le van ou un ventilateur pour monder complétement les grains de leurs coques.

CALEBASSIER.

Crescentia. Famille des Solanées.

ulgairement appelé arbre à *couys*, cet utile végétal est d'un grand usage pour les ustensiles de ménage : ses fruits servent de bouteilles et de gobelets; coupés en quatre dans leur longueur, ils servent à faire des cuillers que l'on nomme *cicayes*.

Le calebassier est de la grandeur du pommier d'Europe; son tronc tortueux est de la grosseur du corps. Ses fruits ovéïdes, sans pointe à leur sommet, ont depuis deux pouces jusqu'à un pied de diamètre; l'écorce en est verte, unie, dure, presque ligneuse; elle recouvre une chair pulpeuse, blanche, qui noircit à l'air, pleine d'un suc amer et astringent.

CANNE A SUCRE OU CANAMELLE.

Saccharum officinale. Famille des Graminées.

Cet utile végétal croît dans les deux Indes, dans les îles Canaries, aux Antilles et dans l'Amérique du Sud. Il peut réussir en Italie et dans nos départements méridionaux; mais avec un mode de culture différent de celui qu'on emploie dans les colonies; ce dernier ne consiste qu'à coucher les cannes dans des sillons; chaque nœud produit des rejetons qui, au bout de dix mois, parviennent à maturité; on les coupe; on jette les feuilles, qui servent de fourrage; on brûle sur le sol les racines,

qui le fertilisent par leurs cendres; on broie les cannes sous des rouleaux d'un bois très-dur. La liqueur qu'on en tire, appelée miel de canne ou vezou, donne le sucre, et des sirops que l'on convertit en rhum et en liqueurs diverses.

Les champs de cannes offrent un aspect singulier : des racines fibreuses de la canne partent des tiges très-lisses, luisantes, formées d'une suite de cylindres superposés, articulés ensemble : de leurs nœuds, qui sont au nombre de quarante à soixante, sortent de longues feuilles, d'un vert glauque, avec une nervure blanche; elles embrassent la tige à leur naissance, et forment dans la partie supérieure une espèce d'éventail.

Le sirop acqueux qui fournit le sucre est contenu dans la masse des fibres tubulaires; il en découle par incision, et est une ressource précieuse pour le chasseur altéré.

Le moulin à sucre le plus usité est un pressoir couvert d'un hangar en bois, et mis en mouvement par un manége.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la préparation du sucre; il nous suffit de dire qu'après avoir été réduit à l'état de *sucre brut*, il a encore à subir une autre épuration par le raffinage, qui d'ordinaire se fait en Europe : les modes de raffinage varient selon l'industrie et l'expérience de chacun.

CAPRIER.

Capparis. Famille des Câpriers.

'est aux Antilles surtout qu'on rencontre plusieurs espèces de câpriers, dont les fleurs font l'ornement des bois où ils végètent; ils étendent élégamment leurs rameaux sur les murs et les buissons des terrains secs et pierreux, ou parmi les faîtes des rochers les plus exposés au soleil. La principale espèce est le câprier à grosses siliques, arbre

assez gros et assez élevé, dont l'écorce est épaisse, noirâtre et ridée. Ses fleurs reposent sur de courts pédoncules; leurs longues étamines, légèrement teintes de lilas, s'échappent en grand nombre du milieu de quatre pétales blancs rosés. Le fruit de ce câprier est oblong, arrondi; confit dans le vinaigre, il sert de condiment digestif.

CIERGE ÉPINEUX.

Famille des Cactiers.

Dressés en candélabres et en colonnes sur la tête du voyageur, rampant à ses pieds, comme des serpents, s'arrondissant en sphère, les cierges habitent les plaines arides et sablonneuses Tous, chargés d'épines acérées, prospèrent dans un sol où peu de végétaux peuvent se développer, et le soleil de la ligne, dont les rayons brûlants tuent les autres plantes, donne à celles-ci la vie et la vigueur.

Les fruits des cierges sont généralement sphéroïdes, jaunes ou rougeâtres, de la grosseur du poing; leur extérieur est tuberculeux, et l'intérieur contient d'innombrables petites semences noires, enveloppées dans une chaire visqueuse et acidule.

CITRONNIER.

Citrus. Famille des Hespéridées.

Multipliés à l'excès sous la zone torride, leur pays originaire, les citronniers transportés en Amérique ont bientôt formé d'épaisses forêts : ils ont également prospéré en Sicile et dans la Sardaigne. Les principales variétés qui se trouvent sous l'équateur, sont : 1° *le cédratier* (*citrus cedra*), arbrisseau tortueux dont les branches sont chargées de longues épines très-solides et de feuilles d'un beau vert, dentelées et dépourvues, à la base, de cet appendice cordiforme qui se remarque dans les feuilles des orangers. Ses fruits, qui succèdent à des fleurs purpurines, sont fort gros, verruqueux, cylindriques, d'un jaune pâle et d'une agréable odeur de citron. L'écorce du fruit est très-épaisse et se confit au sucre.

2° *Le limonier* (*C. limonium.*) Bel arbre, dont les fruits nous sont connus sous le nom de citrons.

3° *Le limonier doux.* Ses gros fruits, revêtus d'une écorce jaune-pâle ou verdâtre, ont une odeur suave, et les vésicules de leur pulpe adhérente à l'écorce sont remplies d'un jus sucré et très-rafraîchissant, qu'on suce pour se désaltérer.

4° *Le citronnier des halliers.* Il est ainsi nommé à cause de son usage ; on l'emploie à faire des clôtures. C'est un arbrisseau peu élevé, tortueux, muni d'épines acérées, dont les branches irrégulières contribuent, en s'entrelaçant, à la solidité des haies. Ses feuilles sont d'un vert foncé, à bords dentelés et repliés sur eux-mêmes : quand l'arbre est jeune, à ses fleurs tachetées de pourpre succèdent des fruits petits, presque sphériques, d'un jaune pâle, et contenant une pulpe abondante et très-acide.

COCOTIER.

Cocos. Famille des Palmiers.

Qu'on se représente une colonne de quarante à soixante pieds de hauteur, lisse et portant à sa cime un chapiteau de feuilles longues de douze à quinze pieds, les unes droites, les autres étendues horizontalement, d'autres s'inclinant avec grâce vers la terre; on aura une idée exacte du cocotier. Du sein des feuilles s'échappent de nombreuses grappes de fleurs, auxquelles succède une masse de fruits volumineux. Leur brou épais et filandreux recouvre une noix ovoïde, percée à sa base de trois ouvertures. Cette coque renferme une chair d'un blanc d'albâtre, laissant dans son centre un vide rempli d'une liqueur rafraîchissante, de couleur laiteuse, un peu sucrée, et fort agréable à boire lorsque le fruit est à moitié de sa grosseur.

Le bois du cocotier est très-dur, et sert à faire des charpentes. Employées comme couverture de toit, les vieilles feuilles résistent plusieurs années à l'action de l'air et des pluies. Les fibres qui enveloppent la noix donnent une filasse assez forte pour cordages; on fait avec la coque, sculptée et ciselée, des tasses, des coupes, et différents ustensiles; la chair qui garnit l'intérieur, très-bonne à manger quand elle est fraîche, fournit sous la presse une huile épaisse, qui a le défaut de rancir promptement. De la spathe qui entoure les fleurs du cocotier on peut extraire chaque jour, par incision, un litre de fluide aqueux, que la fermentation change en une liqueur dite vin de cocotier; comme ce vin tourne bientôt à l'aigre, on en fait du vinaigre, ou bien on le distille pour en avoir de l'eau-de-vie; on en a retiré du sucre, inférieur à celui de canne, quoique très-blanc.

Le cocotier donne des fruits dès l'âge de cinq ans ; il ne produit abondamment qu'à dix ans. Il est constamment en plein rapport pendant plus d'un siècle.

Cet arbre magnifique croît de préférence au bord de la mer, dans un mélange de sable et de terre végétale ; si on l'en éloigne, il végète et meurt.

COTONNIER.

Gossypium. Famille des Malvacées.

ne multitude d'arbrisseaux qui produisent ce duvet floconneux connu sous le nom de coton sont compris dans le genre du cotonnier. Le cotonnier arborescent, cultivé avec soin sous l'équateur, présente deux variétés distinctes : l'une donne un coton blanc de neige ; l'autre un coton également fin, mais de couleur rousse.

Le feuillage du cotonnier en arbre est touffu ; ses fleurs sont d'un jaune de soufre, tachetées de points d'un pourpre foncé qui colorent le fond des corolles. Le matin ces corolles, d'une teinte citronnée, sont roulées sur elles-mêmes ; à midi, leurs couleurs pâlissent, lorsque l'épanouissement est complet. Le soir, les fleurs deviennent purpurines, se replient de nouveau, et se ferment pour ne plus se rouvrir. Elles sont remplacées par des capsules coniques, coriaces, et entourées de trois grandes folioles dentelées. Quand elles sont mûres, elles s'ouvrent, et laissent paraître au dehors le duvet contenu dans leurs loges, et dans lequel sont enfermées les graines.

COURGES.

Cucurbita. Famille des Cucurbitacées.

Les courges naissent spontanément dans l'île de France. On les mange cuites et assaisonnées. La *courge pastèque* ou *melon d'eau*, est remarquable par son feuillage élégamment lanié, et par son fruit de couleur verdâtre, dont l'intérieur est rempli d'une chair rose, ou rougeâtre, très-aqueuse, garnie de semences noires; ce fruit se mange cru. On le coupe par tranches, et on en avale le suc qui forme la presque totalité de sa substance. Les nègres y font un trou avec un couteau, y enfoncent un morceau de bois, et en en meurtrissant la pulpe, la résolvent en eau sucrée et fraîche, qu'ils hument avec délices.

DATTIER.

Phœnix. Famille des Palmiers.

Le magnifique palmier s'élève majestueusement au milieu des plaines basses et le long des rivières. Son stipe droit est couronné d'une gerbe de palmes d'un vert bleuâtre, dont les anciennes, à mesure qu'elles sont remplacées par d'autres, laissent en tombant leur base autour du sommet, qu'elles grossissent : à l'époque de la floraison, la spathe coriace qui contient les fleurs se fend d'un côté, et livre passage à des grappes grosses et nombreuses.

Les deux sexes, dans le datier, ne se rencontrent pas sur le même individu : si les pieds femelles qui existent dans un canton sont fécondés, c'est que le pollen des fleurs mâles est transporté naturellement par les vents, ou artificiellement par la main de l'homme.

Le fruit qui porte le nom de dattes est sucré, savoureux, et constitue l'unique aliment de bien des peuplades africaines. On en tire par expression un sirop mielleux, et par dessiccation une farine douce et nourrissante. La médecine compte les dattes au nombre des meilleurs pectoraux.

DATURA EN ARBRE.

Datura arborea. Famille des Solanées.

xcepté la pomme épineuse d'Égypte, et le datura en arbre, l'un des plus riches ornements des jardins du Nouveau-Monde, toutes les plantes de l'espèce des daturas sont vénéneuses. Les fleurs du datura en arbre, à calice subulé, à corolle plissée, sont admirables et répandent le plus doux des parfums.

DRACONTE PERFORÉE.

Dracontium pertusum. Famille des Aroïdes.

ux Antilles cette plante est appelée *bois de couleuvre*, parce que, semblable à notre lierre, sa tige serpente autour des arbres, et que ses feuilles en tombant laissent sur l'écorce des cicatrices qui la font paraître couverte d'écailles. Ces feuilles sont percées de trous régulièrement disposés entre les nervures latérales. La draconte a pour fleurs des chatons cylindriques. Elle se multiplie dans nos climats, et prospère, si l'on a soin de la garantir de la gelée.

DURION.

Durio. Famille des Câpriers.

et arbuste produit un fruit dont les amandes ont une saveur désagréable à la première impression, mais un peu de persévérance les rend supportables, et bientôt on finit par les trouver exquises. Les Indiens en mangent avec excès. C'est de ce fruit qu'on tire l'huile de *cajeput*, qu'on emploie en médecine, et principalement contre le choléra.

GOYAVIER OU GUIAVA.

Pridium. Famille des Myrtes.

Les goyaviers sont très-répandus à l'Ile de France. Ils n'exigent aucune culture. Leurs graines sont d'une telle dureté, qu'avalées par des oiseaux, elles n'en conservent pas moins leurs facultés germinatives. Un grand nombre d'espèces ailées picorent les goyaves, et contribuent ainsi à les propager.

Le goyavier est un arbre peu élevé, tortueux. Son feuillage est assez élégant, mais peu touffu; à ses fleurs, en roses blanches, succèdent des fruits pyriformes, couronnés par des folioles. Ces fruits, d'abord verts, deviennent jaunes, et enfin blanchâtres, et piquetés de noir. Leur écorce acerbe, fermée, qui se fend sous la moindre pression, recouvre une pulpe aromatique d'un rose tendre, excellente crue ou préparée en pâte.

La végétation du goyavier est tellement active que sa semence étant mise en terre, produit des fruits avant quatre ans et en donne pendant trente. Le goyavier à fruit jaunes et à chair rosée

est le plus estimé; celui à fruits rouges devient le plus gros. Ces fruits, en général, sont sujets à être piqués par les vers. Ils sont astringents et ne sont pas très-sains quand on les mange crus et encore un peu verts; il serait possible d'acclimater le goyavier dans nos départements méridionaux.

ÉLICONIA.

Famille des Bananiers.

usqu'à ce jour, on ne compte que quatre espèces de ce genre. La plus commune dans les Antilles est l'éliconia hérissé, que l'on cultive dans quelques-uns de nos jardins. Les spathes de cette plante sont en forme de nacelle, et enveloppent des faisceaux de fleurs en épis. Ses graines membraneuses, à la base velue, sont renfermées dans des capsules à trois coques dont chacune est divisée en trois tiges.

GIRAUMON.

Cucurbita. Famille des Cucurbitacées.

algré sa fadeur, le giraumon est assez recherché des gourmets. Son fruit est à la fois nourrissant et rafraîchissant. On en sème la graine dans un terrain frais, mêlé de marc d'étang et de fumier, et on l'arrose souvent. Les tiges du giraumon rampent sur le sol; elles ont les caractères botaniques de la citrouille, de la courge, et du potiron. Il est peu de personnes qui ne connaissent cette plante, dont les fruits sont d'un usage très-fréquent.

JACQS, JACQUIER, RIMA, FRUIT A PAIN.

Artocarpus. Famille des Orties.

ouvert d'une écorce grise, unie, cet arbre, d'un bel aspect, s'élève jusqu'à quarante pieds de hauteur. Il est très-rameux; les branches inférieures sont plus longues que les autres, et s'étendent horizontalement; les petits rameaux, redressés, portent des feuilles grandes et découpées, ce qui donne à la cime de l'arbre une forme hémisphérique.

Les fleurs mâles et femelles sont séparées sur le même pied : les premières forment des chatons pendants, cylindriques, longs d'environ six pouces; les secondes, plus arondies, se changent en un fruit de la grosseur de la tête, chargé d'ovaires hexagones, au milieu de chacun desquels est implanté un style.

Le fruit du jacqs, avant sa maturité, est blanc, ferme, et farineux. On le coupe par tranches, et on le fait griller sur des charbons; il a le goût de l'artichaut. Son nom de *fruit à pain* lui fut donné dans l'île de Cinian, par les matelots de l'amiral Anson.

Le fruit du jacqs, quand il est mûr, est douceâtre, et a l'inconvénient d'être légèrement purgatif.

Il y a une variété de jacqs, à fruits à noyau, moins estimée.

JAM-ROSE OU JAMBOSIER.

Eugenia jambos. Famille des Myrtes.

Les jambosiers cultivés sous les tropiques paraissent être originaires de l'Inde, ou du moins ceux dont les fruits sont les plus estimés, tels que le jam-malon (*jambos-nigra*); la pomme rose ou jam-rosade (*jambos domestica*). Ces arbres, l'ornement des jardins de l'Ile de France, ne sont jamais sans fleurs et sans fruits. Ils forment d'élégants buissons qui donnent beaucoup d'ombrage; sur leur feuillage d'un vert sombre se détachent des fleurs larges, blanches et à nombreuses étamines.

Le fruit du jambosier est ovoïde, couronné; la chair en est ferme, succulente, et a exactement le goût de la rose, ce qui a fait donner à l'arbre le nom de jam-rose, transformé par les botanistes en celui de *jambos;* l'intérieur de ce fruit, qui est pour ainsi dire une coque charnue, porte un ou deux noyaux; dans ce dernier cas, l'un des noyaux est plat d'un côté, et l'autre bombé légèrement.

Le fruit du jambosier est très-rafraîchissant. Il se mange cru, après la soupe, comme notre melon, ou en confiture.

LATANIER.

Borassus. Famille des Palmiers.

Le stipe de cet arbre se hérisse d'épines disposées en spirales, qui tombent à mesure qu'il vieillit. Sa cime se compose d'un élégant éventail de feuilles, dont chacune, creusée en

gouttière, se termine par une pointe aiguë : les Nègres tressent adroitement ces feuilles, et en font leurs *macontes*, ou paniers à provisions, et leurs chapeaux à larges bords. Bernardin de Saint-Pierre a rendu justice à l'utilité de cet arbre en disant qu'il présente aux voyageurs des éventails sur les rochers marins, et qu'il donne aux noirs du vin, du vinaigre et du sucre pendant qu'il est dans sa séve. Les nègres marrons font, par disette, une farine avec l'amande des fruits du latanier; ils font aussi des lances avec la partie dure de son tronc, et des épieux pour la chasse au crocodile.

Nous avons reproduit souvent l'élégant feuillage du latanier, notamment dans la vignette de *Virginie au bain*.

Voir en regard de la page 132.

LIANES.

Une existence entière du plus laborieux naturaliste ne suffirait pas à observer toutes les lianes, tant leurs espèces sont variées. Les lieux qu'elles habitent rendent encore leur étude plus difficile; s'étendant comme des ponts jetés d'arbre en arbre, dans les forêts les plus sombres, s'entortillant autour de leurs troncs noueux, descendant de leurs cimes en festons fleuris, elles contribuent à faire des bois vierges un impénétrable labyrinthe. Les *bignones*, les *banistères*, les *liserons*, les *grenadilles*, reçoivent indistinctement le nom de lianes. Il y a une espèce de bignone qui sert à fabriquer des cordes et à tresser des corbeilles.

Voir les lettres des pages 125, 143, 256.

LITCHI.

Euphoria. Famille des Savonniers.

Le litchi est un arbre des Indes, à feuilles pinnées, à fleurs en panicules. Son fruit est pulpeux, et renferme un noyau. Peu étudié jusqu'à ce jour par les botanistes, il n'a rien qui puisse attirer spécialement leur attention.

MAÏS.

Zee. Famille des Graminées.

Il y a une grande ressemblance entre les feuilles du maïs et celles des roseaux. Ses tiges ont cinq à six pieds de haut. On distingue plusieurs variétés de maïs : le jaune, le rouge, le bleu, le violet, le blanc, le panaché; mais c'est le maïs jaune ou blé de Turquie que l'on cultive de préférence.

C'est de tous les grammées celui qui fournit le plus de farine. Ses grains sont gros comme des pois, et quelquefois on les mange en guise de petits pois dans la primeur. Toutes les préparations de farine de maïs sont nourrissantes, légères, convenables aux personnes faibles et aux estomacs délabrés.

MANGUIER.

Mangifera. Famille des Térébinthacées.

Le manguier, originaire des Indes, s'est répandu de proche en proche dans toute la zone équatoriale; il est d'un bois fort, mais cassant. Sa cime touffue n'est supportée que par trois ou quatre branches grosses et tortueuses. Son feuillage, d'abord de couleur purpurine, prend ensuite une teinte d'un beau vert. Ses fleurs sont blanches, et en thyrses gracieux. Le fruit délicieux, et de digestion très-facile, est un drupe ovoïde un peu comprimé, contenant sous une pellicule verte, nuancée de noir et de rouge aurore, une chair fibreuse de couleur d'abricot; le noyau est gros et couvert de filaments.

Les mangues se mangent crues, ou confites dans le vinaigre.

MANIOC.

On appelle manioc la farine obtenue de la racine du *Jatropha manihot* (*famille des Euphorbes*). Cette racine, mangée sans préparation, est un poison mortel. Pour enlever le sucre corrosif qu'elle contient, on la soumet à la presse, et on la fait sécher; le pain de manioc a un goût excellent.

Le *jatropha manihot* se multiplie de boutures faites avec des branches de quelques pouces de long. C'est un arbrisseau de six à sept pieds de haut : sa racine, qui n'est mûre qu'après un an de végétation, est rougeâtre, et de la forme d'un gros navet.

MARMITE DE SINGE.

Lecythis sapucaja.

Le fruit, auquel sa forme a fait donner le nom de marmite de singe, est, avant la maturité des graines, muni d'un opercule qui ne se détache qu'avec difficulté; les singes parviennent à l'enlever à force de patience et d'adresse; et les perroquets, profitant de leur travail, s'emparent des débris de leur festin.

PALMISTE OU CHOU PALMISTE, AREC A CHOU.

Areca oleracea. Genre des Palmiers.

Le chou palmiste est un des plus beaux palmiers connus : il ne croît que dans les forêts vierges des montagnes, dans les îles d'Afrique et d'Amérique; il atteint souvent plus de cent pieds de haut. Son stipe droit et flexible porte un gracieux parasol de feuilles ailées, qu'il étale au-dessus des arbres environnants, comme pour les protéger de l'ardeur du soleil.

Le tronc du palmiste est très-dur, à sa circonférence, sur une épaisseur de deux ou trois pouces. Il est composé de faisceaux très-rapprochés; l'intérieur en est rempli d'une

moelle tendre, filandreuse, analogue au sagou, qu[illegible] pour employer le bois à faire des canaux, des t[illegible] pompe, etc.

Les fruits du palmiste sont semblables à des olives; [illegible] les mange point. Le chou, aliment aussi sain qu'agréab[illegible] un long bourgeon qui couronne l'arbre; il est recouvert [illegible] la base dilatée des pétioles, et formé de lames qui, d'abord verdâtres, puis violettes, puis roses, deviennent de plus en plus blanches à mesure qu'elles se rapprochent de la partie centrale. Celle-ci est longue de deux pieds, cylindrique, et grosse comme le poignet; elle a le goût de la châtaigne et de l'artichaut, et se mange crue, ou cuite sous la cendre, et à la sauce.

L'enlèvement du chou arrête la végétation de l'arbre, qu'on est obligé de sacrifier, ce qui tend naturellement à rendre cette espèce de plus en plus rare.

Voir page 86.

PAMPLEMOUSSE.

Citrus decumana. Famille des Hespéridées.

Le véritable nom de cet arbre est *Pompelmouse*. On l'appelle aussi *shadeck*, du nom du capitaine de vaisseau qui le transporta de l'Inde en Amérique.

Cette espèce d'oranger est garnie d'épines; elle s'élève à sept et huit mètres; les rameaux sont ornés de feuilles très-larges. Ses fleurs, très-odorantes, sont blanches et parsemées de points verdâtres. Ses fruits sont légèrement pyriformes, et de la grosseur d'un melon; le zeste, qui est très-épais, se confit comme celui du cédrat; la pulpe, qui n'est que la moindre partie du fruit, est jaune ou rosée, d'une saveur sucrée, dont cependant l'acidité dégénère quelquefois en amertume.

PAPAYER.

Carica. Famille des Cucurbitacées.

Indigène des tropiques, le papayer est un arbre épineux. Son tronc a peu de branches; son écorce est lisse et fongueuse. Ses fleurs n'ont rien de remarquable; mais ses fruits, qui se mangent rarement crus, sont un agréable aliment. On les cuit avec la viande, ou les confit dans le sucre. Avant leur maturité, ils sont remplis d'un suc laiteux qu'on emploie pour faire disparaître les taches de rousseur.

PATATE OU BATATTE.

Famille des Liserons.

Il existe une grande différence entre ce convolvulus et la pomme de terre, à laquelle on donne quelquefois son nom, et qui appartient à la famille des solanées. La saveur de la patate est celle de la meilleure châtaigne, et suivant l'espèce, est sucrée avec ou sans mélange d'arome; souvent même elle a le parfum de la rose.

Parmi les nombreuses variétés de cet utile liseron, on cultive principalement: 1° la patate, dont la chair est aurore et l'écorce jaunâtre; 2° la patate marbrée, dont la chair est lavée de rose; 3° la patate à chair d'un rose pâle, et à épiderme violet.

La patate se multiplie aisément; il ne s'agit que d'en fendre par quartiers les tubercules, et de les planter. Introduite en

Suède, elle y a parfaitement réussi, et y donne du pain, de l'amidon et de l'eau-de-vie : toutefois cette plante croît de préférence dans les pays chauds. Elle vient naturellement en Asie, en Afrique, en Amérique, et dans les régions intertropicales. On la trouve aussi en Espagne.

Les patates se mangent bouillies, avec de l'eau pure, ou de l'eau et du lard fumé. On les sert autour des rôtis de bœuf. On les fait aussi *boucaner*, c'est-à-dire cuire sous la cendre. Elles peuvent subir enfin toutes les préparations culinaires de la pomme de terre, qui ne les surpasse ni en saveur ni en qualités nutritives.

Voir le cul-de-lampe page 224.

POINCILLADE.

Poinciana. Famille des légumineuses.

Le nom vulgaire de *fleur de paon*, donne une idée de la beauté de cette plante. Celui de *poincillade* est un hommage rendu à M. de Poincy, gouverneur des Iles Sous-le-Vent. La belle poincillade (*poinciania pulcherrima*) est un arbrisseau à feuillage léger, très-élégant, de huit à dix pieds de haut, également propre à servir de clôture aux jardins, et à embellir les massifs de verdure qui les décorent. Ses fleurs, au nombre d'environ cinquante, sont rangées le long d'un épi qui naît à l'extrémité de chaque branche. Un rouge pourpre brille sur leurs calices et leurs pédoncules; leurs pétales, d'un jaune vif, sont largement ouverts; une belle couleur orange s'étend sur leur onglet et sur leur limbe à bords crénelés.

POIS D'ANGOLE.

Pisum. Famille des Légumineuses.

Outre les pois d'Europe, qui prospèrent quand on prend soin de les confier à la terre, il en existe à l'Ile de France plusieurs espèces indigènes.

Le pois d'angole ou *kajan* (*cytisus kajan*) est un arbrisseau de huit à dix pieds de haut; sa tige est droite, grisâtre; ses fleurs sont jaunes; ses semences orbiculaires, blanches ou parsemées de taches noirâtres, sont enfermées dans des gousses minces.

Le pois d'Angole est abandonné aux esclaves. Sa saveur est douceâtre, il est très-sain et très-nourrissant; à défaut de millet, il sert à nourrir les pigeons; il réussit dans les terrains les plus stériles; transplanté de l'Afrique dans les Antilles, il y est cultivé avec succès.

RAQUETTE OU FIGUIER D'INDE.

Cactus ficus indica. Famille des Cactiers.

Cette plante doit ses deux noms, l'un à la forme de ses articulations ovales, oblongues, épaisses, et surchargées d'épines étoilées; l'autre à la ressemblance de ses fruits avec ceux du figuier commun. A l'extrémité de ses feuilles naissent des fleurs d'un beau jaune citrin, et souvent rosées à l'intérieur. Les fruits sont ombiliqués et chargés de petites épines; sous une écorce tuberculeuse et d'un pourpre obscur, ils renferment une pulpe carminée, un peu fade, contenant des milliers de graines noires : ce fruit a la propriété de teindre en rouge l'urine de celui qui le mange.

SCOLOPENDRE.

Asplenium. Famille des Fougères.

Les fougères qui portent le nom de scolopendres sont remarquables par leurs feuilles longues, d'un vert jaunâtre, souvent ondulées ou crispées sur les bords. Une poussière noire, réunie en paquets à la partie inférieure de la feuille, et la traversant dans toute sa longueur, voilà à la fois les fleurs et les fruits de ces plantes imparfaites; c'est le seul moyen de reproduction que la nature ait accordé à ces espèces de fougères parasites qui tapissent les flancs des rochers, et dont les étoiles de verdure se marient, sur le tronc des vieux arbres, avec les lianes et les orchidées.

TABAC.

Nicotiana tabucum. Famille des Solanées.

Le tabac est trop connu pour avoir besoin de description. Son feuillage est analogue à celui de la poirée; l'espèce qu'on cultive sous les tropiques est d'un beau port : les bases de ses feuilles lancéolées embrassent la tige dans leur prolongement. Sa cime, établie en panicules, est chargée de fleurs tubuleuses rosées.

Les Nègres font un usage continuel du tabac; ils le remplacent souvent par les feuilles du chanvre, qu'ils cultivent à cet effet.

Le nom du tabac vient de celui de Tabago, ville de Jucatan, province de l'Amérique, d'où les Espagnols l'importèrent en

Europe. Hermandès de Tolède l'introduisit en Portugal. Jean Nicot, ambassadeur de François II auprès de Sébastien, roi de Portugal, fit connaître cette plante en France, en l'offrant à la reine Catherine de Médicis et au Grand-Prieur; aussi fut-elle d'abord appelée *Nicotiane*, *herbe à la Reine*, *herbe au Grand-Prieur*. Le tabac, d'abord défendu comme dangereux et funeste, n'est devenu chez nous d'un usage général que depuis 1600.

TALAUMA.

Magnolia linguifolia. Famille des Magnoliers.

Environnant les ruisseaux, dont il affectionne les bords humides, cet arbre se trouve dans toutes les Antilles; il vient à la hauteur de quatre-vingts pieds. Ses rameaux sont bruns, et couverts de cicatrices. Ses fleurs, composées de dix à douze pétales blancs, ont une odeur délicieuse. Son fruit est en forme de pomme de pin, et d'une odeur de résine aromatique.

On est parvenu à obtenir le talauma de graines en Europe. Ses fleurs entrent, à la Martinique, dans la composition des liqueurs, et on en emploie les feuilles contre diverses affections.

« Du sein des massifs embaumés, on voit, dit Chateaubriand, les superbes magnolias élever avec fierté leurs cimes immobiles. Surmonté de ses roses blanches, cet arbre majestueux domine toute la forêt et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure. »

TAMARINIER.

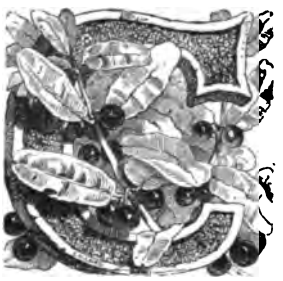
Tamarindus. Famille des Légumineuses.

Végétal d'une beauté remarquable, le tamiranier atteint facilement la hauteur d'un noyer et porte un épais feuillage. Ses rameaux divergent, et s'étendent symétriquement de tous côtés ; ses feuilles, qui ont quelque rapport avec celles du faux acacia cultivé en Europe, présentent au coucher du soleil le même phénomène que celles de la sensitive : leurs folioles se replient, se rapprochent, se touchent, et l'arbre est alors livré au sommeil. Les fleurs du tamarinier sont en grappes, portées sur des pédicules grêles, jaunes et parsemées de veines sanguines. Les fruits sont des gousses assez semblables aux fèves, et munies de deux écorces, l'une extérieure, rousse, cassante et de l'épaisseur d'une coque d'œuf ; l'autre intérieure, verte et plus mince. La pulpe est abondante, sucrée et très-acide ; délayée dans de l'eau, elle procure une boisson très-rafraîchissante, mais laxative ; si on en fait abus, dans ce dernier cas, on en prévient l'effet en buvant un peu de tafia.

Le tamarinier ne saurait croître dans nos contrées sans le secours de la serre chaude ; mais les tamarins nous sont apportés par le commerce, conservés en confiture ou sans sucre. On les emploie en médecine, comme purgatif doux.

TATAMAQUE.

Tacumaliaca.



Ce bel arbre résineux, qu'on appelle aussi *hournier*, et *horame*, a quelque ressemblance avec le peuplier. Le tronc du tatamaque s'élève à une grande hauteur; il embellit les bords de la mer autant par son port majestueux, que par son feuillage élégant; ses feuilles ovales, obtuses, épaisses, sont luisantes et d'un beau vert. Leurs nombreuses nervures ne se terminent pas au bord du disque, mais aboutissent à un cordon qui en suit le contour.

Les fleurs sont en grappes et odorantes; les fruits petits, arrondis, d'un vert pâle, ne sont d'aucun usage.

L'écorce donne naturellement ou par incision une résine jaunâtre, d'une odeur suave qui approche de celle du citron, très-inflammable, et qu'on recueille dans des calebasses. Cette résine s'emploie extérieurement, comme vulnéraire et astringente.

Le bois du tatamaque est dur, pesant, incorruptible, et sert à faire des mâts de vaisseau.

VELOUTIER.

Famille des Borraginées.

Le nom de veloutier a été donné à plusieurs espèces de plantes d'un genre découvert dans le siècle dernier, par un botaniste nommé Plumier : il crut devoir les consacrer à la mémoire de Tournefort, et les appela *tournefortia*. Ce genre n'est guère intéressant que par son nom. Celui de veloutier est dû au duvet abondant qui garnit la partie inférieure de ses feuilles.

TABLE DES MATIÈRES

Notice historique et littéraire sur J.-H. Bernardin de Saint-Pierre. 1

Avant-Propos. 41

PAUL ET VIRGINIE. 43

Notes de Paul et Virginie. 289

LA CHAUMIÈRE INDIENNE. 297

FLORE. 385

TYP. ERNEST MEYER, RUE DE VERNEUIL, 22, A PARIS.

This book s
the Library on
stamped below.
A fine is in
beyond the spe
Please retur

3 2044 004 514 543

DUE OCT '64
254-986

CANCELLED
JUL 11 1978
JUL 15 1978

WIDENER
SEP 10 1999
BOOK DUE
CANCELLED
AUG 30 1999
WIDENER

WIDENER
BOOK DUE
JUL 8 1989
CANCELLED
MAY - 5 1989
2872456

WIDENER
FEB 10 2001
BOOK DUE

WIDENER
SEP 10 1998
BOOK DUE
WIDENER
MAY 06 1998
CANCELLED